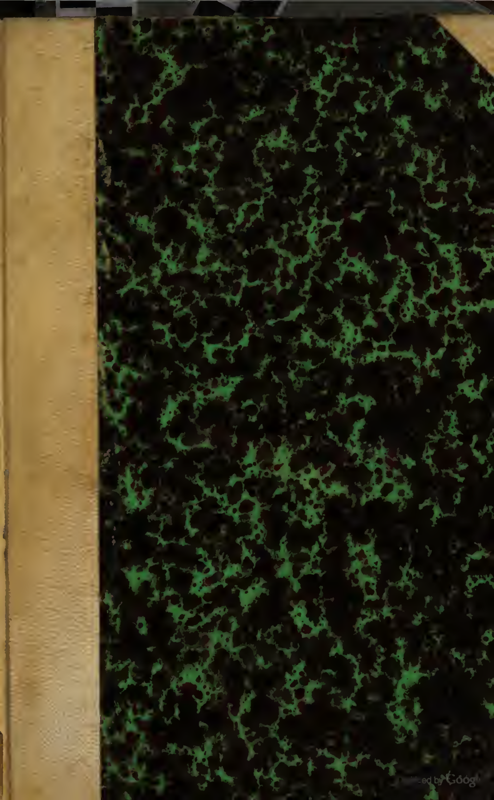
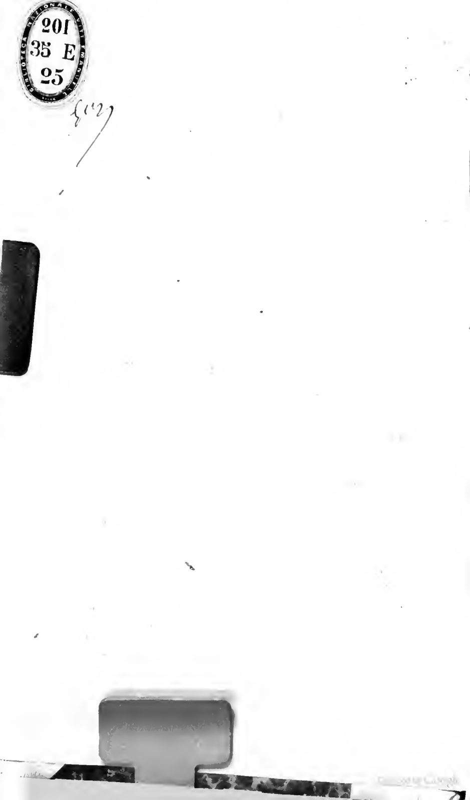
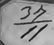



BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
201
35 E
25



PASSAGE

DU

CORAN A L'ÉVANGILE

FAISANT SUITE

AUX SOIRÉES DE CARTHAGE, ET A LA CLEF DU CORAN,

PAR

M. L'ABBÉ F. BOURGADE,

AUMÔNIER DE LA CHAPELLE IMPÉRIALE DE SAINT-LOUIS, A CARTHAGE,
MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE, CHANOINE HONORAIRE D'ALGER,
CHEVALIER DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE LA LÉGION D'HONNEUR,
OFFICIER DE L'ORDRE DU NICHAN,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

1855.



PASSAGE

DU

CORAN A L'ÉVANGILE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

PASSAGE

DU

CORAN A L'ÉVANGILE

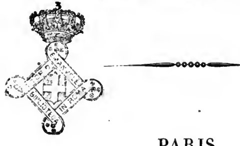
FAISANT SUITE

AUX SOIRÉES DE CARTHAGE, ET A LA CLEF DU CORAN

PAR

M. L'ABBÉ F. BOURGADE,

AUMÔNIER DE LA CHAPELLE IMPÉRIALE DE SAINT-LOUIS, A CARTHAGE,
MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE, CHANOINE HONORAIRE D'ALGER,
CHEVALIER DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE LA LÉGION D'HONNEUR,
OFFICIER DE L'ORDRE DU NICHAN,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.



PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE
RUE JACOB, 56.

1855.

PASSAGE

DU

CORAN A L'ÉVANGILE.

En attendant que le cadi et le dziri finissent leur entretien, dans la pièce voisine le muphti et le secrétaire, la sebha (1) à la main, récitaient les

(1) Espèce de chapelet de quatre-vingt-dix-neuf grains, rappelant les quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu. Ces noms sont énumérés dans l'ordre qui suit : Dieu en dehors de qui il n'est pas de Dieu, le Compatissant, le Miséricordieux, le Roi, le Saint, la Paix, le Fidèle, le Protecteur, l'Excellent, le Géant, le Très-Grand, le Créateur, le Coordonnateur, Celui qui donne la forme, l'Ami du pardon, le Triomphateur, le Libéral, le Proviseur, le Vainqueur, le Savant, l'Immense, Celui qui dilate, Celui qui abaisse, Celui qui exalte, Celui qui magnifie, Celui qui humilie, Celui qui entend, Celui qui voit, le Juge, le Juste, le Bienfaisant, l'Habile, le Doux, le Magnifique, le Propice, le Généreux, l'Élevé, le Grand, le Gardien, le Nourricier, Celui qui tient en ligne de compte, le Glorieux, l'Honorable, l'Observateur, Celui qui se plaît à exaucer, Celui qui a le pouvoir de dilater, le Sage, l'Affectueux, le Glorifié, Celui qui ressuscite, le Témoin, la Vérité, Celui qui préside à tout, le Fort, le Valeureux, Celui qui est présent, le Loué, Celui qui compte, Celui qui donne principe, Celui qui ramène au bien, le Maître de la mort, le Vivant, Celui qui est par lui-même, l'Inventeur, le Glorificateur, l'Unique, l'Éternel, le Puissant, le Tout-Puissant, Celui qui est au principe de tout, Celui qui est à la fin de

quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu. Le prêtre, tourné vers un verger d'orangers, se livrait aux réflexions du moment. Le cadi entre. Allons, dit-il, mettons-nous à table. Chacun de lui demander dans quel état il a laissé le dziri. — Le dziri va bien, et ira mieux s'il plaît à Dieu. *Bismillahi* (la bénédiction de la table), et commençons. Quel contraste! Le matin, la joie régnait parmi les convives; le soir, c'est comme un silence funèbre: le maître de la maison ne préside pas; mais, présent dans son absence, il est dans la pensée de tous. Chacun mettait tacitement sur le compte des autres l'indisposition du dziri, et regrettait de n'avoir placé une observation qui aurait peut-être tout sauvé; mais personne n'avait assez de confiance dans ses raisons pour oser les manifester.

Le prêtre, qui n'était au courant de rien, rompant ce mystérieux silence, dit : Que s'est-il donc passé, Messieurs? Pourquoi le maître ne fait-il pas les honneurs de la table?

Le Cadi. Dans les discussions, peu d'hommes savent garder le juste milieu; trop souvent on va aux extrêmes.

tout, le Premier, le Dernier, l'Apparent, le Caché, le Directeur, le Très-Haut, le Pur, le Rémunérateur, le Vengeur, l'Indulgent, le Pieux, le Roi des rois, le Doué de gloire et de magnificence, Celui qui mesure juste, Celui qui rassemblera, le Riche, le Maître d'enrichir, le Maître des obstacles, le Maître de nuire, le Maître du secours, la Lumière, le Guide, Celui qui reproduit, le Permanent, le Maître des héritages, le Conducteur, le Patient.

Le Secrétaire. Mon maître m'a intimidé. Plus d'une fois des paroles salutaires ont expiré sur ma langue. Mais s'il m'est donné de lui parler encore....!

Le Muphti. Un tel désagrément ne serait pas arrivé, si nous avions suivi notre première inspiration de rentrer à Tunis. Ce chien de lapin en est un peu cause.

Le Prêtre. Votre langage, Messieurs, loin de satisfaire ma légitime curiosité, ne fait qu'augmenter ma surprise.

Le Cadi. A demain matin : les voiles de la nuit seront remplacés, s'il plaît à Dieu, par les rayons de l'aurore.

On s'est levé de table. Les convives rentrent dans le salon, où brûle une lampe au style antique : un vase de terre à long bec est posé sur un pied de bois d'olivier. Voilà, Messieurs, dit le prêtre, un bel enseignement. Jésus disait à ses apôtres : « Vous êtes la lumière du monde. La lumière ne doit pas être cachée sous le boisseau, mais placée sur le chandelier pour éclairer tous les membres de la famille. »

Le Secrétaire. L'application n'est pas heureuse; loin d'éclairer toute la famille, nous ne sommes parvenus jusqu'ici qu'à embrouiller le maître de la maison.

Le Prêtre. Ce n'est pas la faute de l'Évangile.

Les docteurs, bien que dans la solitude, ont pensé à tout autre chose qu'à la sobriété cénobitique. Aussi leurs paupières ne tardent-elles pas à s'appesantir. A la campagne, c'est un peu comme

à la guerre : il faut chercher à reposer le moins mal possible. Chacun s'accommode soit d'une natte, soit d'une peau d'hyène, ou de panthère, ou de lion. Il va sans dire que la prière ne fut pas omise. Mais, hélas! courte prière ne monte pas toujours au ciel.

A peine les hôtes commençaient de goûter les douceurs du sommeil, qu'on frappa à la porte. C'est un domestique du dziri qui vient appeler le secrétaire de la part de son maître. Il en a besoin pour écrire des notes. L'égoïsme désunit souvent, et réunit quelquefois.

Allons, dit le dziri en voyant arriver le secrétaire, que le passé soit oublié! Reprends ton emploi. — Louange à Dieu, répond le serviteur après avoir baisé la main de son maître; j'accepte pour la gloire du Prophète et le bon plaisir de mon bienfaiteur.

DIALOGUE I.

Sujet : Le Coran regardé par les musulmans comme le plus grand des miracles. — Réfutation.

Le dziri passe la nuit à consulter les livres de sa bibliothèque, en prenant des notes qu'il accompagne de propositions très-hardies. Le secrétaire, après plusieurs heures d'un travail en opposition avec ses principes, s'arrête tout à coup, et jette la plume en disant : O mon maître, rendez-moi votre courroux.

Dziri. D'où vient ce transport? Que veux-tu dire ?

Secrétaire. Ma conscience se refuse à écrire de telles choses, et m'impose de vous faire des observations. Je sais que ce ne sera pas impunément.

Dziri. Parle sans crainte, ô mon fils!

Secrétaire. Dans la conférence d'hier, comme dans ce travail qui en est la suite, on ne pourrait s'empêcher d'admirer le savoir et l'éloquence de mon maître; mais on ne reconnaît plus sa sagesse.

Dziri. Une leçon de sagesse est toujours bonne à prendre. Explique-toi.

Secrétaire. Mon maître a pris le monstre par la queue. Trop brave pour lâcher prise, sa sei-

gneurie a été entraînée dans l'abîme. Cela ne serait pas arrivé, s'il l'eût pris par la tête.

Dziri. Pas d'énigme. Explique clairement ta pensée.

Secrétaire. Dans l'examen des miracles, la question a pris une tournure fatale à la gloire du prophète, que la bénédiction soit sur lui! Faut-il s'en étonner? Vous avez omis le premier miracle, celui qui tient lieu de tous les autres, le Coran. Notre livre, Votre Seigneurie me l'a souvent dit, porte sa preuve avec soi; plutôt il est lui-même sa preuve. Ce livre est un composé de miracles; ses versets sont appelés *signes* (aïat). Le Coran, selon l'expression de Djélal-Eddin, n'est pas un miracle passager comme la chamelle de Salèh (1) et la verge de Moïse, mais un miracle permanent.

(1) Fait ainsi rapporté dans le Coran, sourate *el-Araf :* « Nous envoyâmes aux Thémudéens Salèh, un de leurs concitoyens. Il leur dit : « O mon peuple, adorez Dieu; n'adorez d'autres divinités que lui. Un signe évident de ma mission, c'est cette chamelle. Laissez-la paître librement dans le champ du Seigneur; ne lui faites aucun mal, de peur qu'un châtiment ne tombe sur vous... » Ils lui coupèrent les jarrets. » — Pour faire ressortir le miracle, il faut ajouter les paroles de la chronique arabe : « Salèh prêcha longtemps l'unité de Dieu aux Thémudéens sans avoir pu en convertir qu'un petit nombre dans le bas peuple. Les infidèles promirent ensuite à Salèh d'embrasser sa doctrine, s'il faisait sortir une chamelle d'une pierre qu'ils désignèrent. Salèh adressa une prière à Dieu, et fit sortir de la pierre désignée une chamelle avec son petit déjà sevré. Cette chamelle allait pacager durant le jour, et rentrait à l'approche de la nuit. Elle parcourait la ville en criant devant la porte de chaque maison : « Si

Dziri. C'est trop tard.

Secrétaire. C'est trop tard.... C'est trop tard....

Dziri. Ton langage, jeune homme, est étrange. Nous avons vu, il y a peu d'heures, que le Coran ne peut supporter l'examen des hommes sensés; c'est ce qui m'a plongé dans le désespoir. Et tu viens me dire que ce livre est le plus grand des miracles! Ton observation, conviens-en, n'a pas le mérite de l'à-propos.

Secrétaire. Pourrai-je oublier, ô mon maître, ces versets que je vous ai si souvent entendu répéter: « Ne suffit-il pas, fut-il répondu aux Mecquois qui demandaient des miracles, ne suffit-il pas que nous leur ayons envoyé un livre dont ils peuvent faire et entendre la lecture? » (Sourate *l'Araignée*). « Si nous eussions fait descendre le Coran sur une montagne, certainement vous l'eussiez vue s'abaisser par respect et se fendre de frayeur. » (Sourate *l'Assemblée*). Pourrai-je oublier, ô mon maître, ces paroles des commentateurs, que vous connaissez mieux que moi: *Le Coran est un miracle par l'ordre qui y règne, par*

« quelqu'un a besoin de lait, il n'a qu'à sortir; » et les habitants venaient teter au gré de leurs désirs. Parmi eux se trouva une femme très-riche nommée Aniza, qui avait quatre filles. Un jour elle les habilla avec la plus riche parure, et les présenta à un homme appelé Cédar, en lui proposant de choisir celle qu'il voudrait, à condition qu'il tuerait la chamelle de Salèh. Cédar accepta la proposition. Il prit huit hommes avec lui: ils tuèrent la chamelle et son petit. Trois jours après partit un cri du ciel, accompagné de toutes les foudres réunies. Les coupables tombèrent, le cœur fendu, sur leurs genoux entrechoqués. »

l'éloquence qu'il respire, et par l'élégance du style? A tel point que les plus savants contemporains du prophète n'ont pu en imiter une sourate, malgré le défi (1) qui leur en était fait par lui-même. Le Coran nous a néanmoins été transmis par un homme illettré, miracle qui prouve à la fois la divinité du livre et la mission du prophète.

DZIRI. C'est trop tard, encore une fois. Tu eusses mérité des éloges, si tu avais cité ces passages hier au commencement ou dans le cours de la discussion; tu n'es pas excusable de le faire aujourd'hui. Les erreurs, les contradictions, les plagiats, le décousu du Coran, c'est ce qui a frappé mon âme attentive. Et tu oses me répéter que ce livre est un miracle par l'ordre qui y règne! Le gentilhomme (chérif) qui a les habits percés, doit s'abstenir de paraître en public; et si, après qu'on lui a repris sur les épaules le manteau qu'il avait volé, il a la manie de se pavaner dans sa nudité se croyant toujours chamarré d'or, ses amis l'avertissent de cacher sa honte.

STYLE DU CORAN : Injuste, celui qui n'admirerait pas la richesse et l'élégance de quelques sourates. Mais insensé, qui prétendrait voir là ombre de miracle : un édifice sur le sable, serait-il construit en pierres précieuses, loin de passer pour

(1) S'ils disent, « Il a inventé le Coran, » répondez-leur : « Apportez dix sourates de votre composition comparables à celles du livre, et appelez pour vous aider qui vous plaira, à l'exception de Dieu. Si vous ne pouvez y parvenir, avouez que le Coran est descendu avec la science de Dieu. (Sourate *Houd.*)

une merveille, ne prendrait jamais rang parmi les monuments.

D'ailleurs est-il vrai, ô secrétaire, que le style du Coran soit inimitable? Aïça-el-Mezdar parmi les mothésilites, en-Nad'am parmi les orthodoxes, ont prétendu le contraire; et des faits sont venus confirmer leur assertion. Témoin l'ouvrage sous le titre de *Divan* de l'Égyptien Aumar-ben-el-Farad. Cet auteur est vénéré comme saint par tous les musulmans. Son livre, tous les savants en conviennent, ne le cède nullement, pour l'élégance, au Coran.

Qui peut, après tout, affirmer que des hommes contemporains n'ont pas répondu au défi du prophète par des ouvrages devenus, comme ceux de Mosseilema, la proie des flammes? S'ils n'ont point écrit, qui peut assurer qu'ils ne s'en sont pas abstenus par crainte? Les mauvais traitements que le prophète faisait subir à ses contradicteurs n'étaient point faits pour stimuler, surtout les faibles.

Ajouter en faveur de la divinité du Coran que Mahomet était illettré, c'est avancer une proposition difficile à admettre. Dans un temps où la poésie était déjà en honneur parmi les Arabes, est-il vraisemblable que la noble famille des Beni-Hachem (1), famille qui avait le service du temple,

(1) Hachem, bisaïeul de Mahomet, avait mérité, par sa générosité, de donner son nom à sa descendance. Les pauvres trouvaient toujours chez lui table ouverte; il leur servait du pain coupé en petits morceaux et trempé dans l'eau. C'est même de là que lui vint le nom de *Hachem*, qui veut dire :

où les écrits des poëtes étaient conservés avec soin suspendus à la voûte comme des trophées (1), est-il vraisemblable qu'elle fût entièrement étrangère aux lettres? Mais en aurait-il été ainsi, ou Mahomet, pour des circonstances particulières, n'aurait-il pu participer au domaine littéraire de la famille, que cela ne prouverait rien. Aumar-ben-el-Farad, dont nous venons de parler, ne savait ni lire ni écrire. En tous temps, en tous lieux, ne vit-on pas des hommes, bien qu'illettrés, dominer leurs contemporains par leurs talents et leurs œuvres? A de tels hommes il ne faut que de bons secrétaires (2).

couper en petits morceaux. La générosité, l'éloquence et la bravoure sont, chez les Arabes, les premiers titres de noblesse.

(1) Avant Mahomet, les troubadours et les trouvères de l'Arabie tenaient leurs jeux floraux sur un marché. Il nous reste sept pièces, sous le titre de Moa'llakat (*suspendues* au temple), qui ont été couronnées. Les noms des sept auteurs respectifs sont : Amari-'lkéis-ben-H'eudjer, T'arfa-ben-el-'Abd-el-Bakri, Zouhaïr-ben-Abi-Salma, Labîd-ben-Rabîa'a-el-Aumarî, 'Amar-ben-Kaltoum, 'Antara-ben-Chadâd-el-'Abci, Elh'ârat-ben-Djaloua-el-Yachkori.

(2) Le Coran nous fait connaître ce que les Mecquois pensaient à ce sujet : « Je sais qu'ils disent qu'un homme lui enseigne le Coran ; mais la langue de ceux auxquels on fait allusion est barbare, tandis que la langue du Coran est de l'arabe pur. » (Sourate *l'Abeille*.) « Les infidèles disent : Ce livre n'est qu'un mensonge de son invention; il est aussi aidé par d'autres dans cette entreprise. Ils disent : Ce sont des traditions des anciens qu'il a mises par écrit; elles lui sont racontées matin et soir. » (Sourate *la Distinction*.)

Les commentateurs ont confirmé la justesse de ces repro

SECRÉTAIRE. A ce compte, ô mon maître, le Coran ne serait pas éternel en Dieu. Vous voilà en plein mothésilisme.

DZIRI. Le mothésilisme n'a rien à voir ici : le Coran n'est ni éternel, comme le croient les sonnites, ni créé, comme les mothésilites le prétendent.

SECRÉTAIRE. Qu'est-il donc?

DZIRI. L'œuvre de l'homme.

ches, tout en cherchant à en atténuer la force. — Zamascheri dit : « On fait allusion à un jeune homme, libraire, nommé Aïch, qui avait embrassé l'islamisme. Selon d'autres, on fait allusion à H'abar, jeune Grec qui était au service d'Omar-ben-Elkadermii. Selon d'autres, enfin, les Mecquois faisaient allusion à deux frères, H'abar et Djasar, fourbisseurs d'armes à la Mecque, lesquels lisaient le Pentateuque et l'Évangile. Quand l'apôtre passait devant leur boutique, il s'arrêtait, et écoutait ce qu'ils lisaient. Les Mecquois prenaient occasion de là pour dire : « Ce sont eux qui l'instruisent. » Mais l'un d'entre eux, interrogé à ce sujet, répondit : « Bien loin de là, « c'est lui qui m'instruit. » — Sciouti dit : « Les Mecquois faisaient allusion à un chrétien nommé Caïn, dont le Prophète fréquentait la maison. »

Selon toute probabilité, le moine nestorien connu sous les noms de Sergius et de Bahira, a une large part dans la composition du Coran. Mais les traditions des chrétiens orientaux en disent tant à ce sujet, qu'elles finissent par rendre le vrai invraisemblable.

DIALOGUE II.

Sujet : Le matin, tous les interlocuteurs font visite au Dziri. — Celui-ci se déclare déiste. — Il finit par se retrancher dans le doute, en cherchant à entraîner les autres dans ce parti.

§ I.

Du haut du minaret de Sidi-Boussaïd (1), la voix régulatrice du muedzin a déjà invité les croyants à la prière de l'aurore. Le phare du cap Carthage ne laisse plus apercevoir qu'une faible et pâle lueur, la provision de nuit touchant à sa fin : il va être jour. La porte s'entr'ouvre : un domestique vient annoncer au dziri, le cadi, le muphti et le babas, qui désirent savoir comment sa seigneurie a passé la nuit. L'humeur du docteur est d'abord contrariée de cet empressement. Mais son amour-propre ne tarde pas à se montrer sensible à tant de prévenances. Les visiteurs sont introduits. Saluts réciproques.

Dziri. Ah! voilà le babas de retour enfin. Qu'avec lui soit revenue la bénédiction.

(1) Principal des trois villages qui se trouvent sur les ruines de Carthage.

PRÊTRE. Que Dieu la donne bonne au maître de la maison et à tous ses hôtes... Il m'en a bien coûté hier de me séparer de votre honorable et aimable société. Mais avant le plaisir, le devoir: j'avais des malades à consoler. Après avoir, par le secours de Dieu, ramené la paix dans leurs âmes, je me suis empressé de venir rejoindre votre seigneurie.

DZIRI. Ramener la paix dans l'âme!... Le babas voudra bien, en temps opportun, me parler de cet art.

PRÊTRE. S'il plaît à Dieu.

§ II.

CADI. Eh bien! cher collègue, la nuit t'a-t-elle porté conseil?

DZIRI. C'était inévitable.

CADI. Tu as donc trouvé une solution à tes difficultés?

DZIRI. Solution complète.

CADI. Louange à Dieu!

SECRÉTAIRE. Ne vous y trompez pas, Messieurs, mon maître est du nombre des obstinés.

Le dziri, en haussant les épaules, jette un regard de dédain sur son secrétaire, et dit : Messieurs, je suis avec des hommes chez qui se trouvent réunies la science, la sagesse et la vertu; je vais vous faire franchement ma profession de foi. Libre à chacun de placer ses observations.

Par l'examen que nous avons fait du Coran, et,

il faut le dire, par l'entretien que je viens d'avoir avec mon secrétaire, j'ai vu, clairement vu, que ce livre n'est, comme le disaient les Mecquois, qu'un tas de rêveries; que Mahomet a puisé dans son cerveau ou emprunté à d'autres livres ce qu'il dit avoir reçu de Dieu par l'entremise de l'ange Gabriel. La vérité n'est point dans le Coran.

Dans l'impossibilité de soumettre les autres livres à un semblable examen, et persuadé d'avance que j'aboutirais au même résultat, je m'en tiens au livre que j'ai apporté avec moi en sortant du sein de ma mère: ma raison et ma conscience, voilà mon guide, voilà mon code.

Le secrétaire se voile la tête avec le bernous.

§ III.

Cadi. O collègue bien-aimé! Oui, la raison est comme un rayon de la Divinité; la conscience, un livre où sont écrits en lettres d'or les principes de la loi éternelle. Mais entre la raison et la conscience est placé le cœur. Qui n'en connaît l'influence? Peu soucieux d'obéir, enfant tour à tour rebelle, folâtre et badin, il ne tarde pas à séduire ses maîtresses. Bientôt, tyran impitoyable, il exerce son empire sur ces vierges déflorées, les traînant à sa suite sans écouter les remontrances de l'une ni les cris de l'autre. Façonnées enfin à la servitude, la raison et la conscience deviennent les zélées auxiliaires de leur séducteur devenu leur maître.

C'est de connivence avec le cœur, la raison et la conscience, que les enfants de Caïn ont opté

pour le titre d'enfants de la terre, de préférence à celui d'enfants de Dieu.

C'est de connivence avec le cœur, la raison et la conscience, que les contemporains de Noé se sont abandonnés à des désordres qui ont provoqué la colère divine et amené leur extermination.

C'est de connivence avec le cœur, la raison et la conscience, que dans la plaine de Sennaar de téméraires mortels ont osé défier le ciel par un monument gigantesque.

C'est enfin de connivence avec le cœur, la raison et la conscience, que les descendants de Katan (Jeccat, fils de Sem) et d'Ismaël ont peuplé d'idoles le temple de la Mecque.

L'histoire du paganisme donne la mesure de ce que peuvent, abandonnées à elles-mêmes, la raison et la conscience. Puisque les hommes sont tombés dans des erreurs aussi grossières, vouloir entrer dans la route qu'ils ont suivie, c'est une grande imprudence. Si tu sais, ô lumière du Magreb, ce que nos aïeux ignoraient, c'est à la révélation que tu en es redevable : faire un complet divorce avec les Écritures en se prévalant des lumières qu'on y a puisées, c'est une noire ingratitude.

Dziri. Si c'était de gaieté de cœur que je rejetasse les livres dits révélés, les observations du cadi auraient leur application. Je ne m'en détache que pour échapper au mensonge. Que ma raison ne soit pas infaillible, j'en conviens; mais que suivre à sa place?

§ IV.

Cadi. Il est un fait qui domine les temps anciens, comme un phare s'élève au milieu des vagues de la mer pour signaler les écueils et indiquer le port aux nautoniers désorientés. Ce fait, c'est la vocation d'Abraham : Musulmans, Juifs, Chrétiens, tous révèrent Abraham comme père des croyants. Attache-toi, ô collègue bien-aimé, attache-toi à cette page des Écritures comme à une ancre de salut, si tu ne veux périr dans le naufrage.

Dziri. Tu ne m'engages pas à grand'chose, ô cadi! toute la religion d'Abraham consiste à peu près en l'adoration du Dieu unique et la croyance au jour dernier. C'est aussi ce que ma raison me suggère. Qu'est-il besoin de révélation pour connaître ces vérités? Qu'est-il besoin de livres pour en conserver la connaissance?

Cadi. Doucement : les parents d'Abraham, grâce aux traditions de Noé, connaissaient ces vérités et bien d'autres. Insensiblement, les traditions s'affaiblirent sous l'empire des passions. La vérité céda le pas à l'erreur. Le culte des idoles remplaça celui du vrai Dieu. Ce ne fut que par une faveur particulière qu'Abraham échappa à la contagion générale. Rappelons-nous en famille ce passage familier à chacun de nous : « Voici comment nous montrâmes à Abraham le Roi de la terre et des cieux, pour établir une foi solide dans son âme : au milieu des ténèbres de la nuit il vit paraître une étoile, et dit : Voilà mon Dieu.

L'étoile fit sa course et disparut. Abraham dit alors : Je n'aime pas les dieux qui disparaissent. Il vit la lune se lever, et dit : Le voilà mon Dieu. La lune se coucha, et Abraham de s'écrier : Si mon Seigneur ne m'eût pris sous sa direction, j'aurais été du nombre des égarés. Il vit paraître le soleil, et dit : C'est celui-ci qui est mon Dieu ; car il est plus grand que tous les autres. Le soleil se coucha, et Abraham dit : O mon peuple, je suis pur de polythéisme ; je tourne mon front vers celui qui a disposé en ordre les cieux et la terre. Je suis orthodoxe, et me sépare de ceux qui associent plusieurs divinités.» (Sourate *le Bétail.*)

Peux-tu espérer, ô dziri, que, laissés à eux-mêmes, tes neveux soient plus sages que les parents d'Abraham ? La révélation est nécessaire à l'homme. Celle d'Abraham est un fait permanent ; n'en dévie pas, et la donne pour guide à tes enfants.

Dziri. Il n'y a pas danger aujourd'hui que nous retombions dans l'idolâtrie.

Cadi. Pourquoi ? Parce que les Écritures servent de garde-fou à ceux-là mêmes qui prétendent les rejeter. Certainement, si, par un châtiment dont Dieu n'usera jamais, les livres révélés disparaissaient de la surface de la terre, il ne se passerait pas beaucoup de générations sans que l'idolâtrie reparût dans les pays d'où elle a été bannie.



§ V.

Dziri. La philosophie ne possède-t-elle pas le domaine de la vérité?

Cadi. Hommage à la philosophie! Il ne lui manque que des philosophes, comme à la médecine ne manquent que des médecins : Dieu seul est vrai philosophe, Dieu seul est vrai médecin. La révélation est le complément de la philosophie humaine, et elle ne serait pas de trop pour la médecine, témoin le choléra.

Sous les Socrate et les Platon a été donnée la mesure de ce que peut et de ce que ne peut pas la philosophie par les philosophes, pour les philosophes et pour l'humanité. Sans entrer dans d'autres détails, en dehors de la révélation presque tous les philosophes tant anciens que modernes, tout en reconnaissant l'existence d'un Être suprême, ont refusé ou refusent de le reconnaître comme créateur des mondes, ce qui est la plus large idolâtrie en principe. C'est une grande inconséquence de leur part, s'ils n'adorent pas la matière supposée coexistante, coéternelle avec Dieu, la matière qui est à elle-même son principe. C'est une grande inconséquence de leur part, s'ils ne s'adorent pas eux-mêmes. Que dis-je! la plupart ne le font que trop : c'est par infirmité de cœur; mais le cœur, dans ce cas-ci, se trouve plus logique que l'esprit.

Dziri. Je ne croyais pas le cadi à tel point *siropisé* de philosophie. Il paraît que Tunis a possédé

de plus savants esclaves qu'Alger. Pour moi, j'ignore la croyance des philosophes tant anciens que modernes; mais ce que dit mon illustrissime collègue, se trouve en partie confirmé par les doctrines ou par la conduite des plus célèbres qui ont surgi parmi nous. Abou-Aly-Hocein (Avicenne) et Abou-Walid-Mohammed-Iben-Ahmed-Iben-Mohammed-Iben-Roschd (Averroès) se sont jetés dans la philosophie, et ont traduit les ouvrages d'Aristote *Lliaounani* (le Grec), mais sans être pour cela devenus plus sages. Le premier, à en juger par la moralité de sa conduite, a perdu la crainte de Dieu; le second a nié la création de la matière.

Cadi. Si ces grands hommes, dont la science et le génie ont dominé l'enseignement durant plusieurs siècles, et que le monde chrétien nous enviera toujours, n'ont pu échapper à l'erreur, qui oserait espérer de marcher d'un pas plus sûr qu'ils ne l'ont fait, dans le champ de la philosophie? Non, en dehors de la révélation on ne peut faire un pas sans courir risque de s'égarer. Attachons-nous donc à la religion d'Abraham.

§ VI.

Dziri. C'est bien; mais où chercher aujourd'hui la religion d'Abraham? Elle ne s'est pas transmise par la postérité d'Ismaël, esclave de l'erreur: cette descendance ne nous a légué qu'un temple d'idoles. Si la religion d'Abraham s'était perpétuée, ce serait par les enfants d'Isaac; mais elle n'a dû

passer aux Juifs et aux Chrétiens que pour s'y corrompre et s'y perdre. Nous ne sommes donc pas plus avancés. Jusqu'ici, rien de certain. Je resterai dans le doute jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'en retirer.

CADI. Le doute permanent est une chose anormale, un état violent dans l'homme. Dieu n'a pas déposé en son âme la soif de la vérité pour la laisser s'étioler dans l'ignorance; il ne lui a pas donné le jugement pour vivre dans le doute.

DZIRI. Vous avez l'air, Messieurs, de vous constituer mes juges, et vous ne prenez pas garde qu'à votre jugement même, le doute est le seul parti raisonnable. La raison n'est pas un guide qui nous mette à l'abri de l'erreur; les livres, dits révélés, sont faux ou dénaturés. Vous, Messieurs les docteurs, mis en demeure de m'éclairer, vous gardez le silence, ou ne répondez rien de satisfaisant. Vous n'en savez pas plus que moi. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous réfugier avec moi dans le doute. Abstenons-nous de tout jugement en matière de religion. Si dans cet état nous ne pouvons aspirer à la récompense attachée à la profession de la véritable doctrine, Dieu n'aura pas à nous infliger le châtiment attaché à l'erreur.

DIALOGUE III.

—

Sujet : Le prêtre reprend le dziri d'avoir prématurément indiqué pour guide la religion d'Abraham. — Il retire le dziri du doute par une autre voie.— Au lieu de rejeter entièrement le Coran, il suffit d'en compléter quelques passages par l'Évangile. — C'est alors que ces passages, réduits dans le Coran à l'état de lettre morte, ont un sens. — La plupart des dogmes chrétiens et des sacrements renfermés en principe dans le Coran. — Les vertus du Coran perfectionnées par celles de l'Évangile.

§ I.

Prêtre. Messieurs, s'il y a un temps pour écouter, il y a un temps pour parler. Je me hâte de repousser la complicité que vous me donnez à vos égarements, et de vous tendre la main pour vous ramener, si Dieu le veut, au sentier de la vérité. Absent hier de votre conversation, j'ignore par quel chemin vous êtes arrivés au point où vous vous trouvez; mais ce que je puis vous dire, c'est que vous avez fait fausse route. Il ne valait pas la peine de tant courir, pour entrer dans une impasse.

Tu es à plaindre, ô dziri! En te séparant de

toute révélation, tu es tombé dans le doute, comme la pierre détachée du sommet de la montagne roule dans l'abîme. Tu es à plaindre, mais tu n'es pas le plus coupable. Le plus coupable, que le cadi me le pardonne, c'est lui : il ne convenait de détruire qu'à la condition de réédifier. Pour le faire, au lieu d'avoir si vite recours à la religion d'Abraham, de laquelle il n'a pu en temps inopportun tirer un parti salutaire, il devait commencer par employer les décombres du Coran.

Ami de la vérité, je dois à tous la vérité. Je vous la dirai donc, Messieurs, avec franchise : vous vous êtes montrés injustes à l'égard de Mahomet et de son livre. Si, pour mille raisons, vous ne pouvez reconnaître votre législateur pour prophète, ne trouvez-vous rien en lui qui convienne à un sage ? Examinez de sang-froid son œuvre, dans quelles circonstances il l'a accomplie, et les moyens qu'il a employés.

Mahomet se trouvait entouré d'idolâtres, de Juifs et de Chrétiens : d'idolâtres qui ignoraient l'unité de Dieu; de Juifs obstinés dans leurs égarements relatifs au Messie; de Chrétiens qui avaient dévié de la vraie route. Réunir sous le même drapeau, en les réunissant dans la même croyance, ces populations diverses et réciproquement exclusives, telle a été l'entreprise. Pour y parvenir, le législateur a su accorder à chacun ce qu'il ne pouvait lui refuser sans courir le danger de se rendre impossible. A chacun il a su faire oublier ou adopter ce qu'il fallait pour opérer la fusion.

Au polythéisme il substitue l'unité de Dieu,

dogme commun aux Juifs et aux Chrétiens. Mais, d'un autre côté, il remplace le pèlerinage de Jérusalem par celui de la Mecque, y compris les sacrifices, la vénération pour la Caaba, la pierre noire, la pierre blanche; usages d'où, après de longues tentatives, il n'a pu parvenir à détourner les idolâtres. Il consacre le divorce et la polygamie. Ceci devait plaire aux Juifs, et était une amélioration pour les Arabes, chez qui le nombre des concubines était jusque-là illimité. Mais les Juifs devaient à leur tour admettre la venue du Messie. Ceci devait plaire aux Chrétiens hétérodoxes, et leur devait paraître suffisant, à eux qui n'avaient du Messie une idée guère plus exacte que celle qu'en donne le Coran.

Par cette combinaison, Mahomet a d'abord fait ses affaires; il a fait celles des idolâtres en les initiant à la connaissance de Dieu; il a fait celles des Juifs en les détournant de la vaine attente de ce qui est déjà arrivé; il a fait celles des faux Chrétiens en posant l'unité de Dieu comme point d'arrêt dans leurs égarements. Mahomet enfin a constitué un peuple : premier titre de sagesse.

Moïse avait été envoyé pour donner une loi préparatoire; Jésus, pour apporter le complément à cette loi. Le fils d'Abdallah vient douze cent quinze ans après Moïse, cinq cent soixante-treize après Jésus. Il trouve un peuple qui, loin d'être mûr pour la loi de l'Évangile, a, en partie, l'ignorance et la grossièreté du peuple hébreu au temps de Moïse, en partie l'obstination dans l'erreur, plaie à quelques égards pire que l'idolâtrie. Le nouveau législa-

teur donne aux siens une loi à la fois préparatoire par les éléments empruntés de la loi de Moïse, et renfermant en germe les éléments de la loi évangélique, comme s'il laissait à Dieu et au temps de marquer l'heure du passage des éléments préparatoires à la vérité complète. C'est ainsi que Mahomet, postérieur dans l'ordre des temps à Moïse et à Jésus, s'est placé, dans l'ordre des idées, contemporain du premier et précurseur du second : deuxième titre de sagesse.

Mahomet a rétabli l'unité entre la Bible et l'Évangile, unité rompue par les juifs. Le Coran a même, par son côté vrai, plus de rapports avec ces deux livres, que certaines de ses parties n'en ont entre elles.

Il paraît, Messieurs, qu'après avoir découvert dans ce livre des contradictions et des erreurs : contradictions entre versets et versets, entre préceptes et préceptes; erreurs en histoire, erreurs en physique, erreurs en astronomie, erreurs au point de vue de toutes les sciences, vous avez conclu contre la divinité du Coran. Je ne prétends point m'inscrire en faux contre votre jugement; mais le Coran n'en demeure pas moins un livre digne de notre attention. Il s'identifie presque avec la Bible par les pratiques légales, par les institutions domestiques et civiles, par la partie historique, sauf les changements introduits à dessein par l'auteur. Un côté théologique et quelques idées saines du Coran forment, peut-on dire, une belle préface, et le livre que cette préface attend, c'est l'Évangile : troisième titre de sagesse.

Oui, Messieurs, que ce soit intention de la part de Mahomet, je voudrais pouvoir me le persuader, que ce soit permission divine, son livre renferme un ordre d'idées fécondes qui conduisent au livre de Jésus, où elles trouvent leur complément. Ministre de Jésus, je puis donc vous répéter dans un sens ce que lui-même disait aux enfants d'Israël : « Je ne prétends pas détruire votre loi, mais la compléter. »

§ II.

Le Coran reconnaît l'existence et l'unité de Dieu; c'est bien: mais, tout en voulant exalter sa puissance, l'auteur, sans s'en douter, lui donne des bornes et détruit sa sagesse. Le Mectoub détruit radicalement la liberté de l'homme. En détruisant sa liberté, il détruit la moralité de ses actions. La moralité des actions détruite, c'est par inconséquence qu'on enseigne l'existence d'une autre vie destinée à la récompense de la vertu et à la punition du crime. C'est par inconséquence qu'on établit des tribunaux sur la terre pour juger les coupables: sans liberté, il ne peut y avoir ni coupables ni vertueux. Dieu l'a voulu, voilà ce que vous répond à tout instant le libertin que vous reprenez d'une faute, le scélérat en qui vous condamnez un crime. La réponse est logique.

Qui pourrait énumérer, Messieurs, les funestes conséquences d'une telle doctrine? Pourquoi cette effroyable décadence des pays musulmans, à côté de la prospérité relative des pays chrétiens?

Une des principales causes, c'est qu'à l'ombre du *mectoub* l'enfant du Coran s'endort dans l'indolence et l'inaction, tandis que l'enfant de l'Évangile se dit : Aide-toi, et Dieu t'aidera! L'Évangile donne le dernier mot pour concilier la toute-puissante volonté de Dieu et le libre arbitre de l'homme.

Dans le Coran est professée la foi à une vie future. Heureuse inconséquence! Mais pourquoi promettre pour paradis un harem, et en constituer gardien, à la place d'eunuques, le Dieu trois fois saint? L'Évangile dit : *Dans le ciel il n'est ni époux ni épouses. Tous les bienheureux sont comme des anges. Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.*

Le Coran dit en parlant de l'homme : *Dieu l'a créé dans un état parfait;* et ailleurs : *L'homme naît dans un état de misère.* Ces versets, isolés et sans nulle explication dans votre livre, sont des lettres mortes, en apparence contradictoires. Ils se concilient parfaitement néanmoins, et renferment sur l'homme tout un système aussi philosophique que théologique; mais la conciliation et l'explication de ces passages ne se trouvent que dans l'Évangile.

Le Coran fait l'éloge de la vertu, mais sans offrir à la faible humanité de secours pour la pratiquer. L'Évangile enseigne certaines vertus inconnues aux disciples du Coran; il les élève toutes à un degré plus sublime, et par des moyens proportionnés en facilite la pratique.

Le Coran recommande la crainte comme la vertu la plus agréable à Dieu, et ne dit rien de

l'amour. Dans l'Évangile, la crainte n'est que le commencement de la sagesse; l'amour en est le perfectionnement : c'est que la crainte est la vertu des esclaves ; l'amour, celle des enfants libres.

Le Coran dit : Faites du bien aux croyants. L'Évangile dit : Faites du bien à votre prochain, sans distinction de culte ni de nation, de vertu ni de vice, afin d'imiter votre Père céleste, qui fait lever le soleil sur les bons et sur les méchants.

Le Coran dit quelque part que le pardon est préférable à la vengeance. Ce que le Coran semble insinuer une fois comme conseil, l'Évangile, dans toutes ses pages, le donne pour précepte. C'est que Jésus avait pardonné à ses bourreaux plus de six cents ans avant que Mahomet balbutiât le nom de pardon, sans pouvoir en baser sur rien la pratique. Sur ce point, comme sur tous les autres, Jésus a pu dire : Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme vous m'avez vu faire.

Le Coran ne cesse de recommander la pureté. De là, force ablutions. L'Évangile recommande la pureté du cœur, sans laquelle les ablutions physiques ne font que des sépulcres blanchis. Par l'usage des voiles le Coran parvient à faire des momies, jamais une femme solidement vertueuse; tandis que l'Évangile, sans autre voile que celui du cœur, sait faire des anges de vertu.

Le Coran dit que l'ange Gabriel ouvrit la poitrine à Mahomet, et purifia son cœur d'une tache de sang noir. Par ce seul fait, Mahomet donne à entendre que tous les fils d'Adam portent en

naissant une tache analogue; mais il ne dit rien de l'origine de cette tache, ni du moyen de l'effacer. Ce que le Coran tait, l'Évangile l'enseigne.

Le Coran enseigne que Jésus fit descendre sur la terre une table chargée de mets délicieux; mais il ne dit pas si, dans ce miracle, il s'agit d'un présent passager ou permanent. Ce que le Coran laisse ignorer, l'Évangile l'explique avec détail, et démontre que cette table se trouve encore parmi les hommes.

Vos traditions disent : Quand une localité se trouve affligée par quelque fléau, Dieu envoie des personnages invisibles, appelés *kouls*, pour apaiser la colère divine en expiant par la mort les crimes des populations. L'Évangile enseigne mieux que cela : un koul, le koul par excellence, est en permanence parmi les hommes. Tout Chrétien est instruit sur la manière de participer à un tel bienfait.

§ III.

Voilà, Messieurs, le côté semi-vrai du Coran; voilà en substance ce qui doit en combler le vide. Est-ce sans motif, Messieurs, que Mahomet appelle votre attention sur l'Évangile en le nommant *Livre de Lumière*, placé comme un phare sur une colonne d'or au port du salut?

Est-ce sans motif qu'il en fait explicitement cet éloge : « Ce livre renferme la lumière et la direction; il confirme le Pentateuque; il renferme la

direction et l'avertissement pour ceux qui craignent Dieu. » (Sourate *la Table.*)

Est-ce enfin sans motif que Mahomet a fait un solennel éloge de Jésus, quand il l'a appelé *Parole de Dieu, Esprit de Dieu*, avouant ainsi que tôt ou tard l'esprit reprendrait ses droits sur le serviteur; quand il l'a appelé *Confirmateur* du Pentateuque, sachant très-bien que le confirmateur n'a pas besoin d'être confirmé, et que ce titre équivaut à celui de sceau des prophètes; quand il dit enfin : « Ceux-là seuls sont membres de la famille des Écritures qui croient avant leur mort au Messie, et mériteront ainsi son témoignage au jour de la résurrection, » ne pouvant disconvenir que le prophète des prophètes ne peut être que celui à qui appartient le jugement en dernier ressort?

§ IV.

Messieurs, le Pentateuque était un testament : le Messie et son Évangile en sont l'héritage. Le Coran est un codicille en faveur de pupilles, codicille dont la date est de six cents ans postérieure à l'ouverture de la succession. Comme la liquidation ne sera close qu'à la fin des siècles, les nouveau-venus arrivent toujours à temps. Bien que votre titre ne porte pas de cachet authentique, Dieu ne vous exclut pas de l'héritage. Les majeurs ont pris leur quote-part; c'est à vous de voir si vous jugez à propos d'entrer en possession de la vôtre, en vous faisant reconnaître pour fils de

famille, ou si vous préférez la tutelle de la servitude à l'émancipation. Je vous ai tendu une main amie; c'était mon devoir. Dieu m'en tiendra compte; mais sachez bien qu'il n'est pas inattentif à la détermination que vous prendrez.

Les interlocuteurs arabes, sans rompre le silence, croisent leurs regards réciproquement scrutateurs. Le muphti et le cadi paraissent joyeux d'espérance, le secrétaire atterré. Le dziri, d'un air grave et impassible, reprend la parole.

DIALOGUE IV.

Sujet : Le dogme de la Trinité plutôt confirmé qu'infirmé par le Coran. — Les objections du Coran sont dirigées, d'après les anciens docteurs musulmans, contre la secte des Mariamites. — Les Musulmans ont à résoudre la même difficulté que les Chrétiens. — La Trinité modèle de conduite pour l'homme et pour la société.

§ I.

Dziri. O Imam de ton pays! trouverai-je des paroles pour t'exprimer mon admiration et ma reconnaissance? Nous étions dans un calme plat. Grâce à ta manœuvre, le vent gonfle les voiles; déjà le navire s'ébranle; ou bien : tu as décomposé l'horloge; tu as montré la place et les fonctions de chaque ressort : rien de mieux pour donner une idée de l'ensemble.

Ton langage m'a réconcilié avec une partie du Coran par considération pour l'Évangile; mais seulement aussi avec une partie de l'Évangile par considération pour le Coran : la société de trois dieux et la divinité d'Aiça, que vous prétendez trouver dans votre livre, ne seront jamais les dogmes du fils de mon père. Le Coran me paraît toujours raisonnable sur ce point.

Prêtre. Tes objections me plaisent, ô dziri. Mais c'est pour la dernière fois qu'elles sortent de ta bouche. Nul d'eutre les Musulmans présents et à venir n'aurait garde de les reproduire, s'ils étaient, comme tu vas l'être, témoins de la réponse, et étaient doués de ta franchise.

La société de trois dieux a été un dogme arabe, mais n'est nullement un dogme chrétien. Le muphti et le cadi peuvent là-dessus détromper leur honorable collègue. Mis en demeure par leurs seigneuries de m'expliquer sur ce point, je le fis avec franchise (1). L'hommage du silence et de l'approbation fut leur réponse. Si maintenant ils ont quelque doute à proposer, quelque nouvelle instance à faire, qu'ils se joignent à leur collègue; que le dziri développe et renforce ses objections : avec le secours de Dieu, je suis prêt à les détruire. En attendant qu'elles arrivent, j'avance sans ombre d'hésitation. Dans le Coran, qui vous paraît, dites-vous, raisonnable sur ce point, vous ne trouverez pas un seul verset qui combatte la Trinité prise dans le sens chrétien ; vous pourriez en trouver plus d'un qui la confirment. Pour la divinité de Jésus, le Coran, loin de fournir une seule objection sérieuse, suffirait, à défaut d'autres livres, pour établir ce dogme.

Dziri. Par la tête de tous les prophètes, supposé qu'il en existe, si le babas prouve ce qu'il a avancé, je me fais chrétien. — Moi aussi, — moi aussi, dit chacun des interlocuteurs.

(1) Voir les *Soirées de Carthage*, VIIe et VIIIe dialogue.

PRÊTRE. *S'il plaît à Dieu* serait bien placé dans votre bouche, Messieurs : en matière de foi, si l'homme peut convaincre, à Dieu seul il appartient de persuader. J'attends vos objections.

§ II.

DZIRI. Elles se présentent en foule. J'ouvre le Coran, et à la sourate *l'Histoire*, je lis : « Invite les hommes au culte de Dieu, et ne sois pas du nombre des idolâtres. N'invoque pas d'autres dieux que Dieu ; il n'y en a pas d'autres que lui. Tout périra, excepté la force de Dieu. » A la sourate *l'Abeille :* « N'adorez pas deux dieux, car Dieu est unique. » Ces versets font honneur à l'auteur.

PRÊTRE. Je reconnais avec le dziri la justesse des passages qu'il vient de citer. Tous les Chrétiens seraient unanimes dans le même sentiment d'approbation. Ces versets, loin de renfermer une objection contre nous, sont en parfait accord avec nos dogmes.

SECRÉTAIRE. Passe pour le second verset, *n'adorez pas deux dieux*, puisque vous en adorez trois. Mais comme le premier condamne en général la pluralité des dieux, les vôtres y sont nécessairement compris.

PRÊTRE. En vérité, j'approuve ces versets. Ils ne renferment rien de contraire à ma foi.

DZIRI. Bien, bien. En voici de plus directs et plus explicites : « Ne dites pas trois ; cessez de le faire, il vous sera plus avantageux : car Dieu est

un. » (Sourate *les Femmes*). « Infidèle celui qui dit : Dieu est un troisième de trois. » (Sourate *la Table*.)

Prêtre. Ces versets ne renferment aucune objection contre nous. Je l'ai prouvé, avant mon voyage en France, au muphti et au cadi. S'ils ne se souviennent plus de ma réponse, je la répéterai. Si, après mûre réflexion, ils l'ont trouvée défectueuse, je la renforcerai.

Muphti. La réponse du babas reste gravée dans ma mémoire.

Cadi. Dans la mienne aussi. Mais nous avons trouvé quelque chose de mieux dans nos commentateurs. Ils s'expriment ainsi : « *Ne dites pas trois*, c'est-à-dire Dieu, le Messie et Marie. » Paroles de Beidaoui : « *Ne dites pas trois*. Ils disent : Aiça est Dieu, Dieu est Dieu, sa mère est Dieu : Mohammed-ben-Abd-Allah. » Cette explication du premier verset donne celle du second, *Dieu troisième de trois*.

Djelal-Eddin (Sciouti) et Mahommed-Abd-el-Halim donnent la même interprétation, et ajoutent, le premier : *Que telle était la croyance d'une secte de chrétiens*. Le second : *Que cette secte a disparu depuis longtemps*.

Prêtre. Vous avez tous entendu, Messieurs. Ne l'oubliez donc pas : toutes les objections que vous pouvez puiser contre la Trinité, s'adressent à une secte contemporaine de Mahomet, secte *qui a disparu depuis longtemps ;* ou aux Arabes, qui adoraient comme principales divinités Allat, Aloza et Ménat. Les Chrétiens ne commettent pas l'injustice d'étendre aux Arabes d'aujourd'hui le re-

proche dirigé contre les adorateurs de ces trois divinités femelles. Soyez assez justes pour ne pas comprendre les Chrétiens orthodoxes dans le reproche adressé à la secte des Mariamites.

§ III.

Dziri. Il est cependant bien avéré que les Chrétiens d'aujourd'hui disent *trois* ou trinité de *dieux*, au lieu de se borner à dire unité.

Prêtre. Les Chrétiens ne disent pas trinité de dieux; ils disent unité de Dieu. Mais comme les Musulmans disent *quatre-vingt-dix-neuf* dans un sens, et *un* dans un autre, les Chrétiens disent *trois* dans un sens, et *un* dans un autre. En cela les Chrétiens parlent comme le Coran et l'Évangile: d'après le Coran, comme d'apres l'Évangile, en Dieu sont la Parole et l'Esprit.

Qu'est-ce que la parole de Dieu, Messieurs? D'après le commun enseignement de vos docteurs, parmi lesquels vous aimez à m'entendre prononcer le nom d'Elgazali, le mot peut être pris dans deux sens : dans le premier, ce sont les paroles que nous lisons dans les livres révélés, que notre langue répète, que conserve notre mémoire. Dans l'autre sens, c'est le *Verbe éternel, incréé, inhérent à l'essence de Dieu* (1). Dire que le Verbe est in-

(1) Kalâmou 'llahi âzalioun kadîmoun kaïmoun bidâtihi (Elgazali, *Symbole de la foi*). Allahou kallama Mouça bikalâmihi 'lladi houa bidâtihi (Abd-Allah-ben-Abizéid-el-Kirouani, *Règle de foi*). Kalâmou 'llahi taâli kadîmoun kaïmoun bidâtihi (Saad-ed-Din-et-Taftazani, *Commentaire sur les Règles de foi d'Ennesfia*).

hérent à l'essence divine, ou dire qu'il est, non un dieu, mais Dieu, c'est une et même chose. Comme l'Esprit de Dieu ne peut être d'une nature inférieure à son Verbe, il participe à la même essence; à plus forte raison, le Principe. Aussi le Principe, le Verbe et l'Esprit sont-ils trois rôles distincts que nous reconnaissons en Dieu unique. Cette croyance est, ainsi que nous venons de le voir, fondée sur le Coran comme sur l'Évangile.

Si, à l'exemple des Arabes modernes, vous étiez tentés d'appliquer les objections du Coran à la Trinité de l'Évangile, ce serait à vous, Messieurs, plutôt qu'à moi, de les résoudre.

Dziri. Pourquoi? Nous ne sommes pas encore chrétiens.

Prêtre. Le Verbe et l'Esprit sont de l'*essence* de Dieu, tout est dit : voilà le Coran placé en même ligne que l'Évangile sur le terrain de l'objection. Tais-toi donc, Arabe téméraire, si tu ne veux faire de ton livre un scorpion qui se darde la tête avec la queue.

§ IV.

Dziri. Quand on n'adore qu'un Dieu, à quoi bon faire en lui cette distinction de rôles : Principe, Verbe, Esprit? C'est pour le moins une superfétation de langage, qui n'enrichit de rien l'intelligence ni n'intéresse en rien la morale.

Prêtre. Dieu n'enseigne pas des choses inutiles. Le cadi ne tardera pas, s'il plaît à Dieu, de reconnaître la sagesse de cet enseignement. Il ren-

ferme la plus belle règle de morale, le plus beau modèle de conduite pour l'individu et pour la société.

Tout le monde convient de la sagesse de cette maxime, que pour bien faire une chose, trois conditions sont nécessaires : pouvoir, savoir et vouloir. *Pouvoir*, analogue au Principe ; *savoir*, analogue au Verbe ; *vouloir*, analogue à l'Esprit. Les actions, tant au physique qu'au moral, approchent de la perfection ou s'en éloignent dans la mesure que ces trois conditions se trouvent réunies dans l'agent, ou lui font défaut.

Les œuvres de Dieu sont parfaites, parce que les trois conditions sont en lui élevées au suprême degré. L'enfance est nulle, parce qu'elle ne peut, ni ne sait, ni ne veut. La jeunesse est incapable : bien que douée de force, elle manque de connaissances et de volonté. La vieillesse est impuissante, parce qu'elle n'a pour elle que le savoir et la volonté. De là le proverbe : *Si jeunesse savait, et vieillesse pouvait!* L'âge mûr est capable de grandes choses, parce qu'il lui est donné de pouvoir, de savoir et de vouloir. C'est l'âge où l'homme, créé à l'image de Dieu, se rapproche le plus de son type par le cachet empreint aux œuvres qui sortent de ses mains.

Au point de vue de la morale, vouloir ce qu'on ne sait ou l'on ne peut, c'est témérité. Négliger d'apprendre ce qu'on doit, ou d'exécuter ce qu'on doit et l'on peut, c'est péché d'omission. Mal faire ou prévariquer, ce n'est autre chose que faire ou vouloir l'opposé de la sagesse et de la volonté su-

prêmes, ce qui est la négation de notre prototype: car le mal n'est rien; ou s'il est quelque chose, c'est la négation de l'être.

Si vous voulez appliquer la même règle à l'ordre social, l'histoire est là pour justifier l'application. Un peuple grandit et conserve le rang où il s'est placé, par le développement des forces matérielles sans doute; mais bien plus, par sa sagesse, et par l'énergie de la volonté. Qui ne connaît que l'épée, périt par l'épée. Elle n'est conservatrice qu'à la condition d'avoir la justice pour fourreau, pour garde, la sagesse. Si, parvenue à l'apogée de sa prospérité ou de sa puissance, cette nation décline ou tombe, c'est, pour l'ordinaire, manque de sagesse, affaiblissement ou perversité de volonté. Sur cela est fondé le proverbe : Qu'il est plus aisé de vaincre, que d'user de la victoire, plus facile de conquérir, que d'assurer les fruits de la conquête.

Dziri. Je reconnais notre histoire.

Prêtre. *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!* cette parole, proclamée par un ange et sortie du sein de la Trinité, a pour condition préalable : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux!* L'âme créée à l'image de Dieu, à ce titre douée de la triple faculté de penser, de vouloir et d'agir, est un miroir où se réfléchit la trinité divine, dont les rayons se reflètent jusque sur les actes humains. Mais pour produire ces heureux résultats, la glace doit conserver son poli, placée dans un milieu diaphane, à l'abri du souffle ternissant des passions.

Dziri. Louange à Dieu! un grand scandale est levé à mes yeux, un grand préjugé, ôté de ma tête. Votre dogme renferme beaucoup de philosophie; il dit plus à lui seul que les quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu. J'ai blâmé par ignorance, je respecterai par sagesse.

La promesse du babas était complexe. La première moitié est heureusement remplie; je l'attends à la seconde, la divinité d'Aïça.

DIALOGUE V.

Sujet : Divinité de Jésus-Christ prouvée par le Coran.

§ 1.

Prêtre. Ce sera sans délai. Si le dziri voulait bien consulter sa logique, il verrait que, sur ce point même, ma tâche est déjà remplie.

Dziri. Je ne vois dans ma logique qu'une chose, c'est que le babas veut me faire tirer une conséquence sans m'avoir posé les prémisses.

Prêtre. Seigneurie, ne nous fâchons pas : notre logique ne s'en trouvera que mieux. Que le dziri me permette de lui poser deux questions : Sa Seigneurie se rappelle-t-elle l'explication donnée par les docteurs sur le mot parole de Dieu ?

Dziri. Parfaitement. Ils disent que, dans le sens théologique, c'est le Verbe éternel inhérent à l'essence de Dieu.

Prêtre. Sa Seigneurie reconnaît-elle ce verset du Coran : « Le Messie Jésus, fils de Marie, est l'apôtre de Dieu et son *Verbe*, qu'il jeta dans le sein de la mère ? » Et cet autre : « Les anges di-

rent : Dieu t'annonce son *Verbe*. Il se *nommera* le Messie, Jésus, fils de Marie ? »

DZIRI. Ces versets me sont familiers. Le premier appartient à la sourate *les Femmes ;* le second, à la sourate *Famille d'Imran.*

PRÊTRE. Voilà bien deux prémisses, il me semble. La conséquence qu'elles attendent, ne peut être que celle-ci : Donc Aïça est éternel, inhérent à l'essence divine ; en d'autres termes, Dieu. J'en appelle au jugement du dziri : la conséquence est-elle logique ?

DZIRI. Je ne puis le nier.

PRÊTRE. Vous, Messieurs, qu'en pensez-vous ?

MUPHTI. Je ne saurais rien répliquer.

CADI. En public, je me tairais par prudence ; ici, j'approuve par franchise.

PRÊTRE. Messieurs, ma tâche est donc remplie. Dieu, si vous n'y mettez obstacle, fera le reste.

§ II.

SECRÉTAIRE. Le petit ne compte pour rien. Il a néanmoins des observations à faire.

PRÊTRE. Le secrétaire fait partie de la conférence ; il vient d'être interpellé comme les autres. Ce n'est pas seulement son droit de parler, mais son devoir.

SECRÉTAIRE. Si Aïça est appelé dans le Coran Parole de Dieu, Esprit de Dieu, c'est par figure ; il est appelé Parole de Dieu, parce que Dieu l'a créé par sa parole dans le sein de Marie. Il dit : Sois, et Aïça fut.

Prêtre. A ce compte, c'est Adam qui aurait dû être appelé, le premier, Parole de Dieu. Je me trompe : avant Adam, c'eût dû être le soleil, la lune, les étoiles; en un mot, tous les premiers individus de chaque espèce dans les trois règnes de la nature. Pour chacune de ces créatures, Dieu n'eut qu'à dire: Sois, et elle fut.

Secrétaire. On veut dire qu'Aïça n'a pas été engendré comme les autres hommes, mais créé par la vertu de la parole de Dieu, et qu'à ce titre il porte le nom de Parole.

Prêtre. Même objection, même réponse. Je dois charitablement avertir le secrétaire de prendre garde au ridicule qui s'attache à son langage. D'après son raisonnement, les premiers pères des animaux les plus immondes pouvaient ou devaient être appelés parole de Dieu. Je réclame un peu plus de respect pour le bon sens.

Secrétaire. Je ne fais que répéter le langage des Musulmans.

Prêtre. Je ne fais, dans cette question, que répéter le langage du Coran. Dans les versets précités, faites-y bien attention, le Coran ne dit pas : Aïça s'appelle Parole de Dieu, mais Aïça *est* la parole de Dieu déposée dans le sein de Marie. Le Coran dit aussi, remarquez-le bien : Dieu t'annonce son Verbe, *qui* se nommera Aïça. C'est le Verbe qui porte le nom d'Aïça. Il subsiste donc dans sa personne.

De ces versets il résulte que le Verbe de Dieu a revêtu la nature humaine dans le sein de Marie; que le Verbe ainsi revêtu de la nature humaine

s'appelle Jeçoua, que nous traduisons régulièrement par Jésus, que vous traduisez arbitrairement par Aïça; qu'Aïça, en tant que formé du pur sang de Marie, est homme; et en tant que Verbe de Dieu, est Dieu. Voilà ce que je trouve sans sortir du Coran. Je vous le demande encore, Messieurs, la conclusion est-elle forcée?

CADI. Elle est très-naturelle.

MUPHTI. A moins de faire violence au texte, c'est la seule raisonnable.

DZIRI. Je me sens porté à adorer ce que je méprisais.

PRÊTRE. Ne vous pressez pas. Autant il faut être circonspect dans le mépris, autant et plus il faut l'être dans l'adoration.

SECRÉTAIRE. Une autre objection se présente. Le Verbe inhérent à l'essence de Dieu est immense. C'est lui donner des limites que de le supposer claquemuré dans le sein d'une créature (1).

PRÊTRE. Au moment où le secrétaire parle, sa parole est entendue par les honorables membres de cette réunion en même temps que par moi. Ce n'est pas seulement le même son qui frappe nos oreilles, mais la même pensée qui pénètre dans nos esprits. Cette pensée ne cesse pas néanmoins pour cela d'exister dans l'esprit du secrétaire. Le même phénomène se passerait chez tous les habitants de l'univers, si le secrétaire pouvait se faire entendre de chacun comme de nous.

(1) Si le lecteur était tenté de penser que c'est attribuer trop de métaphysique aux Arabes, il peut tenir pour certain que l'objection a été faite à l'auteur par un bédouin.

Dziri. Et s'ils avaient la patience de l'écouter.

Prêtre. Parlons sérieusement, etsans nous écarter des règles de la charité. J'achève la réponse : Puisque la parole ou la pensée de l'homme est virtuellement capable d'occuper tous les esprits en même temps, et qu'il ne lui manque à cet effet que le moyen de communication, c'est parce que le Verbe de Dieu est immense, qu'il peut, sans se limiter ni se restreindre, séjourner dans le sein d'une créature.

Les interlocuteurs. Il n'y a rien à répliquer. (Mafich clam.)

§ III.

Dziri. Après les passages que nous venons de voir et les paroles des docteurs, il est étonnant que les disciples du Coran aient toujours refusé de reconnaître la divinité d'Aïça.

Prêtre. Je m'aperçois, Messieurs, que, malgré votre vaste érudition, un fait important vous a échappé. En remontant vos annales à trois cents ans environ, vous verrez qu'à Constantinople, centre de l'orthodoxie, sous les yeux de l'Émir-el-Moumenin, professeurs, élèves qui fréquentaient leurs cours, presque tout ce qu'il y avait d'hommes instruits, reconnaissait la divinité d'Aïca. Ces hommes d'élite prenaient le nom de *Capmessihi*, mot turc qui signifie ami du bon Messie.

Dziri. Qui fait mention des capmessihi?

Prêtre. Parmi vos auteurs, Ahmet-Effendi; parmi les nôtres, Michel Fabure, homme véri-

dique et très-versé dans la connaissance des mœurs d'Orient, où il avait passé dix-huit ans; il parle comme témoin oculaire.

Cadi. Il est difficile à croire que les capmessihi aient fait profession publique de leur foi : les premiers n'auraient pas manqué de payer de leur tête une telle infraction à la règle générale; les autres, intimidés, auraient gardé leur opinion pour eux, sans la professer au dehors.

Prêtre. Le cadi connaît bien les Musulmans. C'est qu'en effet les capmessihi eurent leurs martyrs. Vous pouvez lire dans Ahmed-Effendi, qu'un célèbre Ouléma, Cabiz-Effendi, sur le bruit de sa doctrine, fut traduit devant le divan, où il exposa et défendit sa croyance en homme de conviction et de talent. Les oulemas ne surent que répliquer, mais ils ne laissèrent pas que de le condamner à mort.

Le grand sultan, Soliman Ier, indigné d'un jugement qui n'était fondé sur rien, révoqua la sentence, et renvoya l'affaire au tribunal du grand muphti et du grand cadi. Cabiz-Effendi se montra aussi inébranlable en présence de ces autorités suprêmes, que devant les simples oulémas. Il déclare qu'il veut vivre et mourir dans une croyance que sa raison et sa conscience lui désignent comme seule fondée.

Esclaves des préjugés, comme si la suprême raison consistait à faire tomber la tête au mépris de la justice, au gré de l'aveugle cruauté, le muphti et le cadi réitèrent l'arrêt de mort. Ce jugement étant sans appel ne put être révo-

4

qué par le souverain. Cabiz-Effendi fut étranglé dans le sérail même. Ce fait s'est passé dans le courant du mois de safer, 933 de l'hégire.

Dziri. Celui-là a rendu un témoignage non équivoque à Aïça.

Prêtre. Aïça lui rendra à son tour un témoignage éclatant au jour dernier.

Muphti. Il n'y a que huit ans que j'étais à Constantinople : il n'y est pas fait plus mention des capmessihi que s'ils n'avaient jamais existé.

Cadi. Il n'est point étonnant qu'il n'y en ait pas aujourd'hui : depuis plus d'un siècle, les grands de Constantinople ne s'occupent guère plus du Coran que de l'Évangile.

Muphti. Ce que dit le Cadi n'est pas sans quelque fondement. Je me rappelle à ce sujet un de ces mots qui caractérisent une nation, un siècle : Demandez à quelqu'un de Constantinople qui a perdu sa place ou est en retraite, ce qu'il fait, il vous répond : Je lis le Coran (*Koran khouan*), pour dire qu'il s'occupe de la chose à laquelle on ne fait attention que lorsqu'on n'a plus rien à faire.

Prêtre. Cette conduite, indépendamment d'autres causes, peut se rattacher au progrès des capmessihi : ces hommes d'élite, en perfectionnant la doctrine et la morale, ont jeté du discrédit sur la foi du vulgaire. Ceux qui sont doués d'intelligence, et à Constantinople ils sont nombreux, retenus par la crainte ou trop amis des plaisirs de la terre, manquant, d'un côté, d'énergie pour s'adonner à l'étude de la haute philosophie, et à la pratique de la saine morale de l'Évangile ;

ayant, de l'autre, trop de lumières pour s'en tenir à la vieille foi, s'endorment dans l'indifférence.

Tels sont ces nuages stériles que parfois vous voyez, après un beau jour d'automne, stationner immobiles le long des vallées, manquant d'un levier pour s'élancer dans les airs, et trop subtils pour de nouveau se confondre avec les eaux stagnantes d'où ils se sont dégagés.

Muphti. Est-il bien vraisemblable qu'une des causes de cette indifférence soit celle que le babas nous signale?

Prêtre. Messieurs, voici un fait qui vient à l'appui de ce que j'ai avancé, comme l'on dit, sous bénéfice d'inventaire : il n'y a pas longtemps, un célèbre personnage de Constantinople, se trouvant dans une réunion de personnes de haut rang, fit, dans le laisser aller de la conversation, cet aveu remarquable : Je crois connaître à fond le Coran et l'Évangile ; j'ai examiné les différentes religions qui couvrent le globe ; ma conviction est que, si la vérité est sur la terre, elle se trouve dans l'Église de Rome. Mais, nous Musulmans, nous sommes trop habitués à certains accommodements du Coran pour pouvoir adopter une manière de vivre si différente de la nôtre.

Secrétaire. Kafer! (L'infidèle!)

Muphti. Quel est le nom de ce personnage?

Prêtre. Je ne pourrais le dire sans commettre une indiscrétion.

Muphti. Dieu commande la discrétion aux hommes ; le babas veut la pratique même à l'égard des étrangers.

Cadi. A l'égard de ceux mêmes qui ne sont pas de sa religion.

Prêtre. Pour le ministre de l'Évangile et pour les véritables Chrétiens, il n'y a ni étrangers, ni Juifs, ni Musulmans. Tous les hommes sont frères. Nous ne disons jamais des autres ce que nous ne voudrions pas qu'on dît de nous-mêmes.

§ IV.

Passons au témoignage d'autres Musulmans en faveur de la divinité d'Aïça; je veux parler des h'adjétiens et des h'amédiens (1). C'est d'eux qu'Ismaïl-ben-Aly a dit : « Ils eurent trois principales opinions, dont la première était la croyance *à la divinité* d'Aïça, qu'ils regardaient comme le juge des créatures au jour dernier. »

Abou'lpharadj rend le même témoignage en ces termes : « Ahmed, fils de h'adjet, affirme que le Messie a revêtu la nature humaine, qu'il est le Verbe éternel fait homme, comme disent les Chrétiens. »

Secrétaire. Les h'adjétiens et les h'amédiens, imbus de la philosophie des Grecs, ont mêlé les opinions des hommes à l'enseignement de Dieu.

Prêtre. Ils n'ont pu emprunter des philosophes grecs la croyance à la divinité du Messie. Ces philosophes ont écrit plusieurs siècles avant son avénement.

Secrétaire. Les h'adjétiens et les h'amédiens ne sont pas du nombre des orthodoxes.

(1) Sectes dont les patriarches sont H'ayet et H'amed.

PRÊTRE. De ce qu'ils ne sont pas orthodoxes sur quelque point, s'ensuit-il qu'ils ne le soient sur aucun? Et s'ils ne l'étaient pas sur le point dont il s'agit, serait-ce parce qu'ils font preuve de logique?

N'oublie pas, ô père du roseau (secrétaire), les prémisses fournies par le Coran, ni la conclusion qu'elles renferment. La conséquence est si rigoureuse, que, pour l'esquiver, les Mothézilites ont nié l'une des prémisses, l'éternité du Verbe. Ils ont mieux aimé être impies qu'illogiques. Avec raison vous anathématisez leur hérésie; mais êtes-vous excusables d'oublier qu'elle a pour principale cause votre inconséquence?

§ V.

SECRÉTAIRE. Oui, quelques versets du Coran posés pour principe, la divinité d'Aïça est la conséquence logique à laquelle la faible raison humaine semble conduire; mais des vérités, articles de foi, s'interposent devant cette conséquence, et disent qu'elle aboutit à l'absurdité : reconnaître la divinité en Aïça, c'est professer que Dieu a un corps.

PRÊTRE. C'est simplement reconnaître que Dieu peut associer la nature humaine à la divine sans confondre les deux natures. Où trouvez-vous l'incompatibilité? S'il vous restait des doutes sur ce point, le Coran et la Sonna sont là pour les dissiper. Dans le Coran, n'est-il pas dit que l'ange

Gabriel (1), pur esprit, a pris la forme humaine pour remplir les messages entre Dieu et Mahomet? Dans la Sonna, n'attribue-t-on pas au prophète ces paroles : « Parvenu au huitième ciel, j'ai vu Dieu dans une stature admirable? »

Dans le même passage, en parlant du colloque qu'il prétend avoir eu avec le Très-Haut, Mahomet ne dit-il pas : « Dieu me posa une main sur l'épaule, l'autre sur la poitrine? »

Dans un autre endroit où il est fait mention des premières jouissances du paradis, vous lisez : « Après ces voluptés, Dieu leur montrera sa face; mais les bienheureux tomberont à l'instant prosternés, les yeux tournés vers la terre, ne pouvant supporter la face de Dieu. Le Seigneur les soulèvera et les fortifiera de manière qu'ils puissent contempler sa face. »

Dans toutes ces circonstances, n'attribue-t-on pas à Dieu un extérieur quelconque? à moins de dire que *mains*, *stature* et *face* sont des mots vides de sens.

SECRÉTAIRE. Ces mots peuvent être pris au figuré.

PRÊTRE. Dieu posa une main sur l'épaule du prophète, l'autre sur sa poitrine, est une manière de parler qui, d'après toutes les règles du langage, ne peut être prise qu'au littéral. De même pour le mot *stature*. Quant à l'expression *face*

(1) Gabriel prit, dit la Sonna, l'extérieur de Dahia-el-Kelbi, le plus bel Arabe de son temps, que Mahomet envoya en ambassade à Héraclius, pour inviter cet empereur à l'Islam.

dans le passage *les bienheureux*, s'il s'agissait seulement de la gloire de Dieu, ils la verraient prosternés aussi bien que debout : la gloire de Dieu se voit avec les yeux de l'âme. Puisqu'ils ont besoin des yeux du corps, c'est pour voir un corps quelconque.

Secrétaire. Ce n'est pas le sens; c'est impossible. Les Musulmans repoussent avec horreur la pensée d'attribuer un corps à Dieu.

Prêtre. Les Chrétiens partagent votre sentiment de répulsion pour cette erreur grossière. Si les Musulmans partageaient notre sentiment de répulsion pour les inconséquences en logique, nous serions d'accord.

Messieurs, je ne fais pas l'insulte à Mahomet ni à ses sectateurs de leur supposer la pensée que Dieu ait par son essence un corps; mais si le secrétaire croit encore à son prophète et veut lier deux idées inséparables, il ne disconviendra pas, après les passages ci-dessus, que Dieu ne puisse revêtir la forme humaine quand il le juge à propos.

§ VI.

Secrétaire. Si c'est dans ce sens, à la bonne heure.

Prêtre. C'est toujours dans ce sens que j'ai parlé de la divinité d'Aïça.

Messieurs, permettez-moi de vous le dire, votre manière de discuter renferme un vice essentiel. Vous êtes tellement préoccupés des idées reçues, qu'au lieu de suivre le raisonnement, vous courez

à la recherche d'une objection quelconque, bonne ou mauvaise, perdant ainsi de vue le véritable point de la question. C'est le moyen de ne jamais s'entendre.

Dziri. Dire *vous*, c'est trop généraliser ; personne n'est solidaire du secrétaire.

Secrétaire. Le babas nous fait remarquer nos défauts. Je ne puis plus longtemps fermer les yeux sur les siens. Dès le commencement de cette conférence, je m'attendais à l'entendre citer quelque passage de l'Évangile, première autorité dans la question présente. Si Aïça est Dieu, son livre doit nécessairement en faire mention quelque part, à moins que les Chrétiens n'aient fait disparaître ce passage comme tant d'autres, ce qui n'est pas vraisemblable.

Prêtre. Il m'a paru plus naturel et plus poli, je ne dis pas de vous combattre par vos propres armes, mais de vous rendre la vérité plus aimable en la puisant dans votre livre : le fruit cueilli dans notre jardin a plus d'attraits pour nous et nous inspire plus de confiance.

Les versets de l'Évangile viendront à leur tour, s'il est nécessaire. Mais, avant d'en faire usage, je désire savoir, Messieurs, quelle est au juste l'impression faite sur vous par les arguments tirés du Coran. Leurs seigneuries le dziri, le muphti et le cadi ont déjà fait, il est vrai, des aveux qui les honorent ; mais, dans des esprits subtils comme les leurs, quelque nouveau doute a pu surgir.

Le dziri donne un coup de clochette. Son domestique est là. — Apporte-moi, lui dit-il, ce faisceau

de ficelles suspendu à l'entrée de la chambre jaune, comme inspire-respect des femmes. Se tournant ensuite vers le mur, il y écrit des mots que sa personne, affublée d'un immense burnous, empêche de voir. Il se tourne enfin un peu par côté, en tenant du bout des doigts un fil à plomb sur ce qu'il a écrit en ligne verticale. On lit ces mots : Le Verbe de Dieu est de l'essence de Dieu; le Messie est le Verbe de Dieu; donc le Messie est Dieu.

Le dziri présente ensuite, sans rien dire, son fil à plomb à ses hôtes. Le muphti et le cadi vont successivement le poser sur la ligne. Le secrétaire le refuse, en disant : J'ai des versets du Coran à opposer à ceux qui ont servi de base à ce raisonnement.

Un des trois dignitaires. Nous savons à quels versets tu fais allusion, jeune homme. Ne comprends-tu pas qu'ils sont réfutés d'avance?

Prêtre. Messieurs, je réclame de vos seigneuries entière liberté pour mon jeune antagoniste. Toute discussion doit être libre. Je prie maintenant le secrétaire de m'opposer les versets qu'il tient en réserve.

Secrétaire. Je refuse.

Prêtre. Cela ne passera pas ainsi; ton honneur et le mien s'y opposent. Je suis en droit d'exiger...

Secrétaire. Avant de citer d'autres versets du Coran, je veux entendre ceux de l'Évangile. J'ai des raisons pour agir ainsi.

Prêtre. Je comprends. Le secrétaire veut con-

naître nos ressources, afin de faire un plus habile usage des siennes. A l'instant il sera satisfait. Je dois faire au secrétaire cette question préalable : Croit-il qu'Aïça ait toujours dit la vérité, ou bien suppose-t-il qu'il ait pu mentir?

SECRÉTAIRE. Je suis incapable de prononcer un blasphème.

PRÊTRE. C'est en effet ainsi que je le supposais. J'entre en matière.

DIALOGUE VI.

Sujet : Divinité de Jésus-Christ prouvée par ses propres paroles.

§ I.

Prêtre. Jésus parlant un jour dans le temple de Jérusalem aux Juifs qui lui préféraient Abraham, leur dit : « Abraham votre père a désiré ardemment de voir mon jour ; il l'a vu, et il a tressailli de joie. »

Les Juifs lui dirent : Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham ? Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, *j'étais avant qu'Abraham existât.* » (*Jean,* VIII.) Si Jésus n'était pas Dieu, comment aurait-il pu exister avant Abraham ?

Jésus demanda un jour à ses disciples ce que les hommes disaient touchant sa personne. Ils répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ; les autres, Élie ; les autres, Jérémie ou quelqu'un des Prophètes. »

Jésus leur dit : « Et vous, qui dites-vous que je sois ? » Simon-Pierre, prenant la parole, lui dit : « Vous êtes le Christ, le *fils* du Dieu vivant. » Jésus lui répondit : « Tu es bienheureux, Simon,

fils de Jean ; ce n'est point la chair ni le sang qui t'ont révélé ceci, mais mon *père*, qui est dans les cieux. » (*Matth.*, XVI.) Simon appelle Jésus fils de Dieu; et Jésus, loin de démentir la parole de Simon, la confirme.

Un jour les Juifs demandaient à Jésus s'il était le Messie. Il leur répondit : « Mon père et moi nous sommes un. » (*Jean*, X.) C'est-à-dire une même essence.

Jésus dit encore aux Juifs : « Celui qui me voit, voit celui qui m'a envoyé. » (*Ibid.*, XI.)

§ II.

Jésus, parlant un jour avec les pharisiens, eut recours au langage figuré pour leur donner une idée de sa personne et de sa mission. « En vérité, en vérité, leur dit-il, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie et s'y introduit par un autre endroit, est un voleur; mais celui qui entre par la porte, c'est le pasteur des brebis. A celui-ci le portier ouvre. Il appelle les brebis par leurs noms, et les fait sortir. Il marche devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. Elles ne suivent pas un étranger, mais elles le fuient, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers...

« Le voleur ne vient que pour voler, pour égorger et pour perdre. Moi, je suis venu pour donner la vie aux brebis, et la leur donner abondamment. Je suis le bon pasteur : le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.

« Le mercenaire, celui à qui les brebis n'appartiennent pas, voyant venir le loup, abandonne les brebis et s'enfuit. Le loup les ravit, et disperse le troupeau....

« Pour moi, je suis le bon pasteur; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme *mon père* me connaît et que je connais *mon père*. Et je donne ma vie pour mes brebis. »

Jésus ajoute : « Mon père m'aime, parce que je quitte la vie pour la reprendre. Personne ne me la ravit, mais c'est moi qui la quitte de moi-même. *J'ai la puissance de la quitter et la puissance de la reprendre.* » (*Ibid.*, X.) Donner sa vie pour les autres, c'est le comble de l'amour; la reprendre par soi-même, c'est le comble de la puissance. Jésus participe donc à la divinité.

Secrétaire. Singulier contraste! Pour sauver l'honneur et l'idée de la puissance d'Aïça, considéré même comme prophète, les Musulmans disent qu'il n'est pas mort, mais qu'un autre est mort à sa place. Les Chrétiens, au contraire, citent sa mort comme une preuve de sa divinité.

Prêtre. Ils citent sa mort comme une preuve de son amour infini pour les fils d'Adam, et sa résurrection comme preuve de son infinie puissance. Jugez, Messieurs, lequel des deux messies est plus grand et plus digne : le Coran représente sur le Calvaire une scène d'opération magique; l'Évangile, un Sauveur, un Dieu.

Cadi. Dans un entretien où ne se trouvaient ni le dziri ni le secrétaire, nous avons vu comment

le Coran et l'Évangile peuvent se concilier touchant la mort d'Aïça.

Prêtre. L'occasion se présentera peut-être de revenir sur cette question. Finissons celle qui nous occupe. Je reprends :

Un jeune homme appelé Lazare était mort. Son corps, déposé depuis quatre jours dans le tombeau, commençait à tomber en putréfaction. Jésus voulut le ressusciter; il dit à Marthe, qui pleurait sur la tombe de son frère : « Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi, serait-il mort, vivra; et celui qui vit et croit en moi, ne mourra jamais. » (*Ibid.*, XI.) Jésus parlait de la vie et de la mort spirituelles. Pour prouver son pouvoir de rendre la vie à l'âme et de l'y maintenir, il rend la vie au corps : « Lazare, dit-il, sors du tombeau; et Lazare est debout. »

Secrétaire. Le Coran le dit bien, Aïça était fameux par ses miracles.

Prêtre. Mais le Coran ne fait pas observer la grande différence entre la manière de procéder de Jésus et celle des prophètes dans l'opération des miracles : ceux-ci agissaient au nom de Dieu, avouant par là qu'ils ne pouvaient rien d'eux-mêmes; qu'ils n'étaient que de simples instruments. Jésus, au contraire, agit en son nom. Il dit : Je suis *la Résurrection et la Vie*, indiquant ainsi que la toute-puissance lui appartient, qu'il est Dieu.

Cadi. Cette différence m'avait entièrement échappé.

Muphti. A moi aussi.

Prêtre. C'est pour n'en avoir pas tenu compte

que les Musulmans refusent de voir dans les miracles de Jésus une preuve de sa divinité (1).

Aussi le Messie ne manquait-il pas de faire observer cette différence. Répondant un jour aux Juifs qui voulaient le lapider parce qu'il se disait Dieu ou fils de Dieu, il se contenta de leur dire : « Si je ne fais pas les œuvres de mon père, ne me croyez pas. Si je fais les œuvres de mon père et que vous ne vouliez pas me croire, croyez à *mes œuvres*, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que mon père est en moi et que je suis en mon père. » (*Ibid.*, X.)

DZIRI. Quel langage !

PRÊTRE. C'était la veille de sa mort : Jésus adressa une prière sublime à Dieu son père. Dans cette prière se trouvent ces mots : « Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'ouvrage que vous m'avez confié. Vous, mon père, glorifiez-moi maintenant en vous-même de cette gloire que *j'ai eue avant que le monde fût.* » (*Ibid.*, XVIII.)

(1) Cette différence doit être présente à celui qui parle de religion avec les Musulmans. L'imam Fokhor-eddin-Rasi, dans son *Grand Commentaire*, se glorifie d'avoir, sur cette matière, mis au sac un voyageur à Khouazzam (Perse). Voici ses paroles : « Le changement de bâtons en serpents est plus difficile, selon l'appréciation de l'esprit, que la transformation des morts en vivants; car il y a de l'analogie entre les corps des morts et ceux des vivants, tandis qu'il n'y en a pas entre le bois et les corps des serpents. Si le changement d'un bâton en serpent ne permet pas d'arguer que Moïse était Dieu ou fils de Dieu, il est évident que la résurrection des morts n'est pas une preuve de la divinité d'Aïça. Alors le chrétien resta bouche close. » (Traduit de l'arabe.)

Avant que le monde fût, remarquez-le bien, Messieurs, Jésus jouissait de la gloire éternelle. Or, Dieu seul est éternel.

Cinq versets après, le Messie ajoute : « Tout ce qui vous appartient, m'appartient. Tout ce qui m'appartient, vous appartient. « Que signifie, Messieurs, cette unité de richesse et de puissance ?

§ III.

SECRÉTAIRE. J'ai une observation importante à faire. Dans le passage qu'il vient de citer, le babas nous représente Aïça faisant une prière. Est-ce que Dieu a besoin de prier? L'homme seul prie.

PRÊTRE. L'observation du secrétaire est juste. Aussi le Messie n'a point prié comme Dieu, mais comme homme. Formez-vous des idées exactes sur sa personne: de même que la nature divine, en s'unissant à l'humaine, n'a pas cessé d'être Dieu, de même la nature humaine, en s'unissant à la divine, n'a pas cessé d'être homme. Les deux natures sont demeurées distinctes. Il en a dû être ainsi pour que le Messie remplît sa mission.

Le Messie, afin de racheter les hommes de l'esclavage du péché, œuvre de Chitan le lapidé, a dû faire pénitence pour eux; mais ce n'est que comme homme qu'il a pu souffrir. Comme Dieu, il a donné un prix infini à ses souffrances.

Avant de racheter les hommes, il a voulu les instruire; mais pour instruire, il ne suffit pas de donner des préceptes, il faut les accompagner de

l'exemple, surtout quand il s'agit d'enseigner la vertu. Le Messie aurait bien pu instruire comme Dieu; ce n'est que comme homme qu'il a pu donner l'exemple.

Aussi, pendant la vie mortelle du Messie, voyez-vous l'action de l'homme accompagner ou précéder l'enseignement de Dieu; et afin que l'action du Messie comme homme ne fît pas oublier le Messie comme Dieu, ses actes les plus humbles en apparence sont rehaussés par l'éclat de la divinité.

Le Messie, comme homme, naît dans une étable, pour donner l'exemple de la patience aux pauvres; aux riches, celui du détachement des richesses. Mais en même temps l'étable devient un palais; la crèche, un trône où les bergers invités par les anges, les rois avertis par l'apparition insolite d'une étoile, viennent adorer le Messie comme Dieu.

Durant son enfance et sa jeunesse, le Messie, comme homme, n'a fait qu'obéir à Marie, sa mère, et à Joseph, son père nourricier, donnant aux petits et aux grands l'exemple de la subordination. Mais, comme Dieu, sachant tout sans avoir rien appris, à l'âge de douze ans il confond, par ses questions et ses réponses, les docteurs de la loi dans le temple de Jérusalem.

Comme homme, le Messie recevait le baptême par les mains de Jean, fils de Zacharie, sur les bords du Jourdain; mais tout à coup les cieux s'entr'ouvrent, et une voix de tonnerre proclame sa divinité : *Celui-là est mon fils bien-*

aime en qui j'ai mis ma complaisance; écoutez-le.

Le Messie, comme homme, se mêle au deuil des familles, pleurant avec ceux qui pleurent. Comme Dieu, il convertit les pleurs en larmes de joie, en rendant la vie aux morts.

Comme homme, le Messie est touché de compassion à la vue d'une multitude affamée; comme Dieu, il multiplie cinq pains apportés devant lui, et cinq mille personnes sont rassasiées.

Le Messie, comme homme, jeûne; comme Dieu, il veut que son jeûne ait quelque chose de surhumain : il jeûne quarante jours.

Quelques heures avant de se livrer à ses ennemis, le Messie sort de Jérusalem et se dirige vers la montagne des Oliviers, lieu accoutumé de sa prière. Que va-t-il faire? Comme homme, il va enseigner aux hommes à faire usage, dans les circonstances difficiles et à l'approche de l'heure suprême, de deux armes, les seules efficaces : la confiance en Dieu et la prière. Là, après s'être écrié par trois fois : *Mon père, mon père, éloignez de moi ce calice d'amertume!* il ajoute : *Cependant que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne.* Là, comme homme encore, il donne prise à la douleur, il tombe la face contre terre, une abondante sueur découle de tous ses membres; mais c'est une sueur de sang et d'eau; le Messie, comme Dieu, voulant ainsi apposer le cachet divin jusque sur son agonie.

Comme homme, enfin, le Messie meurt; mais, comme Dieu, il convie au deuil la nature entière : le soleil s'éclipse dans le temps de la pleine lune,

époque où une éclipse est contre les lois de la nature. Comme Dieu, enfin, il rend la vie à sa dépouille mortelle.

Le secrétaire peut comprendre que la prière sur les lèvres de Jésus ne doit point fournir matière d'objection contre sa divinité.

DZIRI. Tout se réduit donc à dire que le Messie, comme homme, a fait les œuvres de l'homme parfait, et, comme Dieu, les œuvres de Dieu.

PRÊTRE. Oui, il a fait les œuvres de l'homme parfait pour servir de modèle aux hommes; et les œuvres de Dieu pour prouver sa divinité. Aussi a-t-il dit, comme homme : *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme vous m'avez vu faire;* et, comme Dieu, les paroles citées plus haut : *Si je ne fais pas les œuvres de mon père, ne me croyez pas; si je les fais et que vous ne vouliez pas me croire, croyez à mes œuvres... Vous ne croyez pas que je sois en mon père et que mon père soit en moi; croyez-le à cause de mes œuvres.*

DZIRI. Les Musulmans ignorent tous ces détails. Ne vous étonnez pas si leur croyance sur ce point est si loin de la vôtre.

PRÊTRE. Ils les connaîtraient bientôt, si ma voix pouvait atteindre aussi loin que mon cœur. J'aime ce peuple!

§ IV.

SECRÉTAIRE. Les passages que le babas vient d'étaler sur le ton du triomphe, prouveraient en effet, d'une manière évidente, la divinité d'Aïça,

s'ils étaient authentiques; mais ils doivent être du nombre de ceux que les Chrétiens ont interpolés dans l'Évangile.

Prêtre. J'ai souvent entendu objecter par les Musulmans que les Chrétiens ont retranché ou falsifié des versets de l'Évangile; jamais, qu'ils y en aient ajouté. C'est pour la première fois que j'entends une telle objection.

Le Muphti et le Cadi. C'est nous, ô babas, qui te fîmes jadis la première objection. Ta réponse fut péremptoire. Quant à la seconde, nous la désavouons, et désapprouvons le secrétaire de te l'avoir faite.

Prêtre. Vous avez tort, Messieurs, de désapprouver le secrétaire : son objection est bien placée. Je lui en fais mon compliment.

Dziri. Est-ce que mon secrétaire a pu faire une objection sans réplique, par hasard?

Prêtre. Oh! loin de là. La religion des Chrétiens ne comporte pas des objections sans réplique. Celle-ci, bien qu'adroite, n'est qu'un jeu d'enfant. Un peu d'attention, je vous prie.

Le muphti et le cadi veulent bien reconnaître que la réponse tombée jadis de ma langue débile ne laisse aucun doute sur l'intégrité de l'Évangile : hommage à leur franchise! Maintenant, je dis : Supposons que je n'aie rien répondu; supposons même que l'Évangile renferme des versets falsifiés ou interpolés; ce ne seraient jamais ceux où le Messie se déclare Dieu ou Fils de Dieu. Pourquoi?

Ces versets, comme j'ai eu l'honneur de vous

le faire observer, Messieurs, sont presque tous des réponses de Jésus aux Juifs qui le questionnaient pour trouver un chef d'accusation contre lui. Il est de notoriété publique que le premier chef d'accusation contre sa personne sacrée, ce fut, en effet, qu'il se disait Fils de Dieu. Le témoignage des Juifs mêmes est unanime sur ce point. Vous en avez trente mille dans votre ville; il vous est facile de les interroger.

Les versets précités sont donc sortis de la bouche auguste de Jésus, ont retenti sous le portique et dans le temple de Salomon, ont été répétés comme sacriléges par la foule ameutée sur la place publique, ont été juridiquement attestés devant les tribunaux par des témoins auriculaires, ont été confirmés par la dernière réponse de Jésus à son juge : *Es-tu le Fils de Dieu? — Tu l'as dit.* Ces versets ont été enfin écrits en caractères de sang sur l'arbre de la croix, avant d'être consignés dans l'Évangile.

SECRÉTAIRE. En apparence, ce n'est pas trop mal goudronné. Mais...

DZIRI. Le goudron de Roumi, ce n'est pas le soleil du secrétaire qui le fondra. . . . .

En ma qualité d'homme de loi, je me trouve compétent pour apprécier la valeur d'un témoignage. Eh bien! je le dis : Aurais-je la mauvaise foi d'un Juif...

PRÊTRE. C'est trop fort, ô Dziri!

DZIRI. C'est connu.

PRÊTRE. Fi donc! retire le mot.

DZIRI. Il serait vrai à Paris comme à Constanti-

nople, à Rome comme à la Mecque. Mais le babas a un faible pour cette nation, comme tous les Français, du reste; c'est ce qui a contribué à gâter leurs affaires à Alger auprès des Musulmans.

Je dirai donc : Aurais-je les ruses dont s'entoure l'Arabe libertin, qui vient contre l'équité invoquer la loi du divorce; aurais-je l'effronterie des fermiers du pacha, justifiant leurs exactions; aurais-je l'acharnement d'un ouléma fanatique, demandant au Divan la tête d'un renégat; aurais-je enfin toutes les ressources du Chitan le lapidé, que je ne pourrais refuser de me rendre à l'évidence de l'argument. Oui, les versets de l'Évangile par lesquels le Messie s'est déclaré Dieu, sont authentiques.

MUPHTI. Logique et éloquence.

DZIRI. Ce n'est que l'expression de la conviction, sortant de la poitrine de l'Algérien.

PRÊTRE. Au dziri, la palme de l'éloquence; mais je ne lui céderai pas celle de la franchise. Je n'attends, pour lui en donner à mon tour un éclatant témoignage, que la citation des versets du Coran, annoncés par le secrétaire contre la divinité de Jésus; à lui, salut!. . . . .

DIALOGUE VII.

Sujet : Réfutation des versets du Coran tendant à nier la divinité de Jésus-Christ.

§ I.

Secrétaire. Les versets sont nombreux et puissants. Les *Démons* et le *Bétail* vont ouvrir la marche. Dans la première de ces sourates, il est dit : « Jamais nous ne donnerons d'associés à Dieu ; cela ne convient pas à sa majesté. Il n'a jamais eu d'épouse, il n'a pas d'enfants. » Dans la seconde, nous lisons : « Comment le créateur du ciel et de la terre aurait-il un fils, puisqu'il n'a pas d'épouse ? »

Prêtre. D'après ces versets, Dieu n'aurait pas de fils, parce qu'il n'a pas d'épouse. Est-il dit, dans le Coran, que Dieu ait besoin d'une femme pour engendrer son Verbe ?

Dziri. Le Verbe de Dieu est, d'après l'enseignement des docteurs, éternel, inhérent à l'essence divine. La femme n'a rien à voir là-dedans.

Prêtre. Eh bien ! Jésus est fils de Dieu, parce qu'il est le Verbe de Dieu, et non parce qu'il a un corps. L'objection porte donc sur un faux supposé : elle suppose que le fils que nous attribuons à Dieu, c'est l'humanité conçue dans le

sein de Marie, tandis que c'est le Verbe engendré de toute éternité.

LE MUPHTI ET LE CADI. Nous déclinons la responsabilité du faux supposé; sans que nous ayons dit le dernier mot, depuis longtemps notre pensée sur ce point est suffisamment connue au babas. Les versets peuvent s'adresser aux Juifs de la Mecque, qui regardaient un certain Ozir comme fils de Dieu. Ils peuvent être aussi dirigés contre les Mecquois, qui attribuaient à Dieu trois filles, Allat, Oza et Ménat. Qu'en pense le dziri, perle de la science, pivot de la logique?

DZIRI. Nous pensons que ces versets sont à l'adresse des Chrétiens. Telle est l'opinion commune. Mais nous reconnaissons aussi que tout l'à-propos en consiste dans les titres des sourates d'où ils sont pris : *les Démons*, *le Bétail*. Laissons donc aux fous et aux pâtres le soin d'en faire usage.

PRÊTRE. C'est votre affaire, Messieurs. Chez nous, les ministres de la religion n'ont point pour habitude de tourner en dérision les simples et les ignorants. Il leur paraît plus charitable et plus digne de les instruire.

LE SECRÉTAIRE, un peu de mauvaise humeur : « Si Dieu eût voulu avoir un fils, il aurait certainement choisi parmi ses créatures celle qu'il lui aurait plu. Mais loin de lui une telle pensée ! Dieu est unique, supérieur à tout; il a créé le ciel et la terre. » (Sourate *les Légions*.)

PRÊTRE. Dans ce verset, il est question d'un fils qui serait une pure créature. Mais le Verbe de Dieu, revêtu de la nature humaine, n'est pas

une créature. Si l'objection est dirigée contre les Chrétiens, elle porte sur une fausse supposition.

De plus, ce verset renferme une injure contre Dieu; et, pour réparer cette injure, on tombe dans une contradiction.

SECRÉTAIRE. Comment cela?

PRÊTRE. On suppose que Dieu est capable de vouloir une créature pour fils : *si Dieu voulait...* N'est-ce pas une supposition injurieuse à Dieu? On s'empresse de dire qu'un tel fils serait indigne de Dieu. Ce qu'on dit est vrai; mais c'est une contradiction qu'on le dise. D'un côté, Dieu est capable de vouloir ce fils; de l'autre, il est indigne de lui de le vouloir.

Le seul fils que Dieu ait voulu, le seul qui soit digne de lui, c'est son Verbe. Avec un tel fils, Dieu ne cesse d'être ni un, ni le créateur du ciel et de la terre. C'est ainsi que le verset objecté confirme le dogme chrétien.

SECRÉTAIRE. Je ne m'attendais pas à cet échec. C'est ma faute : j'avais mal choisi mes armes. Maintenant, je culbute l'adversaire.

DZIRI. Oh! oh!

SECRÉTAIRE. « Infidèles sont ceux qui disent que Dieu est le Messie, fils de Marie; réponds-leur : Qui pourrait empêcher Dieu, s'il voulait faire mourir Aïça, fils de Marie, sa mère, et tous les habitants de la terre?... Aïça, fils de Marie, ne fut qu'un envoyé. Beaucoup d'autres l'ont précédé. Sa mère s'est maintenue dans les limites du vrai (en ne s'attribuant pas la divinité); le fils et la mère mangeaient ensemble. » (Sourate *la Table.*)

Prêtre. Ensuite?

Secrétaire. J'ai fini.

Prêtre. Oui? Et l'objection meurtrière que tu m'as annoncée comme un glaive suspendu sur ma tête?

Secrétaire. Le babas n'a donc pas écouté les versets que je viens de citer? L'objection est là dans toute sa force.

Prêtre. Je ne m'en doutais pas. En vérité, le secrétaire, par sa manière de raisonner, me rappelle cet artiste qui, pour représenter le passage de la mer Rouge, s'était contenté de tracer un bras de mer sur la toile. Quand on lui demandait, Où sont les enfants d'Israël? Ils ont passé, répondait-il. — Et l'armée de Pharaon? — Elle va arriver. De même, sur la parole du secrétaire, je cherche dans ses versets; mais j'ai beau chercher, je ne trouve que de l'eau claire. L'objection, nulle part.

Secrétaire. Le babas compte donc pour rien ces mots : *Infidèles sont ceux qui disent que Dieu est le Messie..... Qui pourrait empêcher Dieu de faire mourir le fils et la mère?... Le fils et la mère mangeaient ensemble?*

Prêtre. En vérité, il n'y a pas là ombre d'objection sérieuse. Aussi ne me donnerai-je pas la peine d'y répondre. Si le secrétaire est de bonne foi, comme j'aime à le supposer, il peut donner la réponse lui-même. Qu'ai-je répondu à l'objection? que, *Puisque le Messie priait, il n'était pas Dieu!*

SECRÉTAIRE. Qu'il priait comme homme, non comme Dieu. Qu'il.....

PRÊTRE. Continue.

SECRÉTAIRE. Qu'il est mort comme homme, non comme Dieu.

PRÊTRE. Tu le vois donc bien, ô père du roseau, ce n'est rien objecter que de dire : Le Messie n'était pas Dieu, parce qu'il mangeait, parce que Dieu pouvait le faire mourir. Les Chrétiens vont bien plus loin : ils affirment qu'il est mort.

SECRÉTAIRE. Je puis céder quelque chose sur ce point. J'ai assez d'objections en réserve.

PRÊTRE. Merci pour tant de générosité.

§ II.

SECRÉTAIRE. Je passe à un autre ordre de versets : « Certainement Dieu est unique ; il ne peut avoir de fils. Tout ce que renferment la terre et les cieux, lui appartient. » (Sourate *les Femmes*.)

PRÊTRE. D'après ce verset, Dieu ne peut avoir de fils pour deux raisons : la première, parce qu'il est unique ; la seconde, parce que tout lui appartient.

SECRÉTAIRE. C'est bien là le raisonnement contenu dans le verset.

PRÊTRE. L'objection est réfutée d'avance par votre propre enseignement : le Verbe est éternel, inhérent à l'essence divine. Le Verbe, comme fils de Dieu, n'empêche donc pas que Dieu ne soit un. Cette conséquence de l'enseignement de vos docteurs est confirmée par les paroles de Jésus

que j'ai rapportées il n'y a que peu d'instants : *Mon père et moi nous ne sommes qu'un.* Voilà pour la réponse au premier membre de l'objection.

Dziri. La réponse est concluante.

Prêtre. De cette réponse découle celle du second membre. Si le Verbe ne rompt pas l'unité, Dieu, pour avoir un tel fils, ne cesse pas d'être le maître du ciel et de la terre. Cet enseignement implicite de vos docteurs, Jésus le confirme d'une manière explicite: *Mon père, tout ce qui vous appartient, m'appartient; et tout ce qui m'appartient, vous appartient.* Reconnaissez-vous ce passage?

Dziri. Nous ne l'avons pas oublié?

Prêtre. L'objection contenue dans le verset porte donc sur le faux supposé, que le Verbe de Dieu n'est pas inhérent à l'essence divine?

Secrétaire. J'en fais l'aveu. Le verset suppose bien d'autres choses...

Prêtre. Continuez, Messieurs, toujours avec calme et dignité.

Secrétaire. Nous lisons dans la sourate *les Croyants*: « Dieu n'a engendré aucun fils, et n'eut jamais d'autre Dieu avec lui. Autrement, chacun aurait enlevé pour soi le domaine de l'associé, et ils se seraient élevés l'un contre l'autre. Loin de Dieu ce qu'on lui attribue! »

Prêtre. Même faux supposé, même réponse. Loin de Dieu, dirai-je aussi, ce que de tels versets attribuent à notre croyance! Non, Dieu n'engendre d'autre fils que son Verbe, inhérent à son essence.

SECRÉTAIRE. J'accorde sans inquiétude. J'ai devant moi un verset décisif.

PRÊTRE. Pourvu qu'il ne passe pas derrière avec les autres.

SECRÉTAIRE. Le voici : « O fils de Marie, as-tu dit aux hommes : Reconnaissez, moi et ma mère, pour dieux en dehors de Dieu? Le fils de Marie a répondu : Louange à Dieu! Il ne m'appartient pas de dire ce qui ne convient pas. Si je l'avais dit, tu le saurais. » (Sourate *la Table.*)

PRÊTRE. Si, par impossible, Dieu avait fait une telle question, c'est une telle réponse que le fils de Marie aurait dû faire : Parole de Dieu, il n'est pas dieu en dehors de Dieu, mais inhérent à son essence. Quant à Marie, jamais son fils n'a dit qu'elle fût Dieu. Jamais les Chrétiens, sauf une secte qui a disparu depuis longtemps, ne l'ont regardée comme telle.

SECRÉTAIRE. Inutile de continuer. Je n'ai pas le *kif.* (Je ne suis pas en veine.) Dieu ne le veut pas.

PRÊTRE. Cherchez, cherchez encore. Ayez-en la conscience nette.

SECRÉTAIRE. C'est inutile. J'ai dit tout ce que le Coran comporte. Je fais cependant mes réserves.

§ III.

PRÊTRE. Oui, Messieurs, ce serait inutile. Sachez-le donc bien : des versets du Coran établissent le dogme de la divinité d'Aïça, et il n'y en a pas un seul qui le combatte. Toutes les objections contre, puisées dans ce livre, porteront sur

l'un de ces deux faux supposés : ou elles supposeront qu'Aïça n'est qu'une simple créature, tandis que c'est le Verbe de Dieu revêtu de l'humanité dans le sein de Marie ; ou elles supposeront qu'Aïça ne peut être uni à Dieu sans détruire l'unité, tandis que le Verbe de Dieu est inhérent à l'essence divine.

Celui qui veut défendre le dogme de la divinité d'Aïça, n'a qu'à se tenir en garde contre ces deux faux supposés : retranché au milieu d'une citadelle inexpugnable, il sera inaccessible à tous les traits ; il en verra tomber dix mille à sa droite, dix mille à sa gauche, lui restant debout, le front serein, prêt à bénir et à instruire ses adversaires désarmés.

Dziri. Il n'est pas donné à tout le monde de manier ainsi les armes défensives. Je suis bien persuadé que beaucoup de Chrétiens se laisseraient percer par les flèches du Coran.

Prêtre. La plupart des Chrétiens, comme la plupart des Musulmans, ne s'occupent ni d'enseigner la religion ni de la défendre ; ils ne l'apprennent que pour la pratiquer. Nonobstant cela, l'attitude défensive dont je parle ne laisse pas que d'être à la portée de toute personne de bonne volonté. C'est au point, Messieurs, que je vous crois assez initiés à la religion chrétienne pour être capables de défendre la divinité d'Aïça contre les versets du Coran. J'oserais même me reposer sur vous de ce soin, tant vous me paraissez francs et sincères.

Dziri. La confiance du babas ne serait pas mal

placée, si notre instruction égalait notre franchise.

Prêtre. Rien de tel que l'œuvre pour faire juger de l'ouvrier : faisons donc un essai, Messieurs, si vous voulez bien. Je me rappelle, moi aussi, un verset que j'ai entendu objecter contre la divinité d'Aïça. C'est celui-ci : « S'il y avait d'autres dieux que le Dieu unique, la terre et les cieux seraient bouleversés. » Sourate *les Prophètes*, si je ne me trompe. Pourriez-vous trouver la réponse?

Muphti. Elle est facile.

Cadi. Très-facile.

Dziri. Pour mieux dire, il n'en faut pas. Je dirai tout simplement : J'accorde tout. Il ne s'ensuit rien contre la divinité d'Aïça, qui n'est pas Dieu en dehors de Dieu.

Prêtre. C'est bien la réponse d'un logicien. Mais tout le monde ne saisit pas un langage aussi concis. Mettez la réponse à la portée de l'intelligence du vulgaire.

Dziri. Celui qui fait l'objection, doit être capable de comprendre la réponse.

Prêtre. Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi; l'ignorance, comme le demi-savoir, est souvent présomptueuse et téméraire.

Dziri. Je répondrai donc : Si ces dieux en dehors du Dieu unique sont des créatures, l'objection contre Aïça porte sur un faux supposé : Aïça n'est pas Dieu comme créature, mais comme Verbe de Dieu. Si l'on suppose qu'Aïça ne peut être fils de Dieu sans rompre l'unité, c'est encore un faux supposé : Aïça, Verbe de Dieu, n'est pas

Dieu en dehors de Dieu, puisque le Verbe est inhérent à l'essence divine.

§ IV.

Prêtre. C'est cela, Monsieur, c'est cela. Voyez comme la logique simplifie les choses, quand elle n'est pas entravée par les préjugés!

Il convient maintenant, Messieurs, de résumer notre entretien sur la divinité du Messie. C'est le moyen de conserver une idée claire de la question, de voir la connexité entre les principes et les conséquences.

Dziri. Cette tâche me revient. Alger, la bien gardée, pourrait dire si j'excellais à résumer la procédure avant la sentence. Appliquant mon expérience, et, puisqu'il faut le dire, un peu de talent, à la matière de notre conférence, je dis :

Vu que, d'après le Coran, Dieu déposa son Verbe dans le sein de Marie, où il prit chair; vu que c'est un article de foi chez les Musulmans, que le Verbe est éternel, incréé, inhérent à l'essence de Dieu; vu que le Verbe ne peut être inhérent à l'essence divine sans être Dieu, il est prouvé, par le Coran, qu'Aïça est Dieu;

Vu qu'Aïça, de l'aveu de tous les hommes, était incapable de mentir; vu que, dans plusieurs passages de l'Évangile, il s'est déclaré Dieu ou Fils de Dieu; vu que ces passages sont authentiques, il reste prouvé, par l'Évangile comme par le Coran, qu'Aïça est Dieu;

Vu que certains versets du Coran qu'on a cou-

tume d'objecter contre la divinité d'Aïça, portent sur des faux supposés, à savoir : ou qu'Aïça est une pure créature, tandis que c'est le Verbe de Dieu, *incréé;* ou qu'admettre sa divinité, c'est détruire l'unité de Dieu, tandis que le Verbe de Dieu est inhérent à l'essence divine, il résulte que les Musulmans ne peuvent objecter de tels versets sans faire preuve d'ignorance ou de mauvaise foi.

Il résulte aussi, j'oubliais de le dire, que ces versets ne viennent pas de Dieu.

PRÊTRE. Les versets, *Les anges annoncèrent à Marie le Verbe de Dieu*, et *Le Verbe fut déposé dans Marie*, viennent de Dieu, mais en passant par l'Évangile.

DZIRI. Pourquoi Mahomet a-t-il emprunté ces versets, sans reconnaître la divinité d'Aïça? S'il avait pour parti pris de ne pas la reconnaître, à quoi bon les adopter?

PRÊTRE. Dieu en sait plus que nous là-dessus; mais toujours est-il vrai, que ces versets sont du petit nombre des passages féconds qui se trouvent dans le Coran, et que, sur ce point, le Coran est complété par l'Évangile.

DZIRI. Le babas a dit un mot de la mort d'Aïça. Je ne prétends pas formellement nier le fait, quoique le Coran le repousse comme incompatible avec la dignité du Messie; mais je ne me sens pas suffisamment édifié sur ce point. Serait-il possible de bien expliquer la cause rationnelle qui l'a porté à mourir?

DIALOGUE VIII.

Sujet : État primitif de l'homme ; sa chute ; cause et conséquences de cette chute ; ce sont autant de vérités renfermées dans le Coran.— Les passages, où elles sont contenues, ne se concilient et ne s'expliquent que par le dogme catholique, qui les complète. — Le Coran reconnaît le mal sans indiquer le remède. — Les sacrifices en usage chez les Musulmans n'ont de raison d'être que par le dogme chrétien. — La mort de Jésus-Christ, terme explicatif de leurs incompréhensibilités.

§ I.

Prêtre. L'Évangile, comme vous venez de le voir, Messieurs, présente le Messie non-seulement comme fils de Marie, mais encore comme fils de Dieu. Loin néanmoins d'envisager sa mort comme incompatible avec sa dignité, il la regarde comme son plus grand triomphe, comme son premier titre à nos hommages ; et c'est dans le Coran que je trouve la cause rationnelle de cette mort.

Dziri. Dans le Coran ! C'est impossible...

Prêtre. J'appelle votre attention, Messieurs, sur les passages suivants, que j'ai déjà rangés parmi ceux qui s'expliquent et se complètent par

l'Évangile : « Par l'âme et par celui qui l'a créée dans un état d'intégrité. » (Sourate *le Soleil.*)

« Nous avons créé l'homme dans le plus bel état. » (Sourate *le Figuier.*)

« Par celui qui a mis dans l'âme l'instinct de la malice et de la piété. » (*Ibid.*)

« Nous l'avons rendu (l'homme) le dernier des êtres avilis. » (*Ibid.*)

« Nous avons créé l'homme dans un état de misère. » (*Le Pays.*)

« Ne t'avons-nous pas ouvert la poitrine? est-il dit à Mahomet; n'avons-nous pas éloigné de toi le poids qui pesait sur tes épaules?» (Sourate *la Dilatation.*) Verset ainsi expliqué dans la Sonna : *Par ordre de Dieu, Gabriel ouvrit la poitrine au Prophète, et enleva de son cœur la tache de sang noir.*

Dans plusieurs sourates il est dit qu'Éblis porta Adam et Ève à la désobéissance, et qu'en punition de leur faute, Dieu les chassa du paradis en leur disant : *Vous serez ennemis l'un de l'autre; allez temporairement sur la terre; vous y vivrez et y mourrez.*

Voilà, Messieurs, des passages qui ont entre eux une relation intime, relation que vos docteurs n'ont jamais saisie, du moins jamais expliquée. Isolés cependant les uns des autres, ces versets perdent de leur importance; pour mieux dire, ils n'ont pas de sens, ou constituent des contradictions. Nos Écritures, d'où ils ont été empruntés, viennent en aide au Coran, et sous ce rapport le complètent.

En voici l'enseignement dogmatique : perfec-

tion de l'état primitif de l'homme, sens obvie des deux premiers versets; déchéance de cet état, sens obvie des trois versets suivants; la désobéissance de nos premiers parents, cause de cette déchéance. Conséquences : infirmités morales, infirmités physiques, tache originelle. Conséquences mystérieuses, Messieurs, mais incontestables : les maladies tant morales que physiques, décrétées comme punition dans le Coran, ainsi que dans nos Écritures, ne sont-elles pas des faits, faits dont vous ne pouvez cependant trouver la raison dans la sagesse du Créateur, sans remonter à une cause extrinsèque?

La tache originelle insinuée dans le Coran, constatée par la Sonna dans Mahomet, n'est-elle pas proclamée par vos plus grands docteurs comme flétrissant tous les individus?

Paroles de Djelal-Eddin : « D'après les traditions, aucun enfant d'Adam ne vient au monde, sans qu'au sortir du ventre de sa mère Chitan souffle sur lui. C'est ce qui explique les vagissements des nouveau-nés. Ont été exceptés de cette loi, Marie et son fils. C'est ainsi que deux anciens l'ont rapporté (1). »

Paroles de Coltada : « Toute créature, en sortant du sein de sa mère, est invisiblement percée au côté par le toucher de Chitan, excepté Jésus et Marie. Dieu mit un voile entre eux et le diable.

(1) Wa fi'lh'adilima min mouloudin iouladou illa massaou schéitanou h'ina iouladou faïestahallou çarikhan illa mariama wa ibnaha raouahou schéikhani.

Le souffle de l'ennemi, arrêté par ce voile, ne put parvenir jusqu'à eux. Il nous a été raconté aussi que ni l'un ni l'autre ne commirent aucun péché, comme en commettent le reste des hommes (1). » Reconnaissez-vous ces divers passages, Messieurs?

LES INTERLOCUTEURS. Nous les reconnaissons, tant ceux du Coran que ceux de la Sonna.

§ II.

PRÊTRE. Voilà, Messieurs, la clef pour initier à la connaissance de l'homme; voilà l'explication de l'énigme de ses tendances contradictoires. C'est le point de départ de quiconque se pose pour dire à son semblable ce qu'il est, d'où il vient, où il va : philosophes, moralistes. Ce point de départ est enfin la condition sans laquelle une religion ne peut se dire divine. Après la chute de l'homme, l'adoration de l'Être suprême, pour être le principal objet de la religion, n'en est pas le premier; le premier, c'est de purifier le cœur, d'en rendre les affections dignes du Créateur.

Mahomet semble l'avoir entrevu. Après avoir parlé de la double inclination au bien et au mal qui se trouve dans le cœur de l'homme, il ajoute :

(1) Koullou adamiin iouh'farou bitânichchéitani fi djanbihi h'ina iouladou ghairou aïça wa oummihi djouaïla béinahouma hidjaboû façabat éttanetou lh'idjaba wa lam ianfed éléihima minhou chéïoun kala wa dakerlana nnahouma kana la ioucibani mina ddounoubi kama ioucibouhou sâïrou bani adama.



« Heureux celui qui le purifie; malheureux celui qui le laisse languir sous le poids de l'infirmité. » (Sourate *le Soleil.*) Mais le moyen d'effectuer cette purification, l'auteur du Coran ne l'a point signalé.

§ III.

Il paraît même avoir reconnu son impuissance à cet égard : « Nous avons placé l'homme à l'entrée de deux routes; mais il ne franchit pas l'obstacle qui se présente sur celle qui conduit au bien. Et qui fera comprendre ce que c'est que cet obstacle et le moyen d'en triompher ? » (Sourate *le Pays.*)

Secrétaire. Le moyen indiqué par le Prophète, dans la même sourate, c'est « d'affranchir l'esclave; de nourrir, aux jours de disette, l'orphelin qui nous est proche, ou le pauvre qui n'a que la terre pour lit. »

Prêtre. Le moyen n'est pas exorbitant. Tel qu'il est, il se trouve néanmoins trop difficile pour les sectateurs de Mahomet. *Affranchir l'esclave :* nulle part l'esclavage n'est plus en vigueur qu'en pays musulmans. Il est permis de penser, sans manquer à la charité, qu'il en aurait disparu depuis longtemps, si les propriétaires avaient été fidèles à mesurer l'affranchissement sur les besoins de leurs consciences.

Nourrir l'orphelin qui nous est proche : c'est l'effet d'un sentiment de la nature; s'y refuser, serait une barbarie. Quel mérite expiatoire peut

avoir une telle action ? Le précepte ou le conseil n'est pas même digne de Dieu, puisqu'il n'est pas, comme dans l'Évangile, au bénéfice de tous les orphelins du sang d'Adam.

Ou le pauvre qui n'a que la terre pour lit : c'est là juste autant de charité qu'il en faut pour retirer d'un fossé la bête de somme. La véritable charité sait qu'il n'y a pas que les pauvres vagabonds à secourir; son œil pénétrant discerne des misères plus respectables encore que celle qui est couverte de haillons.

Convenez, Messieurs, que vos moyens de forcer la barrière élevée par les maladies de l'âme ne sont pas transcendants. N'alléguez plus vos bonnes œuvres; n'alléguez pas même la prière. Les bonnes œuvres qui comportent sacrifice ou dévouement, et ce sont les seules qui soient vraiment dignes de ce nom, vous ne les obtiendrez jamais; et les obtiendriez-vous, qu'elles seraient insuffisantes pour purifier le cœur. La prière, dans son vrai sens, celle qui ne consiste pas à dire, *Allah*, *Allah*, mais à étudier et à faire sa sainte volonté, ce qui est bien différent de la résignation, vous n'y atteindrez jamais; et y atteindriez-vous, qu'elle serait insuffisante par elle-même pour vous purifier de la tache noire. Si vous pensez le contraire, pourquoi Mahomet a-t-il eu besoin qu'un ange lui ouvrît la poitrine ? Dire que vous connaissez d'autres moyens, c'est vous donner comme plus privilégiés que votre prophète. Ce n'est pas le secrétaire qui se rendra coupable de ce blasphème.

Secrétaire. Devons-nous donc tous nous faire fendre la poitrine?

Prêtre. Si le maître l'a fait, pourquoi les disciples ne le feraient-ils pas?

Secrétaire. Quand ce serait fait, qui viendrait nous boutonner? Gabriel?

Prêtre. Les docteurs doivent le savoir. S'ils ne le savent pas, ils doivent consulter le Coran.

Secrétaire. C'est une plaisanterie.

Prêtre. La plaisanterie ne vient pas de moi, Messieurs; elle vient de la défectuosité de votre système religieux. Comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, le Coran renferme quelques vérités fécondes, mais incomplètes. Elles ne peuvent se compléter que par l'Évangile. Ainsi, voilà bien prouvé, par le Coran et par la Sonna, qu'en naissant vous portez avec vous la tache noire; ni le Coran, ni la Sonna, ne vous offrent un moyen efficace pour l'effacer. Ce moyen, l'Évangile vous l'indique dans la mort d'Aïça: à lui salut! Encore un moment d'attention, Messieurs, et vous comprendrez, s'il plaît à Dieu.

§ IV.

Les interlocuteurs. Écoutez, écoutez!

Prêtre. Parmi les usages que j'ai remarqués chez vous, Messieurs, un a particulièrement attiré mon attention: c'est le sacrifice du bélier dans chaque famille à l'occasion du Beiram, extension des sacrifices qui, à la même époque, se pratiquent à la Mecque pour clore le pèleri-

nage. Que ces sacrifices soient un souvenir de celui d'Abraham ou soient d'origine païenne, ils ont un grand sens, à votre insu peut-être. Je vous félicite, Messieurs, d'être restés fidèles à ces pratiques; par là, vous n'êtes pas sortis du concert universel. Sur l'étendue du globe, ce sont des pratiques semblables; partout le sang des victimes arrosant les autels. Mais pourquoi ces sacrifices, Messieurs? Quelle en est la raison d'être?

Les interlocuteurs. Dieu en sait plus que nous. Nous le demandons à toi, ô babas! quelle en est la raison d'être?

Prêtre. Sans doute Dieu en sait toujours plus que nous. Aussi veut-il que ses créatures raisonnables s'aident des moyens qui sont à leur disposition pour apprendre quelque chose, et rendre ainsi de plus dignes hommages à sa science infinie.

Eh bien! si vous consultez la raison, la raison vous répond qu'une pratique universelle, fût-elle une erreur, doit se rattacher à une vérité, dont elle peut n'être qu'une déviation. Où donc est cette vérité explicative du sang?

Si vous interrogez la philosophie de la médecine, science dont le domaine s'étend sans usurpation sur cette matière, les médecins arabes vous répondent: « Au-dessous de l'âme immortelle qui nous met en rapport avec Dieu, est l'âme *naturelle* placée dans le sang; c'est le principe de la croissance. »

En cela vos philosophes ont pensé comme les anciens; mais, mieux inspirés peut-être que les anciens, ils ont reconnu que le sang concourt à

former deux autres âmes : l'âme animale, placée dans le cœur, *principe* de la vie et des passions, et l'âme sensible, placée dans le cerveau, *principe* des sensations (1).

Par *principe* des passions et des sensations, j'ai nommé, Messieurs, les sources des beaux sentiments, des actions sublimes sans doute, mais aussi les officines du péché. Or le péché, comme Chitan dont il est l'œuvre, est homicide; c'est écrit. Le sang est donc à la fois principe de vie et homicide en principe. Tout homicide, c'est écrit, mérite la mort. De là, nécessité qu'il y ait expiation par le sang, agent vicié du mal originel (2).

Le muphti. Tu es donc content de nos médecins, ô babas?

Prêtre. Messieurs, si j'étais Arabe, j'aimerais mieux être compté parmi les médecins que parmi les historiens et les théologiens. — Je continue :

Caïn et Abel offrent à Dieu, celui-là les fruits de la terre, celui-ci les prémices de son troupeau. L'offrande du premier est rejetée, le sacrifice du second, agréé. C'est que, depuis la chute de l'homme, l'offrande, pour être agréable à Dieu, doit renfermer un aveu de l'âme pécheresse, un signe d'expiation par le sang d'une victime.

(1) El-Aïlaki. Voir aussi Iben-Nafis-el-Karchi, *Commentaire* d'Hippocrate, ouvrage publié par l'auteur.

(2) Ceux à qui, pour une raison ou un système quelconque, ce raisonnement aurait le malheur de déplaire, voudront bien le pardonner à l'auteur en considération des interlocuteurs.

Voilà pourquoi, Messieurs, l'idée d'une chute primitive et le sacrifice marchent ensemble. Vous en trouvez les traces accouplées partout où les exilés d'Éden ont dressé leurs tentes. Ce sont comme des médailles qu'ils ont semées sur leurs pas : d'un côté est écrit *Déchéance*, de l'autre, *Espérance par l'expiation.*

§ V.

Dziri. Si le péché demande l'expiation par le sang, la victime, ce devrait être le pécheur; et comme tout enfant d'Adam fait le mal ou en porte en lui le principe, le genre humain aurait dû s'immoler de ses mains.

Prêtre. La conséquence serait juste, si elle n'était contre nature, et que l'effet n'en eût été inutile. Voilà pourquoi l'homme, guidé par instinct ou par révélation primitive, a substitué le sacrifice des plus purs animaux, ses compagnons, à celui de sa personne. La substitution et la réversibilité, d'après le Coran même, sont admises par Dieu jusqu'au jour de la reddition des comptes : « Alors une âme ou une vie ne pourra plus satisfaire pour une autre. »

Dziri. Qu'a voulu dire le babas en avouant que la conséquence serait juste, si l'effet n'en était inutile?

Prêtre. J'ai voulu dire que l'offense faite à Dieu, infinie à raison de la dignité qu'elle attaque, n'aurait pu être réparée par une mer de sang, pas plus qu'elle ne l'a été par un déluge d'eau.

Le toufan (déluge) a bien été une punition contre les coupables, mais nullement une satisfaction à la justice outragée. La justice de Dieu, comme sa miséricorde, a donc demandé le sacrifice par substitution.

Dziri. Le babas ne s'aperçoit donc pas qu'il tombe dans une énorme contradiction? Si le genre humain était incapable de satisfaire à la justice divine, de quelle valeur peut être auprès de la même justice le sang des chamelles, des génisses et des béliers?

Prêtre. Le dziri fait une observation très-sensée. Le Coran dit aussi, avec raison, que le *sang des victimes ne monte pas au ciel*, *mais la piété des hommes*. Aussi Dieu s'est-il choisi une victime d'agréable odeur, dont le sang montât à son trône avant la piété des sacrificateurs. Les autres sacrifices, impuissants par eux-mêmes, empruntaient leur vertu, s'ils en avaient une, du sacrifice par excellence dont ils étaient la figure.

Le Messie, victime théandrique, et à ce titre capable à la fois de satisfaire la justice et d'exalter la miséricorde, dit au souverain des mondes : « Le sacrifice et l'oblation ne sont pas de ton goût, tu m'as adapté un corps pour les remplacer; me voici. » Et Aïça, pour déclarer que les sacrifices de Moïse, figuratifs du sien, avaient fait leur temps, que les prophéties qui l'avaient prédit étaient accomplies, prononça en mourant ces paroles : *Tout est consommé!.....*

C'est ainsi, Messieurs, que sur la croix la justice et la miséricorde se sont embrassées, le

ciel et la terre se sont réconciliés, le passé et l'avenir se sont compris. L'harmonie a été rétablie dans les temps, sur la terre et dans les cieux. L'homme peut dire à Dieu : « Mon père. » Voilà, Messieurs, la cause et l'économie de la mort du Messie.

§ VI.

Dziri. Quelques mots d'explication, je te prie, ô babas, sur ce dernier paragraphe. Que veut dire, *la justice et la miséricorde se sont embrassées ?*

Prêtre. La justice de Dieu ne pouvait, sans céder de ses droits, faire grâce aux hommes. Elle s'est trouvée surabondamment satisfaite par les mérites infinis du sang de l'Homme-Dieu, versé par miséricorde.

Dziri. J'ai compris. Que signifie, *le ciel et la terre se sont rapprochés ?*

Prêtre. Le ciel, par le péché, était devenu comme d'airain. Les enfants d'Adam en étaient exclus. Le champ de l'âme languissait sans pluie et sans rosée. En vertu des mérites de la mort consommée sur le Calvaire, le mur de séparation a été détruit ; les prières des mortels montent efficaces au trône de Dieu, et en font descendre ses faveurs.

De plus, la terre, avec tout ce qu'elle renferme, faite pour le service de l'homme, chargé d'en faire, par un digne usage, parvenir les hommages au Créateur, interrompue dans sa marche, gémissait étonnée, comme une mère féconde qui,

saisie par des douleurs prématurées, se croit menacée d'avortement. Par la réhabilitation du Calvaire, les choses ont repris leur cours.

Dziri. L'explication pénètre en moi par tous les organes. Quel est le sens de ces paroles : *Le passé et l'avenir se sont compris ?*

Prêtre. Après le désordre introduit par Éblis dans le jardin d'Éden, Dieu, en déshéritant Adam et Ève avec leurs enfants, leur promit pour réparateur le Messie, auquel ils devaient, comme condition de salut, s'unir par l'espérance. C'est la plus sage interprétation que vous puissiez donner aux paroles que le Coran suppose adressées à nos premiers parents : « Un jour la direction vous viendra de moi. » (Sourate *TH.*)

De ce moment, le passé saluait l'avenir par des cérémonies figuratives. Les mérites du grand sacrifice, par un effet rétroactif, venaient au-devant de l'espérance. En montant sur l'arbre de la croix, le Messie fut donc comme un soleil dont les rayons ont embrassé les deux pôles du temps comme ceux du monde.

§ VII.

Dziri. Je suis frappé de la ressemblance qui existe entre la mort du Messie et celle que certaines de nos traditions attribuent aux kouls.

Prêtre. Il y a cette ressemblance entre les deux dogmes, que le vôtre, comme le nôtre, reconnaît la nécessité d'une victime surhumaine pour acquitter la dette du péché envers la justice divine; mais

avec cette différence, que votre opinion a le tort de désigner à cet effet des créatures, victimes d'un prix fini, bien que d'un ordre supérieur, insuffisantes conséquemment pour compenser l'offense divine.

Votre opinion a encore ceci de remarquable, qu'étant dénuée de tout fondement qui lui soit propre, elle ne peut être qu'une imitation informe du dogme chrétien. Sous ce rapport, votre tradition même trouve son complément dans l'Évangile.

Il est regrettable, Messieurs, qu'avec l'idée d'unité de Dieu et d'unité d'origine dans l'espèce humaine, vous ne possédiez pas au même degré celle, que tous les enfants d'Adam ne forment qu'une famille aux yeux de Dieu. Vous comprendriez alors qu'autant ces idées de kouls partiels ou de clochers sont mesquines et peu dignes du Maître des mondes, autant cadre avec sa sagesse, sa clémence et sa majesté, l'idée d'un médiateur s'immolant pour l'humanité entière. Saluons, Messieurs, saluons Aïça, le koul des temps et des lieux.

Les interlocuteurs, moins le secrétaire. A lui salut!

DIALOGUE IX.

SUJET : Objection tirée des histoires arabes contre le dogme de la mort de Jésus-Christ.

§ I.

SECRÉTAIRE. Messieurs, si vous voulez bien permettre, j'ai une observation importante à faire.

DZIRI. Le voilà toujours avec ses observations. Fais donc vite !

SECRÉTAIRE. C'est à la condition que leurs seigneuries ne se mettront pas en colère.

DZIRI. Qu'il est donc fatigant! C'est vouloir nous scier l'épine dorsale jusqu'au dernier nœud.

SECRÉTAIRE. Ne vous fâchez pas, bien qu'il y ait presque de quoi : vos seigneuries ont longtemps parlé pour ne rien dire.

DZIRI. C'est un peu trop fort. La bêtise de mon secrétaire dégénère en insolence.

PRÊTRE. N'intimidez pas ce jeune homme, je vous prie.

SECRÉTAIRE. L'amour de la vérité et l'honneur du roseau me soutiennent. Je dirai donc : A quoi bon établir les motifs de la mort d'Aïça, si le fait

est controuvé? J'ai des raisons pour le nier. Ne trouvez pas mauvais que je les expose.

Prêtre. Si le secrétaire s'en souvient, il est déjà tombé d'accord avec nous sur l'existence du fait.

Secrétaire. Oui, mais en faisant mes réserves. Le Coran dit formellement que les Juifs n'ont pas crucifié Aïça, mais une personne qui lui ressemblait.

Prêtre. Mon ami, n'en parlons plus. Si vous avez des objections, libre à vous de les exposer; mais pour la réponse, je ne la répète pas.

Cadi. Le babas a dit qu'Aïça n'est pas mort comme Verbe de Dieu; qu'en ce sens les Juifs ont tort de se vanter de sa mort, les Musulmans, raison de la nier : mais qu'il est mort comme homme; qu'en ce sens les Musulmans ont tort de nier sa mort, les Juifs, raison de l'affirmer.

§ II.

Secrétaire. C'est là le commentaire du babas. Je préfère, ne lui en déplaise, celui de nos docteurs, confirmé par l'histoire.

Voici ce que dit Damri : « D'après ce que les commentateurs du Coran et les historiens musulmans rapportent, Aïça, fils de Marie, sur les deux salut! rencontra une troupe de Juifs. Quand ils l'aperçurent, ils dirent: Voilà le fils de la sorcière; et ils insultèrent le fils et la mère. Après avoir entendu ces paroles, Aïça pria Dieu de les punir, et les maudit. Le Très-Haut changea ces Juifs en pourceaux. A cette vue, Judas, émir des Juifs, fut

saisi de frayeur, et redouta la prière d'Aïça. Il réunit le peuple, et le consulta au sujet d'Aïça, sur lui salut! Les Juifs furent d'avis de le tuer. Dans la nuit, ils se présentèrent à Aïça, et dressèrent un morceau de bois pour le crucifier dessus. La terre se couvrit de ténèbres, et le Très-Haut envoya les anges pour protéger l'innocent contre les coupables.

« Aïça, sur lui salut! réunit les apôtres cette même nuit, leur donna ses instructions, et ajouta : Un d'entre vous me trahira avant que le coq chante, et me vendra pour une somme modique. Les apôtres sortirent de chez leur maître et se séparèrent.

« En attendant, les Juifs cherchaient le moyen de se défaire d'Aïça; un des apôtres se présenta à eux, et leur dit: Que me donnerez-vous, si je vous montre où est Aïça? Ils lui donnèrent trente pièces d'argent. Le traître les prit, et le leur montra. Au moment où il entrait dans la maison de son maître, Dieu lui donna la ressemblance d'Aïça, sur lui salut! et enleva au ciel Aïça, sur lui salut! Les Juifs entrèrent, rencontrèrent le traître, et l'arrêtèrent. Il leur dit : Je suis celui qui vous a montré Aïça. Les Juifs ne prêtèrent aucune attention à ses paroles; ils le crucifièrent, en pensant que c'était Aïça, sur lui salut! On dit aussi que le métamorphosé était un Juif nommé Tatianus; et Dieu Très-Haut éleva à lui Aïça, le revêtit de plumes de lumière, lui enleva le goût du manger et du boire. Aïça volait avec les anges autour du trône de Dieu (1). » (Damri, *Histoire naturelle.*)

(1) Les naturalistes arabes, après avoir décrit un animal

§ III.

Autre récit. Nous lisons dans Sid-Mouça-Ben-Fethian, Cadi-Elkoudat (chef des cadis, en Égypte, au neuvième siècle de l'hégire) : « Dieu prévint le Messie qu'il devait bientôt quitter la terre. A cette annonce, le Messie frémit, et invita les apôtres à un repas, en leur disant : Réunissez-vous chez moi cette nuit, j'ai quelque chose à vous communiquer. Les apôtres furent fidèles à se rendre à l'invitation. Après le repas, Aïça se mit à leur laver les pieds, et les essuya avec son linge. Les apôtres furent étonnés de cette conduite. Aïça leur dit : Celui qui trouverait à redire dans ce que je fais ne serait pas des miens. Les apôtres le laissèrent achever. Ensuite Aïça leur dit : J'ai fait ceci pour vous donner l'exemple de ce que vous devez faire les uns envers les autres. Quant au service que j'ai à vous demander, c'est que vous priiez Dieu de me prolonger la vie.

« Lorsque les apôtres voulurent se mettre en prière, Dieu leur envoya le sommeil. Aïça chercha à les réveiller ; il ne put y parvenir complétement. Les apôtres lui répondirent qu'ils étaient accablés. Aïça dit : Soit loué celui qui enlève le pasteur et disperse le troupeau ! Il ajouta : Je vous le dis en vérité, un d'entre vous me trahira avant

ou une plante, rapportent les faits ou les fables qui s'y rattachent à l'avantage de leur religion. C'est à l'article *Cochon* que Damri fait le présent récit.

que le coq chante; il me vendra pour peu d'argent, et mangera mon prix.

« Les Juifs étaient à la recherche d'Aïça. Un des apôtres se présenta à leur assemblée, et dit à Bocradus, leur chef : Combien me donnerez-vous, si je vous dis où est le Messie? Ils lui constituèrent trente pièces d'argent. Il les accepta, et indiqua où était Aïça.

« Dieu éleva à lui le Messie, et donna sa ressemblance à celui qui l'avait décélé. Quand les Juifs firent l'arrestation, la terre se couvrit de ténèbres; c'était comme la nuit : le soleil était obscurci; paraissaient les étoiles. Les rochers se fendirent. Partout régnaient le désordre et l'alarme. A cause de cette confusion et de l'épaisseur des ténèbres, les Juifs ne s'aperçurent pas de la métamorphose, et arrêtèrent l'apôtre. Ils le lièrent et le menèrent par une corde, en lui disant : Tu ressuscites les morts; pourquoi ne te délivres-tu pas de cette corde? Ils jetèrent sur lui des épines, et le crucifièrent sur un morceau de bois.

« Il y resta six heures. Les Juifs le remirent ensuite à Joseph le menuisier, sur la décision de celui qui commandait aux Juifs, lequel s'appelait Pilate, surnommé Hérode. Joseph ensevelit le supplicié dans un tombeau préparé pour lui-même.

« Dieu envoya Aïça des cieux à Marie. Elle pleura sur son fils, qui lui dit : Mon Seigneur m'a élevé à lui. Il ne m'est arrivé que du bien. Aïça commanda à Marie de réunir les apôtres. Il les envoya de la part de Dieu dans les divers pays de

la terre, en leur recommandant d'exécuter les ordres du Seigneur. Et Dieu éleva de nouveau Aïça à lui.

« Les apôtres se dispersèrent en prenant chacun la direction qui lui avait été marquée. C'était Matthieu, et trois avec lui. Chacun écrivit l'Évangile. Celui de Matthieu rapporte que le Messie dit : « Je vous envoie aux nations, comme mon Père m'a envoyé à vous. Allez, instruisez les peuples, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » (Traduit de l'arabe.)

DIALOGUE X.

Sujet : Réfutation de l'objection précédente. Le récit n'est fondé sur rien. — Il est détruit par un fait à la fois géographique et historique. — C'est un tissu de bévues, de contradictions, et d'erreurs en histoire.

§ 1.

Prêtre. Messieurs, j'ai prêté toute mon attention, et m'empresse de vous dire : Ce que je viens d'entendre, loin d'infirmer le fait de la mort d'Aïça, le confirme. Comme chrétien et comme marabout, je dois donc des remercîments au secrétaire. Mais le récit m'afflige comme ami des Arabes. Voilà, dira-t-on, après en avoir fait ou entendu la lecture, voilà comment les Musulmans écrivent l'histoire et établissent les preuves de leur religion! Quelques observations vont suffire pour vous convaincre de la justesse de ce que j'avance.

Il y aura bientôt treize siècles, Mahomet mourut, et reçut les honneurs de la sépulture à Médine. C'est la conviction générale. Que diriez-vous, Messieurs, si aujourd'hui je disais ou écrivais que le mort dont on vénère la mémoire, ce n'est pas Mahomet, mais un autre, la Juive

Zaïnab, par exemple, qui l'avait empoisonné; que Dieu revêtit la jeune traîtresse de l'extérieur du prophète, et la fit mourir à sa place entre les bras du fidèle Ali, et sous les yeux d'Aïcha désolée, tandis que Mahomet, personnage trop digne pour goûter la mort, fut transporté au ciel? Vous commenceriez par me rire au nez. Si, malgré cette réponse, qui en vaudrait bien une autre, je persistais dans mon aveugle obstination, par pitié ou par condescendance, peut-être me répondriez-vous que la mort de Mahomet est un fait attesté par l'histoire, par les monuments, par la tradition, confirmé par la croyance commune; que mon assertion de nouveau venu, fondée sur rien, n'est qu'un titre irrécusable pour entrer aux Petites-Maisons. La réponse serait juste, Messieurs.

Changeons les rôles. La mort d'Aïça est attestée non-seulement par l'histoire contemporaine, écrite par les quatre évangélistes, dont deux témoins oculaires, par les épîtres des apôtres, par le rapport de Pilate adressé à l'empereur Tibère, qui proposa au sénat de placer le Sage parmi les dieux du Panthéon, par les monuments, mais par un fait qui a converti le monde, sa résurrection. Les Musulmans viennent, six cents ans après, reprocher aux siècles de s'être trompés sur un fait de notoriété publique, et, pour appuyer cette protestation paradoxale, ils débitent des récits qui en mille manières apportent leur réfutation.

Secrétaire. *De mille manières,* un tel langage

est le propre de ceux qui, voulant trop prouver, ne prouvent rien. Une seule manière, mais bien démontrée, serait suffisante à la cause du babas.

PRÊTRE. Chacun des défauts que je vais faire ressortir, serait en effet suffisant pour réfuter vos récits. Mais, pour l'honneur de la vérité, j'userai de surabondance de droit. D'abord, les *récits ne sont fondés sur rien.*

§ II.

SECRÉTAIRE. Fondés sur rien!

PRÊTRE. Sur quels témoignages oculaires, sur quelle histoire contemporaine, sur quels monuments s'appuient-ils? Le secrétaire pourrait-il me le dire?

SECRÉTAIRE. Ceux qui les ont écrits doivent le savoir.

PRÊTRE. Le secrétaire, qui se constitue leur champion, devrait le savoir aussi. Auteurs et lecteur, vous paraissez ignorer les premières conditions d'un témoignage historique. Je prie le secrétaire de vouloir bien répondre à cette question : A qui appartient cette maison?

SECRÉTAIRE. A sa seigneurie le dziri; c'est pour cela qu'elle est honorée du nom de *Chérifa* (ennoblie).

PRÊTRE. Si je me présentais pour en disputer au dziri la propriété, que répondrait son secrétaire?

SECRÉTAIRE. Je répondrais que mon maître a des titres.

PRÊTRE. Moi aussi, j'en ai.

SECRÉTAIRE. Montrez-les. S'ils détruisent ceux de mon maître, vous entrerez en possession. Jusque-là, vous êtes évincé de vos prétentions.

PRÊTRE. Si le dziri ne pouvait montrer des titres, ni moi non plus, ou que je n'en montrasse que de faux ou dénués d'authenticité?

SECRÉTAIRE. Je dirais : Par cela même que mon maître est en possession, la présomption est pour lui. Vous n'avez rien à y voir. Ses titres, pour n'être pas écrits, n'en sont pas moins supposés exister.

PRÊTRE. Eh bien! le monde chrétien, pour motiver sa croyance, est en possession de titres délivrés par des témoins oculaires : pour détruire ou contre-balancer ces titres, vous devez montrer sur quoi sont basés les vôtres. Si vous ne le pouvez, et vous ne le pouvez pas, je vous conseille, en ami, de renoncer à les produire. Il est plus facile de cacher une mauvaise pièce que la rougeur qu'elle peut faire monter au front.

Le secrétaire tousse, et fait du mouchoir un usage forcé.

§ III.

PRÊTRE. Les récits que vous avez cités sont démentis par un fait géographique en même temps que par l'histoire avouée de tout le monde.

Dans la plaine d'Ennon, au sud de Jérusalem, se trouvait un mauvais coin de terre qui servait de cimetière aux pèlerins. Ce champ s'appelait Hakeldama (prix de sang). D'où lui venait ce nom,

Messieurs? C'est que cette terre avait été achetée avec les trente pièces d'argent, prix du sang de Jésus, lesquelles on refusa de verser dans le trésor du temple, après que Judas se fut pendu de désespoir pour avoir trahi son maître. Cette particularité, providentiellement consignée dans l'Évangile, serait suffisante pour démontrer que la substitution de personne est une supposition mensongère.

Écoutez le récit évangélique : « Alors Judas, qui avait livré Jésus, voyant que son maître était condamné, fut touché de repentir ; et reportant aux princes des prêtres et aux sénateurs les trente pièces d'argent, il leur dit : J'ai péché en livrant le sang du Juste. Ils lui répondirent : Que nous importe? c'est ton affaire. Alors Judas jeta l'argent dans le temple, se retira, et alla se pendre. Les princes des prêtres ayant pris l'argent, dirent : Il n'est pas permis de le mettre dans le trésor, parce que c'est le prix du sang. Après avoir délibéré entre eux, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers. C'est pour cela que cette terre porte encore aujourd'hui le nom de Hakeldama. » (Saint Matthieu, ch. 27.)

Secrétaire. Reconnaît-on ce champ de nos jours, et conserve-t-il son nom?

Prêtre. On le reconnaît, et il conserve son nom. Depuis ce temps, il a servi de sépulture aux pèlerins chrétiens (*saint Jérôme*); aujourd'hui il est au pouvoir des Arméniens (*Poujoulat*).

Dziri. Trente pièces d'argent, petite monnaie, pour acheter un champ, me paraîtraient insuffi-

santes, si je ne faisais attention à deux choses : la première, qu'un coin de terre, rouge apparemment, couverte de débris de poterie, ressemble pour sa fertilité à un champ couvert de sel; la seconde, que ces sortes de cimetières n'ont ordinairement que très-peu d'étendue. Celui qu'un babas espagnol avait acheté en se constituant esclave, près du fort des Vingt-Quatre-Heures, à Alger, pour la sépulture des esclaves, lequel a servi plus tard à celle des consuls, n'avait pas deux fois l'espace de cette chambre.

PRÊTRE. Rien, jusqu'au plus minutieux détail, n'échappe à la sagacité du dziri. J'appelle son attention sur un autre passage pareil à celui de l'Évangile que je viens de citer; c'est l'élection de Mathias à l'effet de remplacer Judas.

« Pierre se leva au milieu des frères qui étaient réunis au nombre de cent vingt environ, et leur dit : Mes frères, il faut que ce que le Saint-Esprit a annoncé dans l'Écriture par la bouche de David, au sujet de Judas, le conducteur de ceux qui ont arrêté Jésus, soit accompli. Il était au même rang que nous; il avait été appelé aux fonctions du même ministère. Un champ a été acquis par la récompense de son crime. Lui, il s'est pendu, a crevé par le milieu du ventre, et ses entrailles se sont répandues. *Ce fait est si connu de tous les habitants de Jérusalem, que ledit champ a été appelé en leur langue Hakeldama, c'est-à-dire champ du sang*..... Il faut donc que, parmi ceux qui ont été en notre compagnie durant tout le temps que le Seigneur a vécu parmi

nous, à commencer au baptême de Jean jusqu'au jour où il est monté au ciel, on en choisisse un qui rende témoignage avec nous de sa résurrection. » (*Act. des Ap.*, ch. 1.)

Remarquez, Messieurs, je vous prie, ces mots: *Ce fait est si connu de tous les habitants de Jérusalem... choisir un qui rende témoignage de sa résurrection.* Dans une réunion de cent vingt personnes, en appeler au témoignage des habitants d'une grande ville, choisir le remplaçant du traître parmi les témoins de la résurrection de Jésus, peut-on demander une plus forte preuve que c'est lui qui est mort, et non un autre à sa place? Que deviennent donc, je vous le demande, que deviennent vos récits?

SECRÉTAIRE. Voir démolir de si belles pages!

§ IV.

PRÊTRE. Faut-il vous faire remarquer, Messieurs, à quelle petite supercherie ont eu recours les rédacteurs des récits, et comme ils sont restés pris dans leurs filets? Le traître, d'après l'Évangile, c'était Judas. Pour désorienter le lecteur, vos auteurs ont changé les rôles. Judas, selon eux, était l'émir des Juifs. Notez qu'à cette époque les Juifs, qui se trouvaient sous la domination romaine, n'avaient d'autre émir que le sultan de Rome ou son pacha. Après avoir écarté le nom du traître, il a bien fallu le remplacer : ils l'ont trouvé parmi les Juifs. C'est Tatianus, nom parfaitement latin et nullement juif; nom bien connu pour ses

méfaits (1), sans être pourtant devenu aussi proverbial que celui de Judas parmi nous. D'autres placent le traître de leur invention parmi les apôtres; mais sans le nommer. Ceci est plus sage.

Autre article : Dieu, pour donner le change aux Juifs, aurait revêtu le traître de l'extérieur d'Aïça, et enveloppé la terre de ténèbres par une éclipse de soleil. Mais tant d'appareil est du superflu : si le traître est métamorphosé, pourquoi faire intervenir l'éclipse? Si la terre devait être couverte de ténèbres, pourquoi avoir recours à la métamorphose? Dieu, prudent et sage, ne multiplie pas inutilement les miracles, et ne les fait pas à demi.

De plus, d'après vos récits, Messieurs, comme d'après le récit évangélique, l'arrestation du patient du Calvaire s'est faite pendant la nuit : *Avant que le coq chantât.* Que dites-vous donc, Messieurs, de cette petite distraction qui fait éclipser le soleil pendant la nuit?

SECRÉTAIRE. Il faut qu'il y ait du plus ou du moins. Ce serait une folie.

PRÊTRE. Ne recourez pas aux gros mots contre les respectables pères de la Sonna : leur erreur n'est ni plus ni moins que l'effet d'une distraction. Voici comment elle s'explique : les auteurs ont lu dans l'Évangile, ou entendu raconter, qu'une éclipse accompagna la mort de Jésus. Une éclipse! se seront-ils dit, voilà, par la tête du

(1) O Tite, tute, Tati, tibi tanta, tyranne, tulisti!
(ENN.)

Prophète! un excellent moyen de rendre plausible l'erreur de personne dans l'arrestation du justiciable. Émerveillés de la trouvaille, ils ont perdu de vue le temps où se passait la scène à laquelle ils l'ont appropriée.

SECRÉTAIRE. Les auteurs auraient, dans ce cas, négligé de se prémunir auprès de Dieu contre Chitan le lapidé. Ce n'est pas vraisemblable.

PRÊTRE. Le secrétaire en dira tant, qu'il finira par confondre le rôle de Dieu avec celui de Chitan. Passons à un autre passage de vos récits, contredit par l'histoire. Les Juifs, y est-il dit, décidèrent en conseil de mettre à mort Aïça, arrêt exécuté sur le métamorphosé. Mais les Juifs, comme c'est constaté par l'histoire, et que nous l'avons rappelé il n'y a que quelques instants, n'avaient plus à cette époque le pouvoir du glaive. Ils en firent eux-mêmes l'aveu au gouverneur romain, qui, ne pouvant se résoudre à condamner un innocent, leur avait renvoyé la cause de Jésus. *Il ne nous est permis*, dirent-ils, *de tuer personne.*

DZIRI. Je me rappelle d'avoir cependant lu dans l'histoire des apôtres, répandue à Alger par un babas anglais, que les Juifs lapidèrent un disciple d'Aïça, nommé Stefanous, si je ne me trompe. Je crois même que Baoulo, apôtre plus tard, fut pour quelque chose dans cette affaire.

PRÊTRE. Ce que dit le dziri est parfaitement exact. Mais le disciple dont il parle fut victime d'une émeute populaire, nullement condamné par l'autorité du divan.

DZIRI. J'ai compris.

PRÊTRE. Une autre assertion, Messieurs, démentie par l'histoire, et je finis par là. Le corps du crucifié, est-il rapporté dans le récit du grand cadi, fut remis à Joseph (je retranche *menuisier*, c'est une erreur); fut remis, dis-je, par le commandant des Juifs, qui s'appelait Pilate, surnommé Hérode. Un fait connu chez nous, par l'enfant du barbier comme par le premier académicien, c'est que Pilate et Hérode étaient deux personnages bien distincts : le premier, gouverneur de la Judée; le second, tétrarque de Galilée. Celui-ci fut exilé à Lyon, et alla mourir en Espagne; celui-là eut pour lieu d'exil Vienne, en France, où il mourut misérablement.

Ce sera, je crois, assez, Messieurs. Chacun peut juger de la valeur de vos récits sur la prétendue substitution relative à la mort d'Aïça. Afin de ne pas dire en face des choses désagréables à des personnes que j'estime, je ne me prévaudrai pas de mon droit pour tirer les conséquences sur le reste de vos écrits en semblables matières. L'âme la plus vulgaire est en mesure de comprendre que ces conséquences doivent être immenses.

DIALOGUE XI.

SUJET : Réfutation. Suite.

§ I.

DZIRI. Si le babas a fini, je vais faire une observation qui surprendra tout le monde sans offenser personne, sauf le secrétaire peut-être.

PRÊTRE. Si j'ai fini! fini, autant que j'écouterai ma répugnance à lever le dernier voile qui couvre des choses humiliantes pour ceux qui les ont écrites.

DZIRI. Le babas, qui a été admirable par son calme durant l'examen d'erreurs révoltantes, s'impatiente après avoir achevé. Je ne comprends pas cela.

PRÊTRE. Messieurs, en relevant les insultes faites à l'histoire et au sens commun, je n'avais pas articulé la première syllabe, que j'étais compris. Avant que le jugement prononçât à quoi il fallait plus attribuer, à l'ignorance des auteurs ou à leur mauvaise foi, la pitié à leur égard avait prévenu l'indignation. Mais dans ce qui reste à examiner, ma tâche, pour être plus utile, peut-être

ne s'en présente-t-elle que plus pénible. Ce sont encore des insultes, et insultes contre la dignité de la personne d'Aïça. La mauvaise foi est si évidente, qu'il ne paraît plus possible de trouver un titre d'excuse dans l'ignorance. Comme vous n'avez pas, Messieurs, et ne pouvez encore avoir le sens chrétien, je ne puis espérer de faire ressortir l'erreur à vos yeux, sans entrer dans des détails plus longs peut-être que votre patience. Voilà les trois considérations, qui me mettent un peu de mauvaise humeur, et me font hésiter de continuer. Le dziri peut donc placer son observation.

Dziri. Mon observation ne peut avoir d'à-propos qu'après que le babas aura fait toutes les siennes. Qu'il continue donc sans crainte de nous fatiguer. Plus ses digressions seront longues, plus les heures nous paraîtront courtes. D'ailleurs Dieu est avec les patients.

§ II.

Prêtre. Indulgence cruelle! Puisqu'il le faut, je reprends. Les deux récits commencent par des paroles offensantes pour Aïça, mais surtout humiliantes pour les auteurs. D'après celui de Damiri, Aïça, provoqué par les Juifs, les aurait maudits et changés ou fait changer en pourceaux. Que c'est là méconnaître le caractère du Messie! Sa bouche, accoutumée à bénir, ne s'ouvrit jamais pour maudire, pas même le disciple apostat, ni ses bourreaux : à celui-là il prodigua le nom d'ami; sur ceux-ci il appela le pardon et les

8

bénédictions d'en haut. Il est faux aussi qu'Aïça ait infligé aux Juifs l'ignominieux châtiment dont il est parlé.

Dziri. Quand il l'aurait fait, ce n'eût pas été un grand dommage.

Prêtre. Vous ne savez, Messieurs, parfois, quel esprit vous anime. Pourquoi tant vous acharner contre cette portion de la famille d'Adam? Continuons.

Le passage en question n'est qu'un travestissement d'un passage de l'Évangile. Voici le fait :

Jésus se trouvait dans le pays des Géraséniens. Deux possédés se présentèrent à lui. Les démons qui les tenaient sous leur puissance, après avoir proclamé sa divinité, *O Jésus, fils du Très-Haut!* le prièrent, s'il les chassait, de les envoyer dans les pourceaux qui paccageaient sur la montagne. C'est ce qui fut fait; et le troupeau se précipita dans la mer. (*Marc*, ch. 5.)

Dziri. C'est très-joli.

§ III.

Prêtre. Ben-Féthian commence son récit en disant que *Dieu prévint Aïça qu'il aurait bientôt à quitter la terre, et qu'à cette nouvelle Aïça frémit de frayeur.* Ces paroles, comme celles qui viennent après, sont employées à dessein pour écarter d'Aïça toute apparence de divinité, mais elles ont le sort d'être contredites par l'Évangile. Écoutez : « Ils étaient sur le chemin de Jérusalem. Jésus dit à ses apôtres : Voilà que nous mon-

tons à Jérusalem; et tout ce que les prophètes ont prédit du Fils d'Adam, s'accomplira : il sera livré aux princes des prêtres, aux scribes et aux sénateurs, qui le condamneront, le tourneront en dérision, lui cracheront au visage, le flagelleront, et le mettront à mort. Le troisième jour, il ressuscitera. » Est-il juste de dire, Messieurs, qu'Aïça, semblable au commun des mortels, ignorait l'heure de sa mort, et en envisageait l'approche avec frayeur ou pusillanimité?

D'après vos récits encore, Messieurs, Aïça, pareil à peu près à un chef d'atelier qui réunit ses hommes pour leur demander un coup de main après les avoir avinés, aurait convié les apôtres à un repas pour les prier de demander à Dieu la prolongation de sa vie. O enfants d'Ismaël, vous que Dieu a doués de cœur et d'intelligence, pourquoi voulez-vous passer aux yeux du monde pour méchants ou insensés?

Jésus convie ses apôtres, c'est vrai, mais à la célébration du beïram de Moïse, et non à un repas ordinaire. Voici les paroles de l'Évangile : « C'était le premier jour des azymes, auquel il fallait immoler l'agneau pascal. Les disciples s'approchèrent de Jésus, et lui dirent : Où voulez-vous que nous allions vous préparer la Pâque? Jésus envoya deux disciples, Pierre et Jean, en leur disant : A l'entrée de la ville, vous rencontrerez un homme portant une amphore pleine d'eau. Suivez-le dans la maison où il entrera, et vous direz au père de famille : *Le Maître te fait dire : Mon temps est proche ; c'est chez toi que je fais la Pâque*

avec mes disciples. Et le père de famille vous montrera une salle spacieuse et ornée. Préparez-y la Pâque. Les deux disciples partirent, se rendirent à la ville, se conformèrent en tout aux ordres de leur Maître, et préparèrent la Pâque.

« A l'approche de la nuit, Jésus s'y rendit, accompagné des douze apôtres ; à l'heure prescrite, il s'assit avec eux, et leur dit : J'ai vivement désiré de manger cette Pâque avec vous avant ma passion : car, je vous le dis, je ne la ferai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume des cieux. » Et à cette Pâque figurative et préparatoire Jésus substitua la réalité, qui durera jusqu'à la fin des siècles.

Les interlocuteurs. En quoi consiste cette réalité?

Prêtre. C'est alors qu'eut lieu le miracle auquel le Coran fait allusion par la *descente d'une table chargée de mets délicieux*.

Les interlocuteurs. Est-il bien vrai?

Prêtre. C'est la vérité.

Les interlocuteurs. De quelle manière est rapporté le prodige dans l'Évangile?

Prêtre. Moïse, avant d'approcher du buisson ardent, dut ôter ses sandales ; le Coran vous le dit. Nos cœurs ne sont pas toujours dignes d'exprimer ou de goûter toutes choses. Ce sera en temps plus opportun. Tout ce que je puis vous dire, c'est que sur ce point aussi le Coran est complété par l'Évangile.

§ IV.

Secrétaire. Le babas a eu soin d'écarter une circonstance qui est à sa charge. C'est la demande qu'Aïça fit aux apôtres de prier pour la prolongation de sa vie.

Prêtre. Soyez tranquilles : cette particularité ne m'a point échappé, et je ne veux pas vous refuser l'honneur d'une réfutation explicite, quoique la chose se trouve déjà réfutée en principe. Jésus, comme lui-même l'a dit, déposait sa vie, parce qu'il le voulait, et devait la reprendre par sa puissance. Il n'avait donc que faire des prières des apôtres. S'il leur recommande de prier, c'est comme moyen de triompher de leurs faiblesses. Il prie lui-même, ainsi que nous l'avons vu ailleurs, pour enseigner aux hommes la conduite à tenir dans les circonstances difficiles. Écoutons l'Évangile : « Jésus se rendit avec ses disciples à la villa de Gethsémani (où il voulait être arrêté). Il leur dit : Demeurez ici, pendant que j'irai là me livrer à la prière. Priez vous-mêmes, pour éviter d'entrer en tentation. Jésus s'éloigna à une portée de pierre, et, les genoux en terre, il priait..... Il revint à ses disciples, qu'il trouva endormis..... Il leur dit : Pourquoi dormez-vous? Veillez et priez, pour ne pas entrer en tentation. *L'esprit est prompt, et la chair est faible.* » Est-ce clair, Messieurs?

§ V.

Secrétaire. Je suis curieux de savoir de quelle manière l'Évangile rapporte l'arrestation d'Aïça?

Prêtre. La voici. Quelques moments après les dernières paroles qui viennent d'être citées, Jésus dit à ses disciples : « L'heure est proche. Voilà que le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous, marchons. Celui qui me livrera approche.

« Jésus parlait encore, lorsque Judas Iscariote arriva à la tête d'une troupe de gens armés d'épées et de bâtons, éclairés par des lanternes et des flambeaux (c'était donc la nuit). Le traître avait dit : Celui que vous me verrez embrasser, ce sera Jésus; saisissez-le, et l'emmenez en sûreté. Aussitôt il s'avance pour embrasser son Maître. Il lui dit : Je vous salue, ô mon Seigneur! et il l'embrasse. Jésus lui dit : Ami, à quelle fin es-tu venu? Est-ce ainsi, ô Judas, que par un baiser tu trahis ton Maître!

« Jésus, sachant bien tout ce qui devait arriver à sa personne, s'avance vers les gens armés, et leur dit : Qui cherchez-vous? Ils répondent : Jésus de Nazareth. — Jésus leur dit : C'est moi. — A cette parole, les hommes reculent et tombent à la renverse. Jésus leur demande de nouveau : — Qui cherchez-vous? — Jésus de Nazareth. — Je vous ai dit que c'est moi. Si c'est moi que vous cherchez, permettez aux miens de s'en

aller. Aussitôt on se précipite sur lui, et l'on saisit sa personne.

« Un de sa compagnie porte la main à l'épée, frappe un serviteur du grand-prêtre, et lui coupe l'oreille droite. Le nom de ce serviteur était Malchus. Jésus ne fait que toucher l'oreille du blessé, et elle est guérie. Il dit à Pierre : Remets ton épée dans le fourreau; ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée. Ne suis-je pas capable de boire le calice que m'envoie mon Père? Ne savez-vous pas que je n'aurais qu'à m'adresser à mon Père, et il m'enverrait plus de douze légions d'anges? Comment donc s'accompliraient les Écritures, selon lesquelles les choses doivent arriver ainsi? »

Vous n'aurez pas manqué d'observer, Messieurs, que, tout en se laissant arrêter comme homme, Jésus a laissé briller un rayon de sa divinité. A sa réponse, *C'est moi*, les gens d'armes ont été renversés. Il défend à ses amis d'avoir recours à l'épée, puisqu'il dédaigne d'appeler les légions d'anges qui sont à son service. Jésus est sublime surtout, tant il est divin, dans la parole adressée au traître : *Ami.* Mais vous ne comprenez pas, peut-être.

DZIRI. Nous comprendrons mieux, s'il plaît à Dieu.

SECRÉTAIRE. Ce récit est différent du nôtre. Qui peut savoir lequel est préférable?

PRÊTRE. Le secrétaire n'y pense donc pas? Depuis longtemps vos récits sont réduits à néant.

Si j'ai consenti à entrer dans ces détails, ce n'a été que pour faire plaisir à vos seigneuries.

§ VI.

DZIRI. Ma réflexion aura maintenant un double à-propos. Ah! si le babas savait de quelle supercherie le secrétaire fait usage en présence de sa bonne foi, il le maudirait.

PRÊTRE. Le disciple aurait mauvaise grâce de maudire quelqu'un, après les exemples de douceur et de clémence laissés par son divin Maître.

DZIRI. Tout cela est parfait; trop parfait pour nous. Si tu savais, encore une fois...

PRÊTRE. Je ne désire connaître que le bien de mes semblables. Quant au mal, cachez-le à mes yeux avec un bernous doré.

DZIRI. Mais c'est une chose qui intéresse la vérité.

PRÊTRE. A la vérité vous devez tout; à moi, rien.

DZIRI. Dans le récit de Ben-Féthian, le secrétaire a supprimé à dessein un passage qui est en faveur de ta thèse : il suppose la mort d'Aïça. Ce passage, le voici : « Les savants ne sont pas d'accord sur la fin d'Aïça avant son ascension. Les uns disent qu'il fut élevé au ciel et ne mourut pas; d'autres prétendent, au contraire, que Dieu le fit mourir, et le ressuscita après trois heures de temps; selon d'autres, après sept heures. Ceux qui affirment sa mort, se fondent sur ces paroles

du Coran adressées par le Très-Haut à Aïça : *Je te ferai mourir, et t'élèverai à moi.*

Secrétaire. Je n'ai pu tout dire à la fois.

Dziri. Ce passage se trouve au milieu de la page que tu as lue, entre ces deux alinéas : *Ils ne s'aperçurent pas de la métamorphose, à cause des ténèbres. — Ils le lièrent et le conduisirent par une corde.*

Prêtre. C'est là une petite ruse de guerre pour laquelle il ne faut pas trop quereller le disciple. Les hommes, à part de très-rares exceptions, ne sont que ce qu'on les fait. Les coupables, ce sont les maîtres qui ont fait son éducation, et dont il suit le système.

Secrétaire. Pour mon éducation comme pour mon système, je ne connais d'autres maîtres que les pères de la Sonna.

Prêtre. Je le vois bien.

Dziri. Si tu as oublié, ô digne disciple de tes maîtres, ce que nous avons découvert dans le Coran et la Sonna, l'examen des récits que tu viens de citer devrait suffire pour te convaincre de l'organisation du mensonge en système.

§ VII.

Prêtre. Abstenez-vous de toute altercation, je vous le conseille, ô illustration algérienne! Quand les hommes sont coiffés d'un système ou d'une opinion quelconque, c'est du temps perdu que de vouloir les réfuter de front. Mais comme l'er-

reur se ment à elle-même, il suffit de l'attendre au passage. Jamais circonstance plus opportune pour faire l'application.

Mahomet, qui visait au titre de sceau des prophètes, pour esquiver le miracle de la résurrection d'Aïça, preuve irréfragable de sa divinité, a nié le fait de sa mort. De là le verset : *Ils ne l'ont pas tué, ils ne l'ont pas crucifié : un qui lui ressemblait, a été mis à sa place.* Mais comme le fait était trop enraciné dans l'opinion pour pouvoir être éliminé de l'esprit de tous, le fils d'Abd-Allah a prêté à Dieu la parole vague adressée à Aïça : *C'est moi qui te ferai mourir, et t'élèverai à moi*, en laissant à ses adeptes le soin de concilier les deux versets comme on voudrait ou l'on pourrait. De là, diversité d'opinions parmi les commentateurs. Ceux qui ont adopté le premier verset dans un sens absolu, n'ont reculé devant aucune difficulté pour le défendre, jusqu'à imaginer la métamorphose du traître, et sa substitution à la personne d'Aïça. Nous avons vu dans quelles erreurs et dans quelles contradictions ils sont tombés.

Les autres, arrêtés par le second verset, se sont rapprochés de la vérité, mais sans y entrer. Ils se sont échappés par la tangente en supposant une mort de quelques heures, immédiatement suivie de l'ascension; le tout opéré par la puissance du Très-Haut, Aïça étant réduit à un rôle entièrement passif. Mais ni les uns ni les autres ne se sont fondés sur rien. C'est ici surtout que le Coran a besoin d'être redressé et complété par

l'Évangile, où circonstances de temps, circonstances de lieu, de la mort, de la résurrection et de l'ascension d'Aïça, sont marquées d'une manière précise.

DIALOGUE XII.

SUJET : Circonstances et prodiges qui ont accompagné la mort de Jésus-Christ. — Quelques réflexions morales. — Expliquées par celles de l'Évangile, les paroles du Coran, *C'est moi qui te ferai finir par la mort* (inni motaouafica), cessent d'être vides de sens. — Les Musulmans qui nient la mort de Jésus-Christ, et ceux qui admettent une mort de quelques heures, mis sur la voie de la vérité.

§ I.

DZIRI. Si c'était un effet de ta complaisance, ô babas, de nous détailler un peu toutes ces circonstances! Jusqu'ici nous avons vu celles qui ont précédé la mort d'Aïça, mais nullement celles qui l'ont accompagnée ou suivie. Allons, sois un peu moins avare de paroles : Dieu aime les généreux; et la générosité en doctrine aura double récompense.

PRÊTRE. Ces circonstances, chacun de vous les peut lire dans l'Évangile, dans le même ordre que la sagesse divine les y a fait retracer. Toucher à cette harmonie, c'est pour moi la répugnance du joaillier, qui ne pouvait démonter une couronne sans que chaque brillant perdît de son prix aux yeux des ignorants. Il est vrai, Messieurs, que vous

êtes loin du profane vulgaire. En votre considération, je vais extraire quelques détails.

Jésus venait d'être condamné pour s'être dit fils de Dieu. On le mène au supplice. Semblable au jeune Isaac, qui portait le bois pour son sacrifice, Jésus, la croix sur les épaules, gravit la colline du Calvaire, en hébreu Golgotha, mot qui veut dire crâne : c'est qu'une tradition d'une autorité imposante place là le tombeau d'Adam. Mais comme toute tradition n'est pas dogme, celle-ci, quelque respectable qu'elle soit, ne l'est pas non plus.

SECRÉTAIRE. Ici j'arrête le babas. Nos traditions placent le tombeau, une sur le mont Rahoum (île de Ceylan), une autre sur celui d'Aboucaïs (près de la Mecque).

PRÊTRE. Et d'autres, ailleurs, bien entendu. Libre à vous de le placer où il vous plaira. Ceci ne doit guère plus importer à votre foi qu'à la mienne. Mais si vous êtes sages, vous mettrez ce fait au nombre des incertains, et laisserez, comme nous, à la critique éclairée le soin de dire sur ce point, comme sur tant d'autres, ce qu'il y a de plus probable. Pour moi, en nommant le Golgotha, et en insinuant l'étymologie de ce nom, je n'ai prétendu que constater le théâtre de la mort du Messie.

C'est là qu'il fut crucifié entre deux voleurs, l'un à droite, l'autre à gauche. Vous avez quelquefois été témoins du supplice de quelque malheureux. Avez-vous jamais vu personne endurer les tortures et la mort sans faiblesse ni ostenta-

tion? Peut-être ne pouvez-vous penser à cette scène d'angoisses, ou de rage, ou de désespoir, sans éprouver un sentiment pénible et un frisson d'horreur, sans sentir les cheveux se dresser sur vos têtes; peut-être même quelquefois le cynisme du supplicié vous a-t-il fait oublier l'odieux ministère du bourreau. Approchez du Calvaire; voyez, écoutez, et comparez.

Jésus, dans le paroxysme de la douleur, loin de maudire ses juges ni ses bourreaux, s'occupe de leur salut : « Mon Père, dit-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Vindicatifs, où êtes-vous? Écoutez celui qui parle, et dans quel moment!... Continuez, si vous l'osez et le pouvez sans honte, à demander *œil pour œil*, *dent pou dent*, *sang pour sang*.

§ II.

Vous avez entendu, Messieurs, la plus profonde et la plus sage parole qui ait jamais été prononcée en matière criminelle. C'est qu'en tombant de la croix, elle descendait du ciel. Cette parole reconnaît, jusque dans un déicide, pour circonstances atténuantes l'ignorance et la faiblesse inhérentes aux coupables.

De là, Messieurs, les adoucissements que le christianisme a introduits et tend à faire entrer, en de plus larges proportions, dans les lois pénales.

Dziri. Cela me va. Plût à Dieu que le lacet et compagnie fussent abolis ou remplacés par la

carraca (travaux forcés)! En émettant ce vœu, non, je ne suis pas l'enfant d'un vain enthousiasme : deux de mes frères ont été exécutés, et je fus le premier à demander d'honorer par leur tête la justice.

Mais la réflexion et l'expérience m'ont rendu plus modéré, et, je le crois, plus juste et plus sage. Les exécutions n'ont pas moralisé mon pays, et je ne sais si jamais elles en moralisèrent aucun : à force de voir couler le sang, les hommes perdent l'horreur de le verser.

Mes frères ont laissé deux familles dans la honte et la misère, dans la honte homicide de la pudeur, seule gardienne de l'honnêteté dans la misère. Avec le secours de Dieu, j'aurais pu corriger mes frères, et cicatriser, au lieu de les élargir, deux plaies faites à ma famille et à la société.

D'ailleurs, je ne trouve rien d'humiliant, pour les habitants d'un pays et l'espèce humaine, comme la réflexion que fit un jour un étranger, qui entrait pour la première fois dans ma ville natale. C'était un *Gorni* (habitant de Livourne (1)).

Qu'est-ce que cela? demanda-t-il en montrant un emplacement peu agréable à la vue et à l'odorat. — C'est la voirie. — Et cela? dit-il, après avoir fait quelques pas. — Là, on tue les hommes. Ces chiens sont des habitués qui viennent lécher le sang. — Pourquoi ces anneaux et ces crochets? ajouta-t-il à une certaine distance, en longeant les remparts. — Là, on ne saigne pas les

(1) Où la peine de mort était abolie.

hommes, mais on les étrangle. — C'est plus conforme à la loi : *Ne verse pas le sang de ton frère*. Ho ! voilà de superbes oiseaux. C'est qu'ils n'ont pas peur ! on les dirait apprivoisés. — Ce sont les vautours qui se repaissent des cadavres, quand pour des circonstances particulières... — J'ai compris :... ils méritent l'honneur de l'exposition durant plusieurs jours. O fortuné pays, où les hommes sont bons à toutes les sauces, et faits pour tous les goûts !

Cadi. Cet étranger était à coup sûr partisan du système de la métempsycose.

§ III.

Prêtre. Grâce à la parole de Jésus, de telles horreurs disparaîtront peu à peu de la face du globe. Bien plus, un jour viendra peut-être, où la justice de l'homme se limitera à préparer les voies à la miséricorde de Dieu; et la société deviendra, par les soins et les sacrifices, solidaire de l'expiation, en punition de la solidarité de la faute par sa négligence à exercer dignement le rôle de mère dans l'éducation de ses enfants.

Muphti. La société, comme le maître des champs, ne peut espérer de moissonner que ce qu'elle sème. Il est bien moins pénible et moins pernicieux d'émonder le grain et de fortifier la plante par des engrais appropriés, que d'arracher les mauvaises herbes, quand leurs racines ont formé société avec celles du froment.

Prêtre. L'Évangile ajoute qu'il convient d'at-

tendre le temps de la moisson pour faire sans préjudice la séparation du blé d'avec l'ivraie.

Dziri. Enfants du même sang, traversant en caravane le désert de la vie, nous n'avons rien de mieux à faire que de soigner les malades et les blessés, au lieu de les jeter, une corde au cou, au fond des ravins. Au terme du voyage, le Miséricordieux aura certainement moins de déplaisir à recevoir des éclopés que des bernous rougis de sang.

Cadi. O famille du tribunal, amie du poids et de la balance, qui t'a dit qu'en écoutant la voix de Ruben à l'égard même des Caïns, tu n'aurais pas un jour la consolation de retrouver des Josephs?

Muphti et Dziri. En challah! (Plaise à Dieu!)

§ IV.

Prêtre. Il faut vraiment, Messieurs, tout le laisser-aller de la conversation pour s'écarter ainsi d'un sujet aussi grave.

Dziri. S'écarter... Nous, Arabes, nous n'avons pas coutume de nous astreindre au monotone et stérile rôle de chroniqueurs. Les savants ne doivent pas craindre de marauder en temps opportun, prenant le bien d'une main et le donnant de l'autre, partout où ils le trouvent.

Prêtre. Continuons, s'il vous plaît. L'un des voleurs, blasphémant contre Jésus, lui dit : « Si tu es le Messie(1), sauve-toi toi-même et nous

(1) Si dans ce passage on substitue Messie à Christ, c'est

sauve avec toi. » L'autre, au contraire, ayant foi en la divinité de Jésus, lui dit : « Souvenez-vous de moi, quand vous serez entré dans votre royaume. » Jésus, qui s'était tu devant les insultes du premier, répondit au second : « En vérité, je te le dis : aujourd'hui tu seras avec moi en paradis. »

CADI. Voilà, voilà. N'avais-je pas raison de dire que les scélérats ne sont pas incurables? Le tableau de la vertu aux prises avec la mort a suffi pour faire passer d'emblée un voleur insigne des portes de l'enfer au paradis.

SECRÉTAIRE. C'eût été bien plus simple et plus rationnel de faire ce que demandait le premier. Aïça aurait ainsi du même coup sauvé deux malheureux au lieu d'un, et clairement montré sa divinité pour tout le monde.

DZIRI. Allons donc! c'est dit et rebattu : s'il ne l'a pas fait, par Dieu! c'est pour accomplir sa mission.

§ V.

PRÊTRE. C'était vers le milieu du jour. Le soleil, comme nous l'avons déjà dit en passant, témoin de la scène du Calvaire, refuse de l'éclairer. Voilant son disque comme d'un manteau de deuil, il laisse, durant trois heures, la terre plongée dans l'obscurité.

Pour écarter tout prétexte d'attribuer cette éclipse aux lois de la nature, Dieu l'accompagne

pour mieux se mettre à la portée des Arabes. D'ailleurs le second n'est que la traduction littérale du premier.

de trois circonstances, toutes contraires à ces lois.

1° Elle est arrivée au temps de la pleine lune, lors de la Pâque des Juifs, célébrée en mémoire du départ d'Égypte, effectué dans la nuit du quatorze au quinze de la lune de Mars; tandis que les éclipses ne peuvent avoir lieu qu'au passage de la lune par les nœuds, c'est à dire vers le septième et le vingt-et-unième jour.

2° L'éclipse s'est effectuée d'orient en occident, contrairement à ce qui arrive et doit arriver, la lune opérant son mouvement propre, seul explicatif des éclipses, d'occident en orient; tandis que le soleil ou reste stationnaire, suivant notre système; ou va d'orient en occident, selon le vôtre.

3° L'éclipse a duré trois heures; intervalle de beaucoup supérieur à celui que le soleil doit mettre à se dégager de l'ombre de la lune, lors même que l'éclipse serait totale (1).

Cadi. L'éclipse de la lune peut durer quatre heures; celle du soleil ne peut aller au delà d'une heure vingt minutes environ.

Dziri. Les astronomes contemporains ont-ils remarqué ces particularités extraordinaires? Je puis bien t'assurer, ô babas, qu'elles n'auraient point échappé à l'Algérien. Mais aussi, Alger, quelle position! A certaines heures du jour et durant la nuit, je n'avais qu'à jeter les yeux sur les transparentes eaux de la rade, pour savoir de ma

(1) Denys, témoin oculaire, rend témoignage de ces trois circonstances dans les lettres qu'il écrivit, à ce sujet, à Polycarpe et à Olophane. (*Bivarii commentarius Flavii Lucii Dextri chronicon.*)

chambre, placée comme une mosaïque sur un des gradins de la ville en amphithéâtre, pour savoir tout ce qui se passait dans le ciel.

SECRÉTAIRE. A la Casbah, le kiosque où Hussein-Dey manqua de *coumpas* envers le consul de France doit être, sans contredit, le plus bel observatoire du monde.

CADI. A la mort de Sidi-Ibrahim, fils de Mahomet, parut aussi une éclipse. Comme le peuple ne cessait de dire que ce phénomène n'était arrivé qu'à l'occasion de la mort du jeune prince, le prophète déclara qu'une éclipse n'est qu'un effet *des lois de la nature, n'ayant rien de commun avec les morts ni les vivants.* Mais cette éclipse n'avait aucun signe extraordinaire qui annonçât le miracle. Pour celui de l'Évangile, c'est autre chose. Mahomet lui-même ne l'aurait pas nié, n'eût-il été retenu que par la crainte de tomber dans le ridicule aux yeux de la science.

PRÊTRE. Les trois particularités n'ont pas échappé non plus aux savants contemporains. On peut citer entre autres Olophane et Denys, philosophes grecs, qui se trouvaient, au moment du phénomène en Égypte, en cours d'expéditions scientifiques. Le dernier, à la vue du fait insolite, s'écria : « Ou l'auteur de la nature est en souffrance, ou la machine du monde se décompose. » (*Ibid.*)

DZIRI. Ce savant aurait dû embrasser la doctrine d'Aïça.

PRÊTRE. C'est bien ce qu'il fit plus tard. Comme de chrétien à prêtre il n'y a qu'un pas, il le fran-

chit, et devint, à ce qu'on croit, le premier apôtre de Paris, où il rendit témoignage de sa foi par l'effusion de son sang.

DZIRI. Voilà ce qui est bien. Comment as-tu dit que ce savant cheik s'appelle?

PRÊTRE. Denys.

DZIRI. Ha! Sidi-Dounys. Par la science, l'apôtre est digne de la famille de *Baris*. *En challah*, que les Barisi soient par leurs vertus dignes de l'apôtre!

PRÊTRE. S'il plaît à Dieu.

§ VI.

Trois heures s'étaient écoulées. Jésus, au terme de son agonie, dit à haute voix : *Tout est consommé*. Il incline la tête, et expire..... Au même instant le voile du temple de Salomon se déchire par le milieu, de haut en bas; la terre tremble, les pierres se fendent, les tombeaux s'entr'ouvrent.

Un grand nombre de Saints en sortirent le troisième jour à la suite de Jésus, en qui sont les prémices de la résurrection, et se rendirent à Jérusalem, où ils se montrèrent à une foule de personnes. Ce sont les paroles de l'Évangile.

Un officier, qui était de service au Calvaire, étonné de ce que Jésus avait prononcé son dernier mot en élevant la voix au moment d'expirer, ce qui est contre les lois ordinaires de la nature, s'écria : *C'était vraiment le Fils de Dieu*. Au même moment cet officier fut converti.

Les soldats qui étaient sous ses ordres, moins

instruits que leur chef, ne firent pas la même observation; mais, frappés du tremblement de terre et des autres prodiges, ils dirent aussi : *En vérité, c'était le Fils de Dieu.*

Enfin, toutes les personnes témoins de ce qui venait de se passer se retirérent, se frappant la poitrine en signe de repentir d'avoir pris part au déicide.

Le corps de Jésus, réclamé par Joseph d'Arimathie, non par Joseph le charpentier, comme disent vos récits, fut mis dans un tombeau disposé dans le roc.

Le gouverneur Pilate, sur la demande des Juifs, fit sceller la pierre, couvercle du tombeau, et mettre une garde pour empêcher que les disciples de Jésus ne vinssent enlever son corps. Un jour et deux nuits se passent : le matin du troisième jour, de saintes personnes, qui venaient pieusement répandre des parfums sur la sacrée dépouille, trouvèrent la pierre renversée et un ange assis dessus, qui dit : « Vous cherchez Jésus de Nazareth ; il n'est pas ici. »

§ VII.

Messieurs, voilà l'histoire. Ceux qui croient ou disent que le crucifié, ce ne fut pas le Messie, mais le traître, ne doivent pas se trouver à leur aise en présence de tant de prodiges.

A ceux qui admettent une mort de quelques heures seulement, sans donner aucun détail ni relater aucune circonstance de temps ni de lieu,

sans la motiver sur autre chose que sur la question de droit, très-vague elle-même dans sa rédaction, *inni motaouafika* (c'est moi qui le ferai finir par la mort), à ceux-là doit sourire la lumière que l'Évangile jette sur le passage du Coran. Dans notre livre tout est clair et circonstancié.

Question de droit.... *Ils le mettront à mort. Le troisième jour, il ressuscitera.* Question de fait, vous venez de la voir.

Les interlocuteurs. *Ma kaçar-chéï* (il n'y manque rien).

Cadi. La main qui a écrit le passage du Coran a trempé le roseau dans l'encrier de l'Évangéliste, mais sans prendre assez d'encre. Il n'a pas voulu l'y tremper deux fois.

DIALOGUE XIII.

Sujet : La résurrection de Jésus-Christ prouvée par lui-même. — Le témoignage des apôtres est à l'abri de tout soupçon. — Réfutation de l'objection : Toute secte a ses martyrs.

§ I.

Dziri. Aïça s'est-il élevé au ciel immédiatement après sa résurrection?

Prêtre. Non, il a passé quarante jours conversant avec les hommes sur la terre.

Dziri. Pourquoi?

Prêtre. L'Homme-Dieu en sait plus que nous là-dessus; mais un motif qu'il est à notre portée d'apprécier, c'est que pendant ce temps il a confirmé la foi des apôtres, et, dans leur personne, celle des fidèles à venir, par la manifestation du grand fait de la résurrection, preuve irréfragable de sa divinité.

Dziri. Dans cet intervalle de quarante jours, Aïça s'est-il souvent montré aux hommes?

Prêtre. L'Évangile ne fait expressément mention que de dix apparitions, y compris celle qui fut suivie de son ascension glorieuse au ciel; mais il donne à entendre que le nombre en est bien

plus considérable. Après avoir signalé les précédentes, l'Évangéliste ajoute :

« Jésus a fait en présence de ses disciples beaucoup d'autres prodiges qui ne sont pas écrits dans ce livre. » (Saint Jean, xx, 30.) Et au dernier verset de son Évangile : « Il y a beaucoup d'autres merveilles opérées par Jésus. Si on les rapportait en détail, le monde ne pourrait pas, je crois, contenir les livres qu'il faudrait écrire. »

Secrétaire. Voilà un verset qui a quelque chose de semblable par la pensée et l'expression à celui du Coran : « Les eaux de la mer changées en encre, les arbres des forêts en roseaux, ne suffiraient pas pour écrire la parole de Dieu. »

Dziri. C'est bien un verset du Coran qui va maintenant faire avancer la question : c'est de la cendre des morts jetée sur les vivants.

Prêtre. Un peu plus de ménagement à l'égard de ce jeune homme, ô dziri, serait, il me semble, justice. Il a remarqué la même figure de pensée et de langage dans les deux livres; son jeune cœur fait naïvement part de son impression. Y a-t-il à le quereller? A l'âge d'Abd-el-Rahman, les fleurs de rhétorique ont plus d'attrait que les règles de la logique.

D'ailleurs, le verset du Coran n'est pas si étranger, tant s'en faut, au fond de la question. Il dit même plus vrai, à l'interpréter par le sens obvie et la valeur des termes, il dit plus vrai, et dit plus à la louange du Messie, que celui de l'Évangile. Le monde contiendrait certainement plus de livres qu'on n'en pourrait écrire pour rapporter les faits

de l'Homme-Dieu; tandis que les eaux de la mer changées en encre, comme les arbres des forêts en roseaux, seraient insuffisants pour écrire tout ce qu'il y aurait à dire sur le Verbe de Dieu; le Verbe comme il est représenté par l'Évangile, bien entendu : hors de là, *la parole* dont fait mention le verset n'aurait d'autre sens que les préceptes de foi et de morale, qu'on écrit fort bien au fur et à mesure qu'ils sont donnés.

Mais le Verbe de l'Évangile, *par qui tout a été fait, sans lequel rien n'a été fait,* a imprimé partout et sur tout un indescriptible cachet de science, de sagesse et de puissance : non-seulement les eaux, changées en *encre*, ne suffiraient pas à décrire les cieux à la voûte immense, sous laquelle se meuvent comme des mondes de lumière et de cristal; la terre en équilibre sur ses fondements, la mer aux profonds abîmes, ayant un grain de sable pour digue; leur majesté, leurs richesses, leur harmonie; chaque astre, chaque être avec ses propriétés communes aux individus de la même espèce, et avec ses différences : mais si les eaux étaient en même temps divisées en une infinité de gouttes, chaque goutte serait insuffisante à se décrire soi-même avec ses nuances de différence par rapport aux autres, dans ses mystères, dans ses milliers de petits mondes, dont chacun est divisible à l'infini.

Que serait-ce donc s'il fallait décrire *le Verbe, source de la sagesse au plus haut des cieux, dont les voies sont les commandements éternels* (1); le

1) *Ecclésiaste*, I, 5.

Verbe qui, la création et le gouvernement de l'univers n'étant qu'un jeu d'enfant pour sa puissance, a trouvé plus digne de sa sagesse et de son amour de placer ses délices à habiter parmi les enfants des hommes (1), et est descendu, selon l'Évangile et le Coran, dans le sein d'une vierge, sans quitter le sein de son Père; ne cessant pas d'être *la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance*, pendant qu'il prend *la forme d'un esclave*, mais d'un esclave *devant qui tout genou fléchit, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers;* le Verbe qui possède le secret de donner assez de vertu à une goutte de sang pour sauver par miséricorde ce qu'il devait détruire par justice, en satisfaisant les droits imprescriptibles de la justice; qui, après avoir ruiné, par la pénitence et la mort, l'empire du péché et de la mort sa stipendiaire, a élevé et placé son humanité triomphante au sein de la majesté souveraine, au haut des cieux!

Non, Messieurs, il n'y a pas d'autre moyen de célébrer dignement la parole ou Verbe de Dieu, d'exprimer d'une manière approchante les hommages qui lui sont dus, que la plus humble adoration et l'amour le plus tendre envers l'Homme-Dieu. Voilà ce qui explique et justifie le verset du Coran : *Si les eaux de la mer étaient changées en encre*, etc.

Cadi. C'est bien ce que j'avais eu vue hier au

(1) Ludens in orbe terrarum, et deliciæ meæ esse cum filiis hominum.

soir en citant ce fécond verset au dziri pour secouer son doute, et lui faire entrevoir dans le lointain la lumière qui venait à sa rencontre (1).

§ II.

Dziri. J'attendais, Messieurs, que vous eussiez fini. J'ai à faire encore une question au babas : Aïça s'est-il montré à beaucoup de personnes à la fois ?

Prêtre. Quelquefois à quelques-unes, quelquefois à un grand nombre; une fois entre autres à cinq cents.

Dziri. On ne peut pas supposer que cinq cents individus se soient entendus pour mentir. Mais peut-être ces personnes se sont-elles trompées : comme le Maître leur avait promis de ressusciter, leur imagination a pu se représenter comme une réalité un fantôme, ou prendre quelque autre personne pour Aïça.

Prêtre. La première supposition serait moins étrange que la dernière ; j'aimerais encore mieux supposer une réunion de cinq cents menteurs que de cinq cents visionnaires.

Secrétaire. Si par malheur j'avais fait une bévue aussi robuste, mon maître m'aurait écrasé sous une avalanche de qualifications les unes plus humiliantes que les autres. Moi, par respect, je me tais.

Prêtre. Je ne dirai pas la bévue, mais la boulette est gracieuse en effet. Par excès de con-

(1) Voir *Clef du Coran*, p. 179.

descendance néanmoins, je veux admettre que le fait supposé soit dans l'ordre des choses possibles; eh bien! dans le cas actuel l'objection du dziri se trouve réfutée d'avance : Jésus n'apparaissait pas aux hommes comme un fantôme, mais, pour prévenir tout subterfuge, il exigeait qu'on touchât sa personne, qu'on posât les mains sur ses cicatrices.

Voici le récit de l'Évangile : « C'était le soir du dimanche (jour de la résurrection); les disciples se trouvaient réunis dans un lieu dont les portes étaient fermées, à cause de la crainte inspirée par les Juifs. Jésus, malgré la fermeture des portes, parut au milieu d'eux, et leur dit : Que la paix soit avec vous! C'est moi, ne craignez pas. Il leur reprocha leur incrédulité, leur dureté de cœur, de ce qu'ils n'avaient pas cru ceux qui leur avaient annoncé l'avoir vu ressuscité. » C'était, Messieurs, sa cinquième apparition dans ce même jour.

« Les apôtres, dans le trouble et la consternation, se figuraient voir un fantôme. Jésus leur dit : Pourquoi vous troublez-vous, et quelles pensées s'élèvent dans vos âmes? *Voyez mes pieds et mes mains* : c'est moi-même. *Palpez et voyez* : un esprit n'a ni chair ni os, comme vous me voyez avoir l'un et l'autre. »

Après ces paroles, Jésus leur montra ses mains, ses pieds et son côté. Comme les disciples hésitaient encore, bien que transportés de joie et d'admiration, il leur dit : Avez-vous ici quelque chose à manger? Ils lui offrirent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Jésus en mangea devant

eux et leur donna le reste. Il leur dit de nouveau: Que la paix soit avec vous!... et il disparut.

« Un des apôtres, Thomas, surnommé Didyme, ne se trouvait pas avec ses collègues quand Jésus leur apparut. A son retour, les autres disciples lui dirent : Nous avons vu le Seigneur. Thomas leur répondit : Si je ne vois la marque des clous dans ses mains; si je ne mets mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans le trou de son côté, je ne croirai pas. »

« Huit jours après, les disciples se trouvaient de nouveau réunis dans le même lieu, et Thomas avec eux. Quoique les portes fussent fermées, Jésus entra, et, paraissant au milieu d'eux, leur dit : Que la paix soit avec vous ! S'adressant ensuite à Thomas, il lui dit : Mets ici ton doigt. Considère mes mains. Approche aussi ta main, et la mets dans mon côté. Ne sois pas incrédule, mais fidèle. Thomas répondit, et dit : Mon Seigneur et mon Dieu. Jésus lui dit : Tu as cru, Thomas, parce que tu m'as vu. Heureux ceux qui croient sans avoir vu! »

§ III.

Secrétaire. Ce sont les apôtres eux-mêmes qui ont écrit ces choses; ils ont dit ce qu'ils ont voulu.

Cadi. Les apôtres ont écrit tout l'Évangile. D'après ton raisonnement, ô mon fils, tout l'Évangile devrait être révoqué en doute. Les apôtres, selon le Coran même, que tu révères, étaient de

saints personnages, incapables de mentir. L'Évangile, d'après le Coran, est le livre de la lumière.

Prêtre. Oui, oui, Messieurs, ce sont les apôtres et des disciples qui ont écrit ces témoignages de la résurrection du Messie. Mais quand ils ne seraient pas retracés dans l'Évangile, ils n'en demeureraient pas moins incontestables ni moins évidents, même pour les ignorants, les sourds et les aveugles; ces témoignages sont à la portée de quiconque peut ou entendre ou voir.

Dziri. Bonne fortune pour le secrétaire. C'est à lui d'en profiter; s'il ne guérit de ses infirmités, ou qu'il n'use de corne et de collyre, il n'a d'autre parti à prendre que de devenir sourd-muet.

Prêtre. Les témoignages de la résurrection du Messie sont écrits en caractères de sang sur les rochers, le marbre, le bronze, dans les diverses contrées du monde.

Dziri. Comment? comment?

Prêtre. Les apôtres, après avoir reçu de Jésus, au moment où il allait monter au ciel, l'ordre mentionné dans vos récits : *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit;* ordre suivi de celui-ci : *Vous serez mes témoins dans Jérusalem, dans toute la Judée et toute la Samarie, jusques aux extrémités de la terre,* confirmés par la vertu de l'Esprit-Saint, sont partis en se dispersant aux quatre coins du monde, sans autre arme que la croix, sans autre richesse qu'une mauvaise tunique et une paire de sandales, sans autre prestige que celui de leur ignorance bien connue; mais accompagnés de la

coopération de Dieu confirmant leur parole par des miracles.

Ils sont à l'œuvre, prêchant jusque sur les toits la mort et la résurrection du Messie Sauveur des hommes. On veut leur imposer silence. — *Nous ne pouvons nous empêcher de dire ce que nous avons vu et entendu*, voilà toute leur première réponse. — On insiste au nom de César ou d'autres autorités de la terre. — *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* : seconde réponse. On leur intime silence, sous peine de mort; et tous, à l'exception de trois que la main de l'homme n'a pu abattre, scellent leur témoignage de leur sang, le laissant écrit sur la hache du bourreau, sous les fondements, sur les colonnes et aux frontispices des basiliques, qui ont été élevées sur le théâtre de leur martyre ou ailleurs, pour perpétuer le témoignage : sidi Simon-Pierre, à Rome; sidi Jacques, fils de Zébédée, et sidi Jacques, fils d'Alphée, à Jérusalem; sidi André, à Patras en Grèce; sidi Mathias, en Colchide dans l'Asie Mineure; sidi Barthélemy, en Arménie; sidi Jude Thaddée, à Béryte; sidi Simon, en Perse; sidi Thomas, à Calamine dans l'Inde; sidi Marc, disciple, à Alexandrie. Tels sont, Messieurs, nos témoins.

Secrétaire. Moi aussi je dirai : Il vaut mieux obéir à mes convictions qu'à mon maître. Et je fais observer au babas : ce n'eût pas été la première fois ni la dernière qu'on aurait vu mourir pour l'erreur ou le mensonge. Chaque secte a ses martyrs; toutes cependant ne peuvent être vraies.

Prêtre. Voilà ce qui me plaît. Je te fais mon

compliment, ô sidi Abd-el-Rahman ! Mais je te fais observer, moi aussi, qu'autre chose est mourir pour une idée, autre chose pour attester un fait. On voit tous les jours des cœurs généreux mourir pour une idée, une doctrine qu'on croit vraie, bien que par le fait elle se trouve fausse; mais vit-on jamais un faux témoin mourir pour attester d'avoir vu ce qu'il n'avait pas vu, surtout pour l'attester en faveur d'un mort ?

Secrétaire. Mais les apôtres mouraient bien pour une idée; ils étaient croyants avant tout.

Prêtre. Ils étaient témoins avant tout. Sans doute, la vérité de la doctrine du Ressuscité, doctrine à laquelle ils tenaient du fond de leurs entrailles, était inséparable du fait de la résurrection. Mais la doctrine ne venait qu'en second : elle était objet de la foi; le fait en était le motif. Les apôtres n'étaient croyants que parce qu'ils avaient été témoins.

Dziri. Jusqu'à quelle époque a duré le témoignage par les témoins oculaires de la résurrection d'Aïça ?

Prêtre. Le dernier de ces témoins, qui scelle son témoignage par son sang, c'est sidi Simon, fils de Cléophas, évêque de Jérusalem, où il avait succédé à sidi Jacques, fils d'Alphée : c'était un vieillard de cent vingt ans; il avait occupé le siége quarante ans. Son martyre eut lieu l'an 107 de l'ère chrétienne, soixante-quatorze ans après la résurrection de l'Homme-Dieu.

Secrétaire. Simon de Jérusalem est donc l'A-

boutoufiel (1) des chrétiens, nom de celui des amis qui a survécu le plus longtemps au Prophète. Il est mort cent ans après l'hégire. Le bon vieillard Simon a dû laisser beaucoup de hadiths (récits traditionnels).

DZIRI. La réflexion du secrétaire harmonise avec la question comme une crotte de chamelle sur un plat de couscoussou.

PRÊTRE. Si vous bannissez l'urbanité de chez vous, Messieurs, où voulez-vous qu'elle se réfugie? Ne nous occupons maintenant que d'un hadith qui tient lieu de tous : la résurrection du Messie.

MUPHTI. Les apôtres n'ont-ils pas confirmé leur témoignage par des miracles?

PRÊTRE. Les sceller chacun de son sang, ce sont bien des miracles, je pense. Comme je ne vois rien de plus grand de la part de la nature humaine, qui certainement n'est capable de cet effort suprême sans le secours divin, je me suis abstenu de signaler aucun autre prodige.

(1) Voir la *Clef du Coran*, pag. 27.

DIALOGUE XIV.

Sujet : Le témoignage des apôtres confirmé aussi par des miracles opérés au nom du Ressuscité. — Arrestation et constance des apôtres. — Passage remarquable de saint Augustin.

§ I.

Muphti. Dans la conférence que le babas eut, il y a quelque temps, avec le cadi et moi, il nous rapporta des choses fort intéressantes sur les faits des apôtres (1). Ni le dziri ni le secrétaire ne faisaient partie de la réunion.

Prêtre. Je comprends. Vous êtes vraiment d'une courtoisie remarquable, messieurs les Arabes, et tout à fait dignes, sauf un petit défaut de goût dans le choix du sel de certaines provenances, dignes des traditions de Constantinople et de Bagdad. Avec vous la conversation ne tarirait jamais. Je vais faire de mon mieux pour ne pas rester en arrière, mais en évitant de tomber dans des redites.

Muphti. L'inconvénient des redites ne peut

(1) Voir *Soirées de Carthage*, dialogue XII.

avoir lieu. La conférence de jadis avait pour objet de prouver que le titre de périclyt ne s'applique pas à Mahomet, mais à l'Esprit-Saint. Maintenant, c'est une autre question.

Prêtre. Ce que je dis alors peut s'appliquer aux deux questions. Ainsi descente de langues de feu sur les apôtres; douze hommes jusque-là timides et ignorants changés soudain en docteurs et en héros; des gens appartenant à seize nations différentes écoutant parler un seul homme, et l'entendant chacun dans sa langue; huit mille hommes convertis par deux prédications d'un apôtre, ce sont là autant de témoignages de la résurrection de Jésus-Christ, qui était annoncée, en même temps que de la descente de l'Esprit-Saint, qui avait transformé les hommes pour la faire annoncer. Ce que je puis consentir à raconter, ce sont les guérisons opérées par les apôtres au nom du Ressuscité.

Muphti. Eh bien! soit.

§ II.

Prêtre. « Un jour Pierre et Jean montaient au temple pour assister à la prière de trois heures après midi. Ils rencontrèrent sur la porte un boiteux de naissance, qu'on portait tous les jours là, où il recevait l'aumône des entrants. Cet homme, en voyant Pierre et Jean, les prie de lui donner l'aumône. Pierre, arrêtant les yeux sur ce pauvre, lui dit : « Regarde-nous. » Il les regarde, espérant recevoir quelque chose. Alors Pierre lui dit : « Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai, je te le donne

lève-toi *au nom de Jésus-Christ de Nazareth*, et marche. » Et, le prenant par la main, il le soulève. Aussitôt les plantes et les os de ses pieds s'affermissent. L'infirme se lève à l'heure même, se tient ferme debout, et commence à marcher. Il entre avec les apôtres dans le temple, marchant, sautant, et louant Dieu.

« Tout le monde fut témoin de sa marche et de ses louanges. Comme on reconnut que c'était celui-là même qui avait coutume de se tenir assis à la Belle-Porte pour demander l'aumône, on fut rempli d'admiration et d'étonnement pour ce qui était arrivé. Le pauvre marchait entre Pierre et Jean, les tenant chacun d'une main. Le peuple, entraîné par l'éclat du prodige, se précipita vers eux à la galerie dite de Salomon. »

§ III.

« Pierre, s'adressant à la multitude, dit : O enfants d'Israël, pourquoi vous étonnez-vous de ce qui vient d'avoir lieu ? ou pourquoi nous regardez-vous, comme si c'était par notre vertu ou notre puissance que nous eussions fait marcher ce boiteux ?

« Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères a glorifié son fils Jésus que vous avez livré et renoncé en présence de Pilate, qui avait décidé de le renvoyer absous. Vous avez renoncé le Saint et le Juste, vous avez demandé qu'on vous accordât la grâce d'un meurtrier, et vous avez fait mourir l'auteur de la vie. Mais Dieu

l'a ressuscité d'entre les morts, et nous sommes *témoins de sa résurrection.*

« C'est par la foi en son nom que sa puissance a raffermi les pieds de cet homme que vous avez vu boiteux et que vous connaissez. La foi qui vient de lui a opéré devant vous tout le miracle d'une si parfaite guérison.

« Cependant, mes Frères, je sais que vous avez agi en cela par ignorance, vous et vos sénateurs. Mais Dieu a de cette sorte accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de tous ses prophètes : que son Christ souffrirait la mort. Faites donc pénitence, et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés.

« Moïse a dit à nos pères : Le Seigneur votre Dieu vous suscitera d'entre vous un Prophète comme moi ; écoutez-le en tout ce qu'il vous dira... Tous les prophètes qui ont prophétisé de temps en temps depuis Samuel, ont prédit ce qui est arrivé en ces jours... Vous êtes les enfants des prophètes et de l'alliance que Dieu a établie avec nos pères, en disant à Abraham : Toutes les nations de la terre seront bénies en ta race. C'est pour vous premièrement que Dieu a suscité son Fils, et il vous l'a envoyé pour vous bénir, et afin que chacun se convertisse de sa mauvaise vie. » (*Actes des Apôtres*, ch. III.)

CADI. Quel fut le résultat de ce discours ?

PRÊTRE. La conversion immédiate de cinq mille personnes.

§ IV.

MUPHTI. Mais pourquoi tous les Juifs ne se convertirent-ils pas?

PRÊTRE. Dieu, qui connaît les mystères des cœurs, et les tient entre ses mains, en sait plus que nous là-dessus; mais voici ce qui se passa: A l'instant, par ordre des autorités, les apôtres furent mis en prison. Le lendemain, les chefs du peuple, les sénateurs et les scribes s'assemblèrent, sous la présidence du grand prêtre, entouré de tous les membres de la race sacerdotale. Ils firent venir les apôtres au milieu d'eux, et leur demandèrent: « Par quelle puissance ou au nom de qui avez-vous fait cette action? » Alors Pierre, rempli du Saint-Esprit, leur dit:

« Princes du peuple, et vous sénateurs, écoutez; Puisque aujourd'hui l'on nous demande raison du bien que nous avons fait à un homme perclus, et de la manière qu'il a été guéri, nous vous déclarons à vous tous, et à tout le peuple d'Israël, que c'est *par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de Nazareth*, que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts; c'est par lui que cet homme est maintenant guéri comme vous le voyez devant vous.

« C'est lui cette pierre que vos architectes ont rejetée, et qui est cependant devenue la première de l'angle. Il n'y a de salut que par lui; car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes comme sauveur. »

Lorsqu'ils virent la constance de Pierre et de Jean, qu'ils connaissaient comme des hommes sans lettres et du commun du peuple, ils furent remplis d'étonnement. Et comme ils voyaient présent avec eux cet homme qui avait été guéri, ils n'avaient rien à leur opposer. On fait sortir les apôtres de l'assemblée, et le conseil délibère en disant :

« Que ferons-nous à ces gens-là ? car ils ont fait un miracle qui est connu de tous les habitants de Jérusalem. Cela est certain, et nous ne pouvons le nier. Afin que le bruit ne s'en répande pas davantage parmi le peuple, défendons-leur avec menaces de parler à l'avenir *en ce nom-là* à qui que ce soit. »

Aussitôt les membres du conseil firent appeler les apôtres, et leur défendirent de parler en quelque manière que ce fût, ni d'enseigner au nom de Jésus. Mais Pierre et Jean leur répondirent : « Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu. Pour nous, nous ne pouvons nous empêcher de parler des choses que nous avons vues et entendues. »

On les renvoya donc avec menaces, ne trouvant pas moyen de les punir à cause du peuple; car tout le monde rendait gloire à Dieu de ce qui était arrivé. L'homme qui avait été guéri d'une manière si miraculeuse, avait plus de quarante ans. (*Ibid.*, ch. IV.)

§ V.

MUPHTI. Que vous en semble-t-il, Messieurs?

CADI. C'est fort. Témoignage remarquable!

DZIRI. Il y a quelque chose d'aussi remarquable que le témoignage des apôtres : c'est la conduite de l'assemblée. On se demande de quoi il faut le plus s'étonner, ou de la fidélité et de la constance de ceux-là, ou de l'obstination de celle-ci. Avouer le fait et persécuter les témoins, c'est inqualifiable.

PRÊTRE. Il ne faut cependant pas confondre la nation avec les autorités; vous avez vu, Messieurs, que le peuple rendait hommage à la vérité, et montrait de la sympathie, de l'entraînement même pour les apôtres et leur doctrine.

Le peuple, Messieurs, c'est avec raison qu'un écrivain français, dont le nom est glorieusement célèbre, a dit de lui : « Son premier mouvement est toujours bon. » Le peuple, peut-on dire, tant qu'il n'est pas égaré par d'égoïstes exploitations, semble choisi par la justice pour veiller au Saint des saints dans son sanctuaire. Qui jamais a écouté ses appréciations sans admirer son tact? Jésus ne dédaigna pas d'honorer cette *voix du peuple* en demandant : *Que disent les hommes du Fils de l'Homme?* Le peuple, libre encore de l'influence, plutôt, de la pression de la synagogue, n'obéissant qu'à ses propres inspirations, reçut Jésus en triomphe, lui appliquant les paroles réservées par les prophètes au Messie : « HOSANNA AU FILS

DE DAVID; BÉNI CELUI QUI VIENT AU NOM DU SEIGNEUR; HOSANNA AU PLUS HAUT DES CIEUX... »

Le peuple enfin, est-il écrit, comme les disciples de Jésus unis dans un même esprit, s'assemblaient dans la galerie de Salomon, n'*osait se joindre à eux*, *mais leur donnait de grandes louanges*. (*Ibid.*, v.)

Oui, Messieurs, le peuple juif a de beaux états de service inscrits sur le livre de Jésus. Et la mémoire du cœur de Jésus est longue...

MUPHTI. D'où est donc venue cette opposition flagrante entre l'autorité et la manifestation populaires à l'égard du Messie?

PRÊTRE. Mon Dieu, Messieurs, c'est que le peuple, comme peuple, ne connaît ni l'ambition ni l'égoïsme, deux voisins incommodes qui ne préparent pas toujours un bon matin à ce qui les entoure; tandis que les dépositaires de l'autorité respirant un autre air dans une atmosphère différente, trop souvent mettent plus la justice à leur service qu'ils ne se tiennent au service de la justice.

CADI. Le babas touche à une fibre féconde en mystères d'iniquité; je les connais pour les avoir vus de près. Il y a des imams qui, plutôt que de sacrifier la rente de quelques pieds d'oliviers, consentiraient au renversement de la mosquée; il y a... il y a bien autre chose que cela...

Je comprends que si les membres du divan de Jérusalem craignaient de se voir supplantés dans leurs attributions, ils aient d'abord trafiqué l'iniquité par le sang d'Aïça, et refusé de le reconnaître après sa résurrection.

§ VI.

Prêtre. La première condition d'une bonne critique, c'est la justice, surtout quand elle a pour objet l'injustice. Eh bien! pour l'honneur de la synagogue, je me hâte de dire que le principal motif de reniement de Jésus après sa résurrection, ç'a été moins un sentiment de cupidité qu'une idée, idée fausse sans doute, mais non ignoble comme un sentiment terrestre. La doctrine des Sadducéens, qui niaient la résurrection des corps, avait envahi le temple. On ne pouvait reconnaître la résurrection de Jésus, et en elle celle de tous les morts, sans avouer le renversement du système.

Remarquez l'idée qui a présidé aux arrestations des apôtres. A la première : « Comme Pierre et Jean parlaient au peuple, les prêtres, le capitaine des gardes du temple et les *Sadducéens* survinrent, et, ne pouvant souffrir qu'ils annonçassent la *résurrection des morts* en la personne de Jésus.... » (*Ibid.*, IV.)

A la seconde : « Les apôtres faisaient beaucoup de miracles. Aussi apportait-on les malades, qu'on mettait sur des lits et des paillasses, afin qu'au passage de Pierre son ombre couvrît quelques-uns d'entre eux, et les délivrât de leurs maladies. Un grand nombre de personnes accouraient aussi des villes voisines à Jérusalem, où l'on amenait les malades et ceux qui étaient tourmentés par des esprits impurs; et ils étaient tous guéris.

« Alors le grand-prêtre et *tous ceux qui étaient avec lui*, c'est-à-dire *les Sadducéens*, étant remplis de colère, s'élevèrent, et, ayant fait prendre les apôtres, les mirent dans la prison publique. » (*Ibid.*, v.)

Cadi. Comment les Sadducéens pouvaient-ils refuser de se rendre à l'évidence des faits? ceux surtout qui, en qualité de sectaires, étaient censés faire profession de philosophie.

Prêtre. Hélas! vous ne savez donc pas que personne ne raisonne moins qu'une certaine classe de philosophes et de sectaires? Quand le système est adopté, tout est fait. Il devient l'*a priori* obligé de tous les raisonuements. Les faits les plus évidents peuvent venir à l'encontre, qu'ils seront rejetés comme impossibles. C'est la cabane du castor; détruisez-là, elle ne sera pas remplacée par une qui soit différente.

Dziri. Je trouve là une bonne définition du Coran et de ses disciples; la plupart des Musulmans ont pour principe de rejeter tout ce qui n'est pas contenu dans leur livre.

Prêtre. Mahomet a été du moins conséquent; il a défendu aux siens de raisonner. Si ses sectateurs ont assez de souplesse d'esprit pour refuser de voir le jour en plein midi, ils peuvent mériter une autre qualification, mais non celle d'inconséquents.

Secrétaire. Est-ce que le Prophète (que Dieu le bénisse et le salue!) n'a pas dans presque toutes les sourates proclamé la résurrection des morts?

Prêtre. Oui, oui. C'est pour cette raison que

les Musulmans ont une difficulté de moins que les Sadducéens pour admettre celle de Jésus. A lui salut !

§ VII.

MUPHTI. Le babas a laissé les apôtres dans la prison publique. Quel a été leur sort ?

PRÊTRE. « Un ange du Seigneur ouvrit dans la nuit les portes de la prison ; et, les ayant fait sortir, il leur dit : Allez dans le temple, et prêchez-y hardiment au peuple toutes les paroles de cette doctrine de vie. Ils entrèrent donc au temple dès le point du jour, et se mirent à prêcher.

« Cependant le grand prêtre, ceux qui étaient avec lui et tous les sénateurs du peuple d'Israël s'étant assemblés en conseil, envoyèrent à la prison prendre les apôtres. Les officiers s'y étant rendus, ouvrirent les portes ; et, ne les ayant pas trouvés, ils s'en retournèrent pour faire leur rapport. Nous avons, dirent-ils, trouvé la prison bien fermée, et les gardes devant les portes. Nous avons ouvert, et n'avons trouvé personne dedans.

« Le capitaine des gardes du temple et les princes des prêtres ayant entendu ces paroles, se trouvèrent fort en peine au sujet de ces hommes, ne sachant ce que deviendrait l'affaire. Quelqu'un survint, et leur dit : Voilà ces hommes que vous aviez mis en prison, qui sont dans le temple et enseignent le peuple. Alors le capitaine des gardes du temple partit avec ses officiers, et les amena sans violence, car on craignait d'être

lapidé par le peuple. Les apôtres furent présentés au conseil.

« Le grand prêtre parla en ces termes : Ne vous avions-nous pas expressément défendu d'enseigner en ce nom-là ? Cependant vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et vous voulez nous charger du sang de cet homme.

« Pierre et les apôtres répondirent : Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez fait mourir en le pendant sur le bois. C'est lui que Dieu a élevé par sa droite comme étant le Prince et le Sauveur, pour donner à Israël la grâce de la pénitence et la rémission des péchés. Nous sommes nous-mêmes les témoins de ce que nous vous disons ; et le Saint-Esprit, que Dieu a donné à tous ceux qui lui obéissent, l'est aussi avec nous.

« Après avoir entendu ces choses, les Juifs, transportés de rage, délibéraient de les faire mourir. Mais un docteur de la loi, nommé Gamaliel, qui était honoré de tout le peuple, se levant devant le conseil, commanda qu'on fît retirer les apôtres pour un peu de temps, et dit : O Israélites, prenez garde à ce que vous allez faire à l'égard de ces personnes... Voici le conseil que je vous donne : Ne vous mêlez point de ce qui regarde ces gens-là ; laissez-les faire. Si cette œuvre vient des hommes, elle se détruira ; si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire, et vous seriez en danger de combattre contre Dieu même.

« On se rendit à son avis. Ayant fait venir les apôtres, on se contenta de les faire fouetter ; on

leur défendit de parler à l'avenir au nom de Jésus, et on les laissa aller. Alors les apôtres sortirent du conseil, tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir cet outrage pour le nom de Jésus. Et ils ne cessaient tous les jours d'enseigner et d'annoncer Jésus-Christ, dans le temple et dans les maisons. » (*Ibid.*, v.)

§ VIII.

MUPHTI. Les Juifs fouettaient les apôtres pour les intimider; ceux-ci se rejouissaient de souffrir pour le nom d'Aïça; ils étaient loin de compte.

CADI. Se réjouir des coups de fouet me paraît plus difficile que de se résigner à la mort.

PRÊTRE. C'est que plus tard les apôtres se sont réjouis de la mort même. Se résigner à la douleur, c'est l'expédient du sage; la supporter avec joie, le secret du chrétien. Celui-ci est le moyen de tirer le plus noble parti des épreuves de la vie; la résignation nous laisse inférieurs, égaux tout au plus à la peine; la joie nous rend supérieurs.

DZIRI. Est-il nécessaire pour être chrétien de se réjouir des souffrances, comme ont fait les apôtres?

PRÊTRE. Non. Il suffit de tendre à les supporter avec patience, à l'imitation et avec l'aide de Jésus. Mais, correspondant aux grâces qu'il nous envoie d'en haut, on parvient insensiblement au degré de perfection dont vous me parlez, et au delà: *Ou souffrir ou mourir*, est la devise d'une héroïne chrétienne. A toutes les époques du christianisme, on a pu citer des milliers d'exemples de personnes

dont non-seulement les paroles, mais les actes, étaient conformes à cette devise.

Dziri. Pour moi, cette transformation de la nature est quelque chose de plus merveilleux que la résurrection des morts. De tout ce que le babas vient de nous raconter des apôtres, c'est ce qui me frappe le plus. Cependant, il faut en convenir, toutes ces guérisons opérées au nom d'Aïça jettent sur le témoignage de la résurrection un cachet d'évidence irrésistible.

Prêtre. Que serait-ce donc si le temps nous permettait de suivre les pas de chaque apôtre au travers des nations? Ce serait marcher de merveille en merveille, ce serait toucher du doigt et goûter du cœur l'accomplissement de ces paroles d'un prophète parlant des apôtres de Jésus: « Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes apportant l'heureuse nouvelle de la paix et du bonheur! »

Secrétaire. Quant à moi, je ne vois que des impossibilités: impossibilité dans la résurrection d'Aïça, dans le sens que l'entendent les chrétiens; impossibilité dans tout ce qu'on raconte des apôtres. Parlez-moi du Coran, qui coupe court à tout en niant la mort du Fils de Marie!

Dziri. O fils de l'enclume! le marteau de l'histoire vient de faire jaillir sur ta tête des gerbes de feu et de lumière, et tu n'as d'autre écho que ce froid tintement à renvoyer à nos oreilles!

§ IX.

Prêtre. Paix et dignité, je vous prie, Messieurs, et écoutez. Un grand ouléma, célèbre parmi nous, ouléma dont les écrits, plus nombreux que ceux de Sciouti (1), font l'admiration des savants; dont la voix éloquente a plus d'une fois retenti sur ces collines dans les églises de l'ancienne Carthage; dont le nom est en vénération parmi vos frères du pays où les chameaux broutent les jujubiers (2), Augustinus, se rencontre sur notre passage dans notre pérégrination doctrinale sur le terrain de la résurrection. Arrêtons-nous un moment, Messieurs, devant cette figure antique, antérieure de deux cents ans à Mahomet; inclinons nos têtes, et écoutons le saint et docte vieillard. Le secrétaire va trouver son homme.

« Trois choses incroyables se sont réalisées. Il est incroyable que Jésus-Christ soit ressuscité dans la chair et soit monté au ciel; il est incroyable que le monde ait cru une chose aussi incroyable; il est incroyable que quelques hommes sans naissance, sans nom, entièrement étrangers aux lettres et aux sciences, aient persuadé d'une manière aussi efficace au monde, aux savants même, une chose aussi incroyable.

(1) Les Arabes disent que, du jour de sa naissance au jour de sa mort, il a écrit en moyenne soixante pages par jour. Mais les ouvrages qui existent de ce savant sont loin de comporter ce travail.

(2) Arbres qui couvrent la campagne de Bône.

« De ces trois choses, ceux à qui nous avons affaire refusent de croire la première; ils sont forcés de voir la deuxième. Celle-ci est inexplicable s'ils n'admettent pas la troisième... Si l'on ne croit pas que les apôtres aient accompagné leur prédication de miracles en témoignage de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ, ce seul grand miracle nous suffit, que l'univers ait cru ces vérités sans avoir été témoin d'aucun miracle. » (*Cité de Dieu*, liv. XXII, ch. 5.)

CADI. Voilà quelque chose de concis et de clair. Ces quelques lignes valent, à elles seules, tout un traité; elles justifient pleinement ce que le babas nous a dit du mérite d'Augustinus.

PRÊTRE. Ce grand homme était né et avait grandi sous le même soleil que vous; avait bu de la même eau, mangé du même beurre et du même miel que vos pères; mais, plus privilégié que vous, il avait enrichi sa grande âme dans les profondes méditations du livre de la lumière. Son raisonnement, que vous venez d'entendre, était fondé au commencement du cinquième siècle; à plus forte raison au commencement du septième, époque de l'hégire; à plus forte raison encore l'est-il aujourd'hui.

SECRÉTAIRE. Le raisonnement d'Augustinus me plaît; il me sera d'un grand secours pour la défense du Coran. Si Mahomet, dirai-je, a fait des miracles en faveur de sa religion, sans aucun doute elle est divine; s'il n'en a point fait, le plus grand miracle en faveur de l'islam, c'est qu'il se soit établi sans miracles.

Prêtre. Il n'y a qu'un petit inconvénient que le secrétaire va rencontrer à son point de départ: c'est que les armes, et d'autres moyens humains dont Mahomet et les siens ont fait usage, suffisent pour expliquer l'établissement de l'islam. Au premier mot qui sortira de sa bouche, Halte-là! lui dira son adversaire; le mode d'établissement de ta religion ne peut entrer en parallèle avec celui de la mienne.

DIALOGUE XV.

Sujet : L'imputation, de la part des Musulmans, que saint Paul et les Chrétiens de la primitive Église ont fait usage des armes pour propager l'Évangile, détruite par le rétablissement des faits. — Éloge des martyrs, d'après le Coran même. — L'Évangile propagé par ce qui aurait naturellement dû l'éteindre. — Le Capitole, le Panthéon, le Vatican, en rapport avec le Calvaire. — Parallèle entre les motifs du Chrétien et du Musulman pour dire, *Je confesse*. — Le *chehet* (confession de foi), familier à la bouche du musulman, n'a de sens que complété par l'Évangile.

§ I.

Secrétaire. Si Mahomet et ses disciples ont employé les armes pour asseoir l'islam, il n'appartient pas aux Chrétiens d'en faire la critique; c'est aussi par les armes que la religion de l'Évangile s'est établie.

Prêtre. Par les armes! Oui, vous avez raison; les armes ont répandu le sang de l'Homme-Dieu et de ses apôtres, vous l'avez vu, ainsi que celui de leurs successeurs et de leurs disciples, comme vous pourrez le voir si vous le désirez.

Secrétaire. Croyez-vous que nous ne sachions

pas comment les premiers Chrétiens, dès qu'ils eurent atteint le chiffre de sept cents, se sont armés à l'effet de grossir par contrainte le nombre des prosélytes; comment Paul, roi d'Israël, est tombé entre leurs mains; par quel stratagème il s'est tiré d'affaire et est devenu zélé propagandiste; comment il a inventé le dogme de la divinité d'Aïça, et a endoctriné Nestorius, Jacob et Melcon, patriarches des Nestoriens, des Jacobites et des Melchites? Nous connaissons tout cela (1).

(1) Voici les paroles de l'auteur arabe : « Les disciples d'Aïça, sur lui salut! au nombre de sept cents, prirent les armes pour contraindre les Grecs à embrasser leur religion. Saul, plus tard appelé Paul, roi des Juifs, leur tomba dessus, et les chassa de la Syrie. S'étant ensuite travesti, il se promenait parmi les disciples d'Aïça. Il fut reconnu et arrêté. Alors Paul dit que, se voyant depuis peu privé de la vue, de l'ouïe et de l'usage de tous les sens, il avait fait vœu à Aïça d'inscrire son nom parmi ceux de ses disciples, s'il était délivré de tous ses maux; que, se voyant maintenant complétement guéri, il était disposé, en accomplissement de son vœu, de passer le reste de sa vie dans la religion chrétienne. Le conseil des notables fit construire un oratoire au nouveau prosélyte. C'est là que Paul eut plusieurs visions relatives aux rites à établir dans la religion chrétienne. Dans la première, il lui fut révélé que les Chrétiens, qui se tournaient auparavant vers Jérusalem dans leurs prières, devaient se tourner vers l'Orient. Dans la deuxième, il fut averti d'abolir toute différence d'usage entre aliments et aliments. Dans la troisième, Paul vit certains mystères qu'il ne voulut communiquer qu'à un petit nombre. Au moment d'en parler, il fit sortir de l'oratoire tout le monde, excepté Nestorius, Jacob, Melcon, et Fidèle.

« Alors il dit être persuadé que Celui qui avait guéri les lépreux, les aveugles de naissance, et ressuscité les morts, était Dieu, descendu parmi les hommes. Un répondit qu'il était

Prêtre. Il me semble rêver en vous entendant. C'est bien le produit de sa féconde imagination que le secrétaire vient de nous donner, n'est-ce pas?

Secrétaire. Par la tête du Prophète, que la bénédiction et le salut de Dieu soient sur lui! je n'ai fait que répéter en substance le récit de l'un de nos plus célèbres docteurs, Ahmet-Iben-Edris: que Dieu le voie avec complaisance!

Prêtre. Mais ce doit être pour rire que votre docteur parle ainsi. Une circonstance du récit suffit pour en faire ressortir le ridicule: Nestorius et Jacob sont venus, le premier quatre cents, le second cinq cents ans après saint Paul. Comment auraient-ils pu se trouver dans l'oratoire du saint docteur?

Vous dites que Paul était roi d'Israël. Avez-vous donc oublié qu'à cette époque Israël n'avait plus de rois? Vous dites que Paul est l'inventeur

dans cette persuasion; un autre, qu'en Dieu étaient trois: Dieu, son Fils, et l'Esprit-Saint. Un troisième dit: Il n'y a que Dieu et le Fils. Le quatrième, qu'Aïça était Dieu incarné pour les hommes. Et ainsi l'on demeura partagé en quatre opinions.

« Jacob affirma, d'après la parole de Paul, qu'Aïça était Dieu; et ce fut la doctrine de ses sectateurs, appelés Jacobites. Nestorius dit: Aïça est le Fils de Dieu, adopté comme tel par faveur: telle fut la doctrine des Nestoriens. Melcon dit que Dieu consistait en trois personnes: doctrine des Melchites. Alors Fidèle se leva, et dit: Que Dieu maudisse celui-ci! il ne cherche qu'à vous tromper. Nous aussi, nous avons été disciples du Christ, nous l'avons vu, et nous avons entendu ses paroles. Alors Paul se leva, et dit à ses associés: Combattons contre ce croyant, tuons-le ainsi que ses sectateurs, etc. »

du dogme de la divinité de Jésus. Mais vous avez vu fort au long dans l'Évangile que Jésus s'est déclaré Dieu ; vous avez entendu les apôtres répéter cet enseignement avant qu'il fût question de saint Paul. Ce qui n'est pas moins risible, ce sont toutes ces prouesses qui lui sont attribuées.

§ II.

Voulez-vous connaître l'histoire authentique de la conversion de Paul? la voici telle qu'elle a été écrite par un témoin oculaire de ses actes, homme instruit et véridique, saint Luc :

« Cependant Saul, ne respirant que menaces et sang contre les disciples de Jésus, vint trouver le grand prêtre, et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il trouvait quelques personnes de cette secte, hommes ou femmes, il les amenât prisonniers à Jérusalem.

« Il se mit en route. Il approchait de Damas, lorsque tout à coup il fut environné et frappé d'une lumière descendue du ciel. Il tomba par terre, et entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Il répondit: Qui êtes-vous, Maître? Et le Seigneur lui dit: Je suis Jésus que tu persécutes. Il est dur de regimber contre l'aiguillon.

« Alors, tremblant et hors de lui-même, Saul dit : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Le Seigneur lui répondit : Lève-toi, et entre dans la ville; on te dira ce que tu as à faire. Les hommes qui l'accompagnaient étaient tout étonnés; ils en-

tendaient une voix, mais ne voyaient personne.

« Saul se lève; il ouvre les yeux, et il se trouve avoir perdu l'usage de la vue. On le conduisit par la main et on le mena à Damas, où il fut trois jours sans manger ni boire.

« Il y avait à Damas un disciple, nommé Ananie, à qui le Seigneur dit dans une vision : Ananie. Et Ananie répondit : Me voici, Seigneur. Le Seigneur ajouta : Lève-toi, et va dans la rue qu'on appelle Droite; cherche dans la maison de Judas un nommé Saul de Tarse; il y est en prière... Ananie répondit : Seigneur, j'ai entendu dire par plusieurs combien cet homme a fait de mal à vos saints dans Jérusalem. Il est même venu en cette ville muni de pouvoirs, de la part des princes des prêtres, pour emmener prisonniers tous ceux qui invoquent votre nom.

« Le Seigneur repartit : Va le trouver, parce que cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les gentils, devant les rois, et devant les enfants d'Israël. Je lui montrerai combien il doit souffrir pour mon nom.

« Ananie s'en alla donc; et étant entré dans la maison où était Saul, il lui imposa les mains, et lui dit : O Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui vous est apparu dans le chemin par où vous veniez, m'a envoyé afin que vous recouvriez la vue et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. Aussitôt il tomba des yeux de Saul comme des écailles, et il recouvra la vue. Il se leva, et il fut baptisé... Il se mit aussitôt à prêcher Jésus dans les synagogues, en assurant que c'était le Fils de Dieu.

Tous ceux qui l'écoutaient étaient frappés d'étonnement, et disaient : N'est-ce pas celui-là qui persécutait avec tant d'ardeur dans Jérusalem les adorateurs de ce nom, et qui est venu ici pour les emmener prisonniers aux princes des prêtres ? »

Cadi. Voilà ce qui est marqué au cachet de la vraisemblance, et porte l'accent de la conviction avec soi.

§ III.

Secrétaire. Notre auteur cependant est une grande autorité; son nom seul, *Edris*, veut dire enseignement; et, de l'aveu des savants, il justifie son nom.

Prêtre. Edris nous donne cet enseignement ajouté à tant d'autres sur le même sujet, qu'il en est de vos historiens et de vos commentateurs comme des champignons : les meilleurs sont suspects.

Dziri. *Pur troppo*, dirai-je, en employant une expression de mon jardinier, l'Italien. La cause de leurs erreurs, c'est la nécessité de recourir au pieux mensonge pour appuyer un système religieux erroné. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire sur le bout de l'oreille qu'Edris montre dans son récit. Pourquoi cet anachronisme de quatre ou cinq cents ans, si ce n'est pour justifier le reproche fait aux Chrétiens par les Musulmans d'avoir ajouté à l'Évangile les dogmes de la Trinité et de la divinité d'Aïça ?

Pourquoi faire de Paul un chef de sabreurs, si

ce n'est pour dépouiller l'Évangile d'une prérogative qui lui est propre, et forme à elle seule un si grand contraste avec le Coran: celle de s'être implanté sans violence? Mais peut-être me trompé-je; cette légion de sept cents Chrétiens armés a-t-elle existé, comme Edris le rapporte?

Prêtre. Tout ce que l'histoire sacrée rapporte des Chrétiens, quelque temps après l'ascension de Jésus, c'est qu'au nombre, non de sept cents, mais de dix mille environ, ne formant à Jérusalem qu'un cœur et qu'une âme, ils furent, dans une persécution qui s'éleva contre eux, dispersés en divers endroits de la Judée et de la Samarie. De leur résistance, il n'en est parlé nulle part.

La seule chose dont il soit fait mention, c'est qu'à l'exemple des apôtres, les simples fidèles ne savaient faire que cette réponse : *Nous ne pouvons pas. Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Et, comme eux, ils mouraient en bénissant leurs bourreaux. Les Actes des martyrs, dans l'établissement du christianisme, ne forment pas les moins belles pages de nos annales. Par leur nombre et leur héroïsme, ils ont même laissé leur nom à une époque : l'ère des martyrs.

§ IV.

Secrétaire. Le Coran, auquel on ne rend pas assez justice, lui, aussi juste que fécond, renferme un passage tout à la louange des martyrs chrétiens.

« Par le ciel aux douze citadelles (1), par le jour promis, par le témoin et celui qui est l'objet du témoignage, *ont été mis à mort les habitants de la Fosse,* proie d'un feu alimenté par des matières combustibles. Les infidèles étaient assis sur le bord, témoins des tourments qu'ils faisaient subir aux croyants. Ceux-ci n'ont été l'objet de telles cruautés que pour avoir cru au Dieu tout-puissant et digne de toute louange, maître de la terre et des cieux; il est témoin de toutes choses. Certes, ceux qui ont tourmenté les croyants et les croyantes, et n'en ont pas fait pénitence, n'ont à attendre que les tourments de la géhenne, tourments de feu. » (Sourate *Famille de la Fosse.*)

PRÊTRE. A quoi fait allusion ce beau passage?

LE CADI, parlant à demi-voix au Muphti : Ce serait bien d'avoir le Commentaire de Ben-Ishak.

PRÊTRE. Comment? comment?

DZIRI. Continue, ô collègue de Tunis!

CADI. J'ai bien lu les Commentaires dans le temps. Les noms propres ont déserté de ma mémoire.

MUPHTI. Pour ces détails secondaires, c'est l'affaire d'Abd-el-Rahaman.

SECRÉTAIRE. Si ma mémoire s'est quelque part trouvée en défaut, ma bonne volonté et ma franchise, jamais. Voici donc. Le passage fait allu-

(1) Signes du zodiaque où se tiennent les anges, pour repousser les démons qui tentent d'aller dérober les secrets de Dieu. Voir *Clef du Coran*, p. 131.

sion aux habitants de pays chrétiens. Le juif Dunaan, petit tyran du pays, leur donna à choisir entre le judaïsme et la mort. Ils optèrent pour la mort. Le roi, après avoir fait creuser une fosse à l'instar d'une fournaise, y fit allumer le feu et précipiter les Chrétiens, au nombre de quatre-vingts, moitié hommes et moitié femmes. On ajoute : Comme une mère montrait de l'hésitation, son enfant en bas âge laissa le sein, et lui dit : Va, et ne sois pas du nombre des impies.

Prêtre. L'Arabie a fourni d'antres martyrs, parmi lesquels se trouvent deux noms célèbres : les deux frères Cosmus et Damianus, médecins, natifs de la ville d'Égée. Sur le refus d'adorer des dieux en dehors du Dieu unique, dont le Verbe et l'Esprit concourent à former l'essence, ils furent successivement jetés, pieds et mains liés, dans la mer et dans les flammes. En étant successivement sortis sains et saufs par protection d'en haut, ils eurent la tête tranchée.

Secrétaire. Des médecins arabes mourir pour attester la divinité d'Aïça!...

§ V.

Prêtre. Ce ne sont là que des cas isolés. Que ne puis-je, Messieurs, dans des limites de temps moins circonscrites, exposer à vos yeux le tableau des martyrs des autres contrées du monde! Dès le temps des apôtres vous verriez parmi leurs disciples un héros et une héroïne, tous les deux à la fleur de l'âge, devenir, chacun dans son sexe,

prémices du martyre parmi les fidèles : Étienne, accablé sous une grêle de pierres, expire à Jérusalem, en disant, à l'exemple de Jésus : *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché!* Thécla, à Antioche de Psidie, dénoncée et condamnée comme chrétienne pour avoir refusé la main d'un noble et riche prétendant, est successivement exposée aux lions, qui la respectent, et mise sur un bûcher, où elle reçoit la double couronne du martyre et de la virginité.

A Rome, ce serait un empereur en cherche de quelque émotion nouvelle pour son cœur blasé, se promenant la nuit en voiture dans les allées de ses jardins, éclairées par des torches à la forme humaine, d'où s'échappaient des cris déchirants, étouffés par les flammes : c'étaient des Chrétiens trempés dans la poix et la résine, placés de distance en distance, fixés à des pieux qui les transperçaient de bas en haut, leur sortant par la bouche.

Dans l'amphithéâtre de la même ville, beaucoup plus vaste que celui d'Eldjem (1), que vous connaissez, vous verriez de jeunes filles, des adolescents, avertis de leur fin prochaine par les rugissements des lions, des tigres et des léopards affamés, sourire à ce signal de départ, comme à des accents angéliques les appelant au paradis.

Souvent vous verriez ces animaux, oubliant leur férocité, au lieu de se précipiter sur les jeunes

(1) Ancien Thysdrus, bâti par les Gordiens, partie Est de la régence de Tunis.

victimes, attrayante proie, venir respectueusement leur lécher les pieds et les mains, comme si les rois des animaux voulaient enseigner aux souverains des hommes à reconnaître l'inviolabilité des parlementaires ou témoins du Souverain de la terre et des cieux.

Plus souvent encore vous verriez les bourreaux ou les bestiaires, soudainement convertis par le spectacle de tant de constance et de prodiges, réclamer pour eux-mêmes les supplices dont ils viennent d'être les instruments.

Je vous compterais des milliers de Chrétiens de tout rang, de toute condition, pauvres, riches, philosophes (1), princes (2), magistrats (3), condamnés à la mort ou à l'exil, se soumettre patiemment à la sentence, sans jamais faire le moindre appel à la révolte contre leurs persécuteurs.

En Égypte, dans toute l'Afrique romaine, dans les deux Asies, dans les diverses contrées d'Europe, partout mêmes persécutions, même héroïsme de vertus, mêmes prodiges. Ici, Messieurs, ici, sur ces ruines de Carthage, nous sommes assis sur la terre des martyrs. Il nous serait difficile de prendre une poignée de poussière sans qu'elle renfermât de leurs cendres.

Tournez vos regards vers la colline de Saint-Louis : sur l'emplacement qu'occupe la chapelle de France, se trouvait le prétoire, où les Chré-

(1) Le savant Apollonius, sous Commode.
(2) Flavia Domitilla, sous Trajan.
(3) Les tribuns Gétulius et Amautius, sous Adrien.

tiens entendaient leurs arrêts de mort. Sur le versant de la colline, étaient les cachots, dont les noirs vestiges semblent nous redire de mystérieuses horreurs.

Au couchant du monticule, près du village de la Malkha; voyez-vous ces blocs de pierre dispersés? Là était l'amphithéâtre, rendez-vous ordinaire des martyrs et des bêtes féroces, dignes exécutrices, à moins d'intervention divine, des sentences de leurs juges.

Ces détails ne peuvent offrir, je le conçois, Messieurs, un grand intérêt à des étrangers; mais vous serez assez indulgents pour supporter l'ingénu langage de mon cœur attendri : il me semble voir descendre le long de cette colline des processions de nos pèlerins, quittant avec joie cette dernière étape de la vie pour entrer, à travers un flot de sang, dans la barque de l'éternité.

Hier c'étaient douze habitants d'une même ville, huit hommes et quatre femmes; aujourd'hui ce sont cinq autres, parmi lesquels Viva Perpétua, jeune femme de haute distinction, native de Toubourba. Une belle église lui fut dédiée par les Chrétiens : en voilà les ruines sur la plage, entre la chapelle Saint-Louis et la mer, un peu au nord du port Cothon. C'était un ancien temple de Baal.

Demain, ce sera un célèbre pontife, lumière et sel de son troupeau, Cyprianus. Arrivé sur le théâtre de son supplice, près de ces oliviers, au couchant des citernes, il fit compter vingt-cinq

pièces d'or à l'exécuteur qui lui allait trancher la tête.

Secrétaire. L'ouvrier ne perdit pas sa journée.

Prêtre. Et le saint évêque fit une bonne affaire : quel plus noble usage pouvait-il faire du reste de provision de son pèlerinage, au moment d'entrer en possession de trésors inaccessibles à la rouille et à la main des voleurs? Ce petit rouleau, dont l'enveloppe était un tissu de charité et de miséricorde, dut avoir un autre effet sur le cœur du donataire que de servir à lui procurer du pain.

Muphti. J'applaudis. Aussi le nom d'*étrangers* que le babas nous a donné, il n'y a qu'un instant, ne peut-il désormais nous convenir : quand nos livres se rapprochent, nos cœurs peuvent-ils demeurer séparés? Vos martyrs sont les nôtres, puisque le Verbe, pour lequel ils ont témoigné, appartient au Coran comme à l'Évangile.

Prêtre. Vous me donnez une leçon qui vous honore. Je serai fidèle à en tenir compte.

§ VI.

Secrétaire. Pourvu que le babas ne compte pas sans cafétiste. Ce qu'il vient de nous dire sur les martyrs, porte un caractère d'invraisemblance : si, dès le principe, on s'est mis de toute part à faire périr les Chrétiens, comment se fait-il que le nombre en soit allé toujours croissant? La race de ces gens aurait dû s'éteindre à sa naissance.

PRÊTRE. Un de nos auteurs l'a dit : Le vrai n'est pas toujours vraisemblable. Et deux faits incontestables, la conversion d'une immense portion du globe et l'histoire des martyrs, ne permettent pas de s'incliner devant la tente que l'invraisemblance a dressée au bout du nez du secrétaire : c'est l'horizon ordinaire de quiconque veut absolument juger de tout *a priori*.

SECRÉTAIRE. Les Chrétiens sont donc comme l'hydre de Lerne peinte sur les murs de nos salles de bains : au fur et à mesure qu'on lui coupait les têtes, elles repoussaient plus vivaces.

PRÊTRE. Ce n'est pas assez. Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, l'histoire de la religion de Jésus va plus loin que les fictions des poëtes : au lieu d'un vivant pour un mort, *le sang des martyrs* était *une semence de Chrétiens*, selon l'énergique et sublime pensée d'un prêtre de Carthage, que le saint évêque dont nous venons de parler appelait son maître.

Le terme explicatif de tout ceci, c'est que Dieu a voulu, dans le système de la rédemption, renchérir sur celui de la création : dans le premier, il a tout fait de rien ; dans le second, du sein de la mort il fait sortir la vie.

Les choses marchant sur ce pied, qu'est-il arrivé ? Il ne s'était pas écoulé soixante-dix ans depuis la résurrection de Jésus, qu'en certaines contrées de l'empire romain *les temples païens étaient déserts*, *les villes et les campagnes se trouvant envahies par le christianisme* (1).

(1) Lettre de Pline à Trajan.

Nous ne sommes que d'hier, écrivait plus tard le susdit éloquent prêtre de Carthage aux pontifes romains, *nous ne sommes que d'hier, et nous occupons tout : villes, îles, places fortes, camps, palais, sénat, forum. Nous ne vous laissons que les temples vides* (1).

Enfin, Messieurs, la religion chrétienne, contre laquelle les Césars avaient lancé tant de sanglants édits, finit par monter sur le trône des Césars, éclipsant par la splendeur de ses cicatrices l'éclat de la pourpre impériale.

Les dieux de l'empire, en faveur desquels les Chrétiens avaient été immolés par hécatombes, se virent expulsés du premier temple du monde païen, pour faire place au culte des martyrs.

Sur la colline où les pythonisses avaient dressé leurs trépieds, fut placée la chaire de l'autorité doctrinale. Les oracles se turent. L'Esprit-Saint parla par la bouche de Pierre et de ses successeurs.

C'est ainsi, Messieurs, que le Capitole, Kasbah triomphale des empereurs; le Panthéon, sanctuaire commun de tous les dieux; le Vatican, séjour des augures, sont devenus autant de télégraphes des siècles, en permanente correspondance avec le Calvaire.

En nous rendant compte des métamorphoses qu'ils ont subies, ces monuments nous transmettent au travers des temps, écrit sur un arc-en-ciel de sang innocent et de pure lumière, le témoignage

(1) Tertullien, *Apologétique*, chap. 37.

de la mort, de la résurrection et de la divinité du Messie.

Nier un de ces faits ou de ces dogmes, c'est lancer un grain de poussière contre le soleil pour en obscurcir les rayons.

§ VII.

Voilà, Messieurs, comme notre religion est toute fondée sur des faits et des témoignages. Jamais il n'y eut un plus grand fait à attester, jamais un plus imposant témoignage.

Au Chrétien il appartient de dire en toute vérité un mot familier à votre bouche : *Je confesse* ou *témoigne* (achehet). Êtes-vous autorisés à en dire autant? Remontez la chaîne. Quel fait fondamental trouvez-vous au bout? Une fuite (hégire), qui est devenue votre ère. C'est là le fait d'un homme prudent, mais nullement le témoignage de la mission d'un prophète. Ah! Napoléon Ier, dont le nom est demeuré grand parmi vous comme chez toutes les nations du monde, comprenait mieux cette matière. Comme on lui conseillait de se constituer chef de la religion de l'État, il répondit : « Commencez donc par me dire de me faire crucifier. »

Au lieu de la patience et du martyre, quels ont été les témoignages secondaires et les moyens de propagation de l'Islam? Les armes : armes entre les mains du Prophète, armes entre les mains des kalifes; toujours des armes, si la ruse et les menaces restaient inefficaces.

Ruse et menaces; consultez les ambassades du Prophète auprès des souverains circonvoisins: Héraclius, empereur des Grecs; Kosroès, roi de Perse; Nedjacha, roi d'Abyssinie; Mok'ouk's', gouverneur d'Alexandrie; Moudar, souverain de la Mésopotamie; H'eifar et Abd-Ebni-el-Djeloundi, chefs du pays d'Aoumon; H'ouda, roi de l'Yémen; H'areth, chef du district de Damas, etc. Les protocoles de toutes se réduisent à ces mots : *Sois musulman, et tu conserveras saufs ta personne et ton rang. Si tu refuses, l'infidélité de tes sujets retombera sur toi. Les cavaliers arabes ne tarderont pas à venir te visiter; ils passeront sur ton ventre, et te moudront les os.* Auprès des faibles, l'effet suivit de près les menaces (1).

Entre Jésus mourant et ressuscitant pour remplir sa mission, et Mahomet prenant la fuite pour sauvegarder la sienne, ou imposant sa doctrine par l'épée; entre les apôtres donnant leur sang pour attester les faits dont ils avaient été témoins, et les kalifes versant celui des autres comme moyen de propagande; entre le Christianisme, qui s'est établi par ce qui devait naturellement le tuer à sa naissance, et l'Islam, qui s'est implanté par ce qui aurait naturellement dû l'étendre davantage : la force et les accommodements avec les faiblesses des hommes, il y a toute la distance du fait de l'homme à l'œuvre divine : du fils d'Abd-Allah au Fils de Dieu.

(1) Voir le Mémoire publié par l'auteur sur les Correspondances et les Ambassades de Mahomet.

DZIRI. Bravo (sahah)! En vérité, la famille des obstinés se trouve prise par la tête et par les flancs.

SECRÉTAIRE. La famille des fidèles n'a rien à craindre tant qu'elle aura pour retranchement le Coran.

DZIRI. Depuis longtemps, miné par la sape, ce retranchement a sauté dans les airs.

PRÊTRE. Oui, mais les feuillets, mère du livre, sont tombés dans le champ de l'Évangile. Transplantés comme des plantes exotiques, ils étaient demeurés stériles; en rentrant dans leur terrain primitif, ils y trouveront leur complet développement.

DIALOGUE XVI.

—

Sujet : Le Messie prédit avec les caractères niés par les Musulmans : comme devant mourir et ressusciter; comme sceau des prophètes; comme Dieu. — Le tout précédé d'une digression sur Job.

§ I.

Secrétaire. On a l'air de me croire vaincu. Je le serais peut-être, si le babas avait fait un plus habile usage de ses armes : elles sont puissantes, mais mal maniées. Je vous invite, Messieurs, à entrer dans une question décisive pour moi: ce sera finir par où vous auriez dû commencer. Je ne demanderai point au babas si Aïça a été prédit par Moïse et les prophètes; tous les Musulmans croient qu'il l'a été. Mais l'a-t-il été avec les caractères qu'on lui prête: celui de rédempteur des hommes; celui de sceau des prophètes; celui de Fils de Dieu ?

Prêtre. Peut-être le secrétaire a-t-il raison. Jésus lui-même s'est souvent contenté, pour prouver sa mission, de renvoyer à ce que les prophètes avaient prédit de lui.

Eh bien, oui, Jésus a été prédit comme rédempteur des hommes. C'est de la bouche d'un prophète arabe que j'entends d'abord sortir cette prédiction.

SECRÉTAIRE. Un prophète arabe! Est-ce que l'Arabie a donné naissance à quelque autre prophète qu'à Mahomet? Que la bénédiction de Dieu soit sur lui!

PRÊTRE.

Dans la terre de Hus, simple de cœur, vivait
Un homme appelé Job, cher à Dieu qu'il servait.
(Traduct. de BAOUR-LORMIAN.)

SECRÉTAIRE. Job est en effet compté parmi les prophètes. « Souviens-toi de Job, est-il dit dans le Coran, quand il s'écria vers son Seigneur : Le malheur s'est appesanti sur moi; mais vous êtes le plus clément des cléments. Nous l'exauçâmes; nous lui donnâmes une famille plus nombreuse que la première. Ce fut par un effet de notre miséricorde et pour l'avertissement de nos adorateurs. » (Sourate *les Prophètes.*)

Mais j'ignorais que ce prophète fût originaire de l'Arabie.

PRÊTRE. Des trois Hus dont parlent nos Écritures, Hus fils de Nachor (1), Hus fils de Disan (2), Hus fils d'Aram (3), les deux premiers

(1) *Gen.*, XXII, 21.

(2) *Ibid.*, XXXVI, 28.

(3) *Ibid.*, X, 23. C'est ce dernier Hus qui, selon Josèphe et saint Jérôme, a fondé la ville de Damas. En citant la tradition arabe, on ne prétend nullement contredire ces deux grandes autorités.

donnèrent leurs noms à deux pays de l'Arabie: l'un en Idumée, l'autre dans l'Arabie déserte; le troisième, si l'on s'en rapporte à vos traditions, père d'Ad, habita l'Arabie Heureuse.

Tout concourt donc à établir que Job était Arabe.

D'ailleurs, dans les descriptions et les portraits qu'il nous a laissés dans son livre sublime, le choix des sujets, comme le coloris des expressions, révèle le ciel et le désert de l'Arabie.

AUTRUCHE.

D'un agile coursier, l'autruche en son essor
Égale la vitesse et la surpasse encor.
L'autruche à l'épervier par sa plume est semblable,
Elle laisse en fuyant tous ses œufs sur le sable.
J'aveuglai son instinct, j'étouffai dans son cœur
De la maternité le sentiment vainqueur.
Elle ne songe pas, dans son indifférence,
Que ses œufs, de sa race incertaine espérance,
Aux brutes, aux passants, à toute heure exposés,
Sous leurs dents, sous leurs pas, peuvent être écrasés.

AIGLE.

Roi des monts sourcilleux, l'aigle habite leurs cimes;
Il y suspend son aire au-dessus des abîmes,
Et d'une chair sanglante il repaît ses aiglons.
Vis-tu jamais son vol ramper dans les vallons?
Superbe, indépendant de la nature entière,
Il fend les flots de l'air, dresse une tête altière;
Il oppose, planant dans l'azur radieux,
Aux éclairs du soleil les éclairs de ses yeux;
Des vents tumultueux il affronte la rage;
Son cri joyeux se mêle au fracas de l'orage;
Et des hauteurs du ciel son regard a cherché
L'imperceptible ver qu'un brin d'herbe a caché!

CHEVAL.

Vois le cheval guerrier! te doit-il sa valeur,
Son instinct du péril, la bouillante chaleur
Qui l'enflamme et l'entraîne au milieu des alarmes?
Son oreille se plaît au son bruyant des armes.
De ses larges naseaux il aspire, il boit l'air;
Ses pieds retentissants font pétiller l'éclair;
Il ronge, plein d'ardeur, son mors blanchi d'écume:
Tant du prochain combat le besoin le consume!
Sitôt que la trompette et ses rauques accents
Ont au loin réveillé les échos frémissants,
Il dit: Allons!!! et part, et vole, et dans la plaine
En tourbillons fumants disperse son haleine!...
Comme la sauterelle, il s'élance, il bondit.
Ainsi la flèche siffle, et l'acier resplendit.
Qu'importent les hasards dont sa course est semée?
Il reconnaît des chefs la voix accoutumée;
Il se jette à travers les poudreux escadrons,
Au bruit de la mêlée, aux accords des clairons,
Haletant, furieux, les crins épars!... Il nage
Dans l'immense vapeur qu'exhale le carnage.
D'une grêle de traits sans relâche investi,
Son cœur un seul instant ne s'est pas démenti.
De son généreux sang déjà les flots ruissellent;
Il garde sa fierté, mais ses forces chancellent.
Il cède, il tombe enfin sur l'arène qu'il mord,
Où son premier soupir est un soupir de mort.
(*Ibid.*, ch. XXXIX.)

Ce portrait du cheval, Messieurs, n'est parfait, n'est même exact, que parce que le cheval arabe en est le héros.

SECRÉTAIRE. Nous voilà en belle compagnie: l'aigle, le cheval et l'autruche; mais, pas même une parole de Dieu!

Si nous étions des païens, le babas n'aurait pu mieux choisir pour nous faire glorifier de compter Job parmi nos aïeux. Aux enfants du Coran, il faut un autre langage. Mais, heureusement, notre livre y supplée : j'ai déjà cité un verset à la louange de Job; je pourrais en citer d'autres.

PRÊTRE. Patience!

DZIRI. Patience, patience! C'est qu'il faudrait la patience de Job. Ça ne comprend rien, je l'ai bien dit.

PRÊTRE. De la patience! à l'exemple de Jésus, qui l'a portée plus loin que Job. Je dirai donc au secrétaire, quelles que soient les dispositions de son âme qui l'ont porté à me faire des observations peu académiques et un peu étranges, je lui dirai : Les portraits que j'ai cités ne sont que des extraits d'un discours que Dieu est supposé adresser à Job pour faire ressortir sa puissance et sa sagesse par l'énumération des merveilles de la création.

A cause de l'incident survenu, il est de mon devoir de rapporter le commencement de ce discours. Je le dois à la gloire de Dieu, à la louange de Job; je le dois au secrétaire : le Chrétien est débiteur de la charité envers tout le monde.

Job au comble de l'épreuve était descendu avec quelque complaisance dans le moi, ombrette favorite des patients et des humbles.

Pour le confondre,

Du sein d'un tourbillon la voix du Tout-Puissant
Sort, et fait retentir tout le ciel frémissant.

Quel est cet insensé dont le hardi langage
Mêle le faux au vrai, le respect à l'outrage?
D'un tel excès d'orgueil connais-tu le danger ?
Prête l'oreille, Job! Dieu va t'interroger.

Est-ce toi dont la main, en merveilles féconde,
Sur sa pierre angulaire édifia le monde,
Jeta les fondements et régla son niveau,
Lorsque ensemble, admirant ce prodige nouveau,
Tous les astres en chœur, au doux concert des anges,
Pour célébrer mon œuvre unirent leurs louanges?
Prévoyais-tu l'instant où la clarté des cieux
Pour la première fois viendrait ouvrir les yeux ?
Quand mon souffle éternel daigna te donner l'être,
Le nombre de tes ans, pouvais-tu le connaître?

Quels sublimes travaux, en six jours terminés,
Parleront de ta gloire aux siècles étonnés?
Du matin renaissant l'étoile avant-courrière
Te doit-elle l'éclat dont brille sa lumière?
Et quand s'éteint le jour, à l'étoile du soir
Dans son char scintillant as-tu dit de s'asseoir ?
Mais peut-être est-ce toi dont l'immortel génie
De ces mondes sans nombre entretient l'harmonie?
Jusqu'au fond de l'abîme as-tu plongé tes pas?
De l'antre ténébreux qu'habite le trépas,
Les portes devant toi se sont-elles ouvertes?

Change en séjour riant les campagnes désertes,
Où, parmi les rochers, les halliers épineux,
Le seul reptile roule et déroule ses nœuds.
Dans les sauvages lieux où la nature expire,
Fais éclore des fleurs; qu'un vent frais y respire;
Que le cèdre orgueilleux, de ses feuillages verts,
Y lève un front géant, respecté des hivers.

Si, de tous mes secrets heureux dépositaire,
Pour toi dans l'univers il n'est point de mystère,

Tu ne peux ignorer quelle route conduit
Au berceau de l'aurore, au palais de la nuit.
D'où provient la chaleur? Sais-tu par quelle voie
Arrive le soleil qu'à la terre j'envoie,
Et quels globes lointains, de glaces entourés,
De ses rayons mourants sont à peine éclairés?
Eh bien! si tu le peux, que ta main faible et grêle
Forge l'ardent éclair et la bruyante grêle.
Répares-tu pour moi, dans mes jours de combats,
Les armes de la neige et celles des frimas?
Que le temps, à ta voix, dans sa marche s'arrête!
Ordonne aux aquilons de souffler la tempête!
Déchaîne sur les monts leur vol impétueux!
Fais descendre la pluie à flots tumultueux;
Et qu'au lever du jour, sur la plaine arrosée,
En diamant liquide éclate la rosée.
Des fleuves, enchaînés dans leur berceau natal,
As-tu durci les flots en solide cristal?
Pourras-tu cependant commander au tonnerre
De partir à ta voix pour effrayer la terre?
Et, roulant sous un ciel de ténèbres noirci,
Viendra-t-il au retour te dire : Me voici?

....

C'est ainsi que de Dieu la voix éclate et tonne.
Plein d'une sainte horreur, Job l'entend et frissonne,
Et le Seigneur à Job de nouveau s'adressant :

L'insensé qui dispute avec le Tout-Puissant,
Et se pare à ses yeux d'une vaine insolence,
Sera frappé de crainte et réduit au silence;
Car je suis le Seigneur!...

SECRÉTAIRE. Pauvre Job! Que dut-il répondre?

PRÊTRE. Et Job a répondu :
Qui parle follement, doit être confondu;

Il doit alors se taire en tout ce qui vous touche.
Moi, Seigneur, de ma main je fermerai ma bouche;
J'ai dit ce qu'à présent je voudrais retirer.

DZIRI. A *voudrais* il n'y a qu'à substituer *devrais*, et la réponse du secrétaire est toute faite.

SECRÉTAIRE. O Dieu! ô prophète! Auprès du sarcasme de mon maître, la condition de Job me paraîtrait douce.

PRÊTRE. Job ajouta :

Une seconde fois on m'a vu murmurer :
Aussi, me renfermant dans mon humble partage,
Mes lèvres n'oseront vous parler davantage. (*Ibid.*)

LE SECRÉTAIRE, le menton appuyé sur le poing, dans la posture que les artistes ont coutume de représenter un esclave qui vient d'être frappé de verges, après un moment de silence dit : C'est égal, je n'ai pas perdu le temps. A quelle époque a vécu Job?

PRÊTRE. Avant Moïse, ou de son temps. Car le législateur des Juifs en fait mention.

SECRÉTAIRE. Si tant est qu'il faille admettre des défectuosités dans le Coran, la nation arabe peut s'en consoler : plus de deux mille ans avant Mahomet, elle a pu dire qu'elle avait un livre inimitable.

PRÊTRE. Ce serait injuste de ma part de ne pas en faire l'aveu. Eh bien! avec la même sublimité que Job a parlé de Dieu créateur, avec la même il a parlé de Dieu rédempteur.

DIALOGUE XVII.

Sujet. — Suite.

Prêtre. « Qui peut rendre pur celui qui a été conçu d'un sang impur? N'est-ce pas vous seul qui le pouvez? » (Job, XIV, 4.)

Après ce profond soupir sur la tache originelle, où il ne voit de remède possible que dans Dieu réparateur, Job s'arrête avec complaisance sur l'objet de son espérance, et ne trouve pas de termes assez énergiques pour transmettre la consolante révélation à la postérité. « Oh! qui m'accordera que mes paroles soient écrites? Qui me donnera qu'elles soient tracées sur le parchemin, ou gravées sur une lame de plomb avec une pointe de fer, ou, par un ciseau, sculptées sur la pierre? » Quelles sont, Messieurs, ces paroles? « Je sais que mon Rédempteur vit, et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre; que je serai encore revêtu de ma peau, et verrai mon Dieu dans ma chair... Je sais que je *le contemplerai, sans intermédiaire, de mes propres yeux;* c'est là l'espérance qui repose en mon âme. » (*Id.*, XIX.)

Dziri. Contempler Dieu rédempteur, non-seu-

lement avec les yeux de l'âme, mais avec les yeux du corps, ne peut évidemment avoir pour objet que l'Homme-Dieu.

PRÊTRE. Écoutons un prophète des enfants d'Israël, Isaïe fils d'Amos : « Il (le Messie) a pris véritablement nos langueurs sur sa personne; il s'est chargé lui-même de nos douleurs. Nous l'avons pris pour un lépreux, pour un homme frappé par Dieu, et humilié. Mais c'est pour nos iniquités qu'il a été couvert de plaies; s'il a été brisé, c'est pour nos crimes. Le châtiment destiné à nous procurer la paix, est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. »

« Nous étions égarés comme des brebis errantes; chacun s'était détourné du droit chemin pour suivre sa propre voie; et c'est lui seul que le Seigneur a chargé de l'iniquité de nous tous. Il a été offert en holocauste, parce que lui-même l'a bien voulu; il n'a point ouvert la bouche. Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger, silencieux et muet comme un agneau devant celui qui le tond. Il est mort au milieu des douleurs, après avoir été condamné par des juges. Qui racontera sa génération ? Il a été retranché de la terre des vivants. Je l'ai frappé à cause de mon peuple. »...

« ..... Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert... Il justifiera par sa doctrine une multitude des fils d'Adam, et portera sur lui leurs iniquités... Il distribuera les dépouilles des forts, parce qu'il a livré sa vie à la mort, qu'il a été mis au nombre des scélérats, qu'il a porté les péchés

de plusieurs, et qu'il a prié pour les violateurs de la loi. » (Isaïe, LIII.)

Dziri. Si le babas nous inspirait moins de confiance, nous dirions qu'il nous a fait une triche; mais ce ne peut être de sa part qu'une distraction : il nous avait annoncé des paroles prophétiques, et les passages qu'il vient de citer ne sont pas autres, à part quelques modifications, que ceux de l'Évangile, déjà racontés.

Prêtre. Lisez Isaïe, chapitre LIII, et vous vous convaincrez que j'ai été fidèle à ma promesse. Si l'histoire et la prophétie sont identiques, louons-en Dieu ensemble, Dieu, auteur de l'une et de l'autre.

§ II.

Ce n'est pas seulement le fait, avec les principales circonstances, qui a été prédit; mais tout, jusqu'aux moindres détails. Entrons dans l'examen de quelques-uns.

Jésus vendu par le traître. Prophétie : « Ils pesèrent alors trente pièces d'argent, qu'ils donnèrent pour prix de ma personne. Et le Seigneur dit : Allez jeter au potier cet argent, cette belle somme qu'ils ont cru que je valais lorsqu'ils m'ont mis à prix. Je pris donc ces trente pièces d'argent, et allai au temple du Seigneur les porter à l'ouvrier en argile. » (Zacharie, XI.) L'accomplissement, nous l'avons déjà vu.

Outrages exercés envers la personne de Jésus. Prophétie : « J'ai abandonné mon corps à ceux

qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient le poil de la barbe. Je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'outrages et de crachats. » (Isaïe, L, 6.) Accomplissement : « Alors on lui cracha au visage. On le frappait à coups de poing. D'autres lui donnèrent des soufflets, en disant : Christ, prophétise-nous, et dis qui est celui qui t'a frappé. » (Matth., XXVI, 67, 68.)

Les mains et les pieds percés. Prophétie : « Une foule de personnes remplies de malice m'ont assiégé. Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os. » (Ps. XXI, 16.) Accomplissement. Vous n'avez, Messieurs, qu'à contempler ce crucifix, que je porte avec moi, non comme un objet d'adoration, mais comme le plus précieux, le seul bijou que je possède : c'est un souvenir, c'est un livre, c'est un talisman; c'est mon titre de noblesse.

Habits et tunique. Prophétie : « Ils ont partagé entre eux mes habits, et ont jeté le sort sur ma tunique. » (*Ibid.*, 18.) Accomplissement : « Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements et les divisèrent en quatre parts, une pour chaque soldat. Ils prirent aussi la tunique. Comme elle était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'au bas, ils dirent entre eux : Ne la coupons pas, mais tirons au sort à qui l'aura. » (Jean, XIX, 23, 24.)

Insultes dirigées contre Jésus sur la croix. Prophétie : « Ceux qui me voyaient m'ont tourné en dérision. A l'insulte mêlant l'outrage, ils disaient, en

branlant la tête : Il a espéré dans le Seigneur. Que le Seigneur le délivre maintenant; qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime. » (Ps. xxi, 7, 8.) Accomplissement : « Ceux qui passaient par là blasphémaient contre lui en branlant la tête, et en disant : ..... Que ne te sauves-tu toi-même? Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. » (Matth., xxvii, 41.)

Breuvage de fiel et de vinaigre. Prophétie : « Ils m'ont donné du fiel pour nourriture; et, dans ma soif, ils m'ont présenté du vinaigre à boire. » (Ps. lxviii, 21.) Accomplissement : « Après qu'il fut arrivé au lieu appelé Golgotha, ils lui donnèrent à boire du vin mêlé de fiel. » (Matth., xxvii, 34.) « Avant de mourir, Jésus dit : J'ai soif. Et comme il y avait là un vase plein de vinaigre, les soldats y trempèrent une éponge, et, l'environnant d'hysope, la lui présentèrent à la bouche. » (Joann., xix, 28, 29.)

Les jambes n'ont pas été brisées à Jésus comme aux deux larrons. Moïse avait prescrit, au sujet de l'agneau pascal : *Vous ne lui romprez pas les os.* (Exod., xii, 46.) C'était là, Messieurs, une figure prophétique de ce qui serait observé à l'égard de Jésus, l'Agneau par excellence, *dont le sang devait laver les péchés du monde.*

Accomplissement : « De peur que les corps (des suppliciés) ne demeurassent suspendus à la croix le jour du sabbat, jour de grande fête, dont c'était la veille et dont on faisait les préparatifs, les Juifs prièrent Pilate de leur faire rompre les jambes et de les faire ôter de là. Il vint donc des soldats qui rompirent les jambes au premier, ainsi

qu'à l'autre qu'on avait crucifié avec lui. Puis étant venus à Jésus, et voyant qu'il était mort, *ils ne lui rompirent point les jambes.* » (Jean, XIX, 31, 32, 33.)

Côté percé. « Mais un des soldats lui perça le côté avec une lance; et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. » (*Ibid.*, 34.) Prophétie : « Ils jetteront les yeux sur celui qu'ils auront percé. » (Zacharie, XII, 10.)

Je me borne, Messieurs, à ces rapprochements.

Muphti. Tout cela est frappant de ressemblance.

Cadi. Pour qui ne le saurait pas, il serait difficile de distinguer l'événement de la prophétie, la prophétie de l'événement.

§ III.

Dziri. Est-ce que la résurrection aussi a été prédite?

Prêtre. Bien plus, elle a été chantée, mais chantée sur un ton parfaitement à la hauteur du sujet. Jésus, qui s'était contenté de dire, avant sa mort, qu'il ressusciterait dans trois jours, *ouvrant*, après sa résurrection, *l'esprit des apôtres à l'intelligence des Écritures* (1), s'appliqua ce chant de triomphe (2).

D'après son commentaire, quand nous lisons

(1) Tunc aperuit illis sensum ut intelligerent Scripturas. (*Luc.*, XXIV, 45.)

(2) *Ibid.*, 46.

dans le *zabour* (Psautier) (1), ou que nous contemplons de nos yeux le soleil à l'horizon, *s'élançant comme un géant pour parcourir sa carrière*, nous voyons l'emblème du Restaurateur de l'humanité sortant triomphant du tombeau, couche nuptiale où le divin époux (2) a consommé la fécondation de son épouse, l'Église, après l'affranchissement de sa bien-aimée, accompli sur le Calvaire.

D'après le commentaire, si le *firmament annonce l'œuvre des mains du Créateur*, les apôtres *publient sa gloire;* ils sont figurés par les astres lumineux suspendus à la voûte céleste (3). De l'une à l'autre extrémité de la terre, de la profondeur des enfers (4) à la hauteur des cieux, rien n'échappera à cette lumière de vie, débordant de son foyer, se communiquant par tant de rayons (5).

Vous avez vu, Messieurs, les ténèbres du paganisme disparaître devant ce soleil levant, comme les ombres de la nuit aux approches des rayons de l'aurore. Vous avez vu renouveler la face de la terre. Ce que vous ne pouvez et je ne puis voir, mais ce qu'un jour il vous sera donné, s'il

(1) *Ps.* XVIII.

(2) Et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo. (*Ibid.*)

(3) Cœli apostoli, sol Christus, tabernaculum Dei Ecclesia.

(4) In nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium, infernorum.

(5) Et quidem in omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum. (*Ad Rom.*, x, 18.)

plaît à Dieu, de sentir comme je le sens, ou mieux que je ne le sens moi-même, c'est la douce, l'ineffable influence, dans l'intime de vos âmes, de cette lumière qui n'est ni de l'orient ni de l'occident. C'est là vraiment le règne de Dieu.... Laissez-moi, Messieurs, Dieu m'y presse, laissez-moi fléchir le genou et adorer!....

Dziri. Qu'elle vienne, qu'elle vienne, cette hôte royale! Les tentes sont dressées pour la recevoir.

Le Muphti et le Cadi. *En challah! En challah!* (Dieu le veuille! Dieu le veuille!)

§ IV.

Secrétaire. Parmi toutes ces prophéties, je n'en ai vu aucune relative à la divinité du Messie.

Prêtre. En voici une : « Un petit enfant naîtra parmi nous; un fils nous sera donné. Il portera sur son épaule la marque de sa principauté; il sera appelé admirable, conseiller, *Dieu* (El). » (Isaïe, IX, 6.) Est-ce clair, Messieurs?

Secrétaire. Cette prophétie se trouve-t-elle répétée comme les autres?

Prêtre. Bien mieux que cela : comme elle résume toutes les autres, elle est devenue le nom propre du Messie : *Et son nom sera Emmanuel*, c'est-à-dire Dieu avec nous. (*Ibid.*, VII, 14.)

Secrétaire. Si j'ai bonne mémoire, le babas nous a dit que le nom propre du Messie, c'est Jésus ou Sauveur (Jeçoua). A ce compte, il aurait

deux noms propres différents : un dans l'Ancien Testament, l'autre dans le Nouveau.

PRÊTRE. C'est que ces noms sont synonymes; ou, si vous l'aimez mieux, ils s'expliquent l'un l'autre : appeler le Messie Homme-Dieu, c'est dire qu'il réunissait les conditions requises pour racheter les hommes; l'appeler Sauveur, c'est reconnaître qu'il était homme, pour être en mesure de souffrir; et Dieu, pour donner une valeur condigne à ses souffrances.

Aussi l'Évangéliste, après avoir rapporté les paroles de l'ange : « Elle (Marie) enfantera un fils, à qui vous donnerez le nom de *Jésus*, » a-t-il ajouté : « Tout cela se fit pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par le prophète, en ces termes : Une vierge concevra et enfantera un fils, à qui l'on donnera le nom d'*Emmanuel.* » (Matth., I, 21, 22, 23.)

§ V.

SECRÉTAIRE. Les chrétiens, j'en fais l'aveu, ne manquent pas de titres à l'appui de leur doctrine. D'un autre côté, le refus des Juifs à reconnaître ces titres est un fait puissant qui proteste contre. Il est à regretter qu'il ne se soit pas trouvé quelque personnage indépendant par position, compétent par doctrine et par sagesse, éminent en vertu, qui eût été constitué pour constater la vérité de rapport entre les prophéties et l'événement, en d'autres termes, l'identité entre le Messie des prophètes et celui de l'Évangile : en bonne règle, le

passe-port doit être contrôlé, et le signalement confronté, au passage.

PRÊTRE. Il me semble que les premiers chrétiens, apôtres et fidèles, étant juifs, offrent une garantie passablement satisfaisante; et que le monde chrétien, donnant pour un des principaux fondements à sa foi la relation entre les prophéties et les faits accomplis, relation dont il contrôle tous les jours l'exactitude, est bien un personnage dont la compétence ne peut laisser de doute sur la validité du passe-port.

Mais j'aime, moi aussi, à voir une autorité placée comme trait d'union entre les deux Testaments, pour saluer le Messie à son passage après avoir vérifié ses titres. Louange à Dieu! cette autorité avait été désignée longtemps à l'avance, et s'est trouvée à son poste.

D'après le Coran, comme d'après le livre des Juifs et d'après l'Évangile, le personnage choisi pour cette mission réunissait au suprême degré les conditions requises; je veux parler d'Iahia (Jean), fils de Zacharie.

Le Coran dit : « Nous avons donné à Iahia la sagesse quand il n'était encore qu'un enfant. Nous l'avons revêtu de tendresse et de candeur. Il était pieux et bon envers ses parents; il n'était ni violent ni rebelle. » (Sourate *Marie.*) « Tandis que Zacharie priait dans le sanctuaire, l'ange l'appela, et lui dit : Dieu t'annonce la naissance d'Iahia, qui confirmera la vérité du *Verbe* de Dieu. Il sera grand, chaste, et un des plus vertueux prophètes. » (Sourate *la famille d'Imran.*)

Malachie, le dernier de la liste des prophètes juifs, annonça de la part de Dieu la mission de Jean en ces termes : « Voilà que je vous enverrai mon ange, qui préparera ma voie devant ma face. Aussitôt le Dominateur (Messie), l'Ange d'alliance tant désiré de vous, viendra dans son temple. Le voici qui vient, dit le Seigneur des armées. » (Mal., III, I.)

Dans l'Évangile, Jésus dit à ses disciples : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert?... Un prophète? oui, et plus qu'un prophète. C'est de lui qu'il a été écrit : Voilà que j'enverrai mon ange devant ta face, pour préparer ma voie devant toi. En vérité, je vous le dis, parmi les fils de la femme, il n'en est pas de plus grand que Jean-Baptiste. » (Matth., XI.)

« En lui (le Verbe) était la vie, et la vie était la lumière des hommes... Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière; mais il vint pour rendre témoignage à celui qui était la lumière. » (Jean, I.)

Secrétaire. Les trois livres sont en effet unanimes sur la dignité du personnage : *C'est un des plus vertueux prophètes*, paroles du Coran; *C'est plus qu'un prophète*, *c'est un ange*, paroles de l'Évangile et du livre des Juifs. Ils sont unanimes sur l'objet de sa mission : *Pour confirmer la vérité du Verbe de Dieu*, expressions du Coran; *Pour rendre témoignage à la lumière du Verbe de Dieu*, expressions de l'Évangile; *Pour préparer les voies*

à l'ange d'alliance ou Messie, expressions de Malachie, prophète.

De quelle manière Iahia vérifia-t-il les titres d'Aïça?

Prêtre. « Jésus prêchait dans les villes d'alentour. Jean, ayant appris les merveilles qu'il opérait, envoya deux de ses disciples pour lui demander : *Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre?* »

Jésus leur répondit : Allez, et racontez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés.* » (Matth., XI.)

Ces paroles, Messieurs, ne sont que la reproduction de celles du prophète Isaïe décrivant les principaux traits du signalement du Messie. (Is., XXXV, 5.) Chacun de ces mots, placés par gradation ascendante, révèle sans doute une vertu divine; mais celui qui termine la période, dut surtout produire un merveilleux effet sur l'esprit de Jean : *Évangéliser les pauvres*, Messieurs, dit plus, dans un sens, que *ressusciter les morts*. Ceci peut n'être que l'effet de la puissance; cela ne peut être que l'effet de l'amour.

Jusque-là, l'Orient avait eu ses écoles; mais les leçons données avec parcimonie, et comme à regret, n'étaient accessibles qu'à un petit nombre de disciples capables de flatter l'orgueil du maître. Les quelques vérités qui avaient cours, patrimoine exclusif des sommités, ne descendaient jamais jus-

qu'à la multitude. Les grands, jusque dans leurs erreurs, faisaient corps à part; le pauvre avec les siennes était tenu à distance.

Réjouis-toi, ô pauvre, à l'heureuse nouvelle! Ouvre la porte de ta cabane, et prosterne-toi sur le seuil : le docteur qui vient à toi pour t'apporter une parole de vie et inscrire ton nom en tête des noms de ses disciples, ne peut être qu'un Dieu descendu du ciel.

Secrétaire. J'attends le témoignage qu'Iahia rendit d'Aiça.

Prêtre. Le fils de Zacharie prêchait. Les populations, entraînées par la force de son éloquence et l'ascendant de ses vertus, le prenaient pour le Messie. J'appelle, Messieurs, votre attention sur cette particularité; elle fait ressortir l'autorité du témoignage en en montrant le désintéressement. Or Jean, en parlant de Jésus, fit cet aveu, si peu naturel à l'homme : *C'est à lui de grandir dans l'opinion, à moi de déchoir.* (Jean, III, 30.) *Je ne suis pas digne de délier les cordons de ses sandales.* (*Ibid.*, I.) Pourquoi?

Celui qui vient à moi, existe avant moi. (*Ibid.*) Par ces paroles, Jean rend témoignage à la divinité de celui dont il n'est que le précurseur.

« Le lendemain, Jean, voyant Jésus venir à lui, dit : *Voilà, voilà l'agneau dont le sang ôte les péchés du monde.* » (*Ibid.*) — Jean reconnaît Jésus comme victime et rédempteur des hommes.

Il a le van en main; il nettoiera son aire. (Matth., III.) Jésus reconnu pour juge de l'univers. *Il amassera son grain dans le grenier; pour la paille,*

il la brûlera dans un feu qui ne s'éteindra jamais. (*Ibid.*) Témoignage rendu à Jésus comme rémunérateur de la vertu et vengeur du crime.

Enfin, Messieurs, les disciples de Jean deviennent les disciples de Jésus, tandis que leur premier maître, dirigeant les derniers accents de cette voix qui avait retenti dans le désert, les dirigeant vers le trône, couronne l'enseignement de la vertu par le martyre, avant-coureur du supplice de celui dont il venait de rendre témoignage.

DIALOGUE XVIII.

Sujet : Prophétie de Zacharie relative à Mahomet. — Les traditions des Arabes sur la fin du monde et les signes avant-coureurs se trouvent en défaut. — Jésus-Christ jugeant les hommes. — Réflexions salutaires sur les paroles qui motivent sa sentence. — Conclusion.

§ I.

Secrétaire. Les Chrétiens ont lieu d'être contents de moi : ils me sont redevables au développement d'une preuve concluante en faveur de la divinité et de la mort du Messie. Prophéties, contrôle de l'exactitude entre les promesses et l'événement, tout est de nature à satisfaire l'esprit le moins bien disposé.

Si les Chrétiens n'avaient mis à faire disparaître les prophéties relatives à Mahomet le même zèle qu'à conserver celles qui regardent Aïça, nous pourrions, nous aussi, enrichir d'une belle frange le manteau du prophète.

Dziri. Pauvre manteau ! il en traîne assez de franges !

Prêtre. Les récriminations sont toujours des entremets peu ragoûtants; le palais en demeure lésé, quand elles sont foncièrement injustes. Le

secrétaire est aussi loin de la justice que de la vérité. S'il voulait se réconcilier avec l'une et l'autre, il reconnaîtrait que les Chrétiens ont mis plus de soin que les Musulmans à conserver les prophéties relatives à Mahomet.

DZIRI. Est-ce qu'il en existe, tout de bon?

PRÊTRE. Certainement. Mahomet a joué un assez grand rôle sur la scène du monde pour avoir mérité d'être signalé d'avance, comme les Cyrus et les Alexandre.

SECRÉTAIRE. Vous admettez donc ces paroles du Coran : « Je suis l'apôtre de Dieu, disait Jésus, fils de Marie, à son peuple; je viens confirmer le livre qui m'a précédé, et vous annoncer le prophète qui me suivra, dont le nom est Ahmet, » nom que les Chrétiens traduisent par *Pariclytos*?

PRÊTRE. Les Chrétiens vous conservent quelque chose de bien mieux que cela. Quant à ces paroles, le Messie a tenu en effet un langage à peu près équivalent, sauf la différence du tout au tout relativement au personnage promis. Le muphti et le cadi sont édifiés là-dessus; le secrétaire peut s'adresser à leurs seigneuries. Entendue de leur bouche, la vérité sera plus persuasive.

MUPHTI. La question a été examinée dans une réunion de doux souvenir, le compas et la balance à la main. L'Évangile dit *Paracletos*, Consolateur; et non *Pariclytos*, Célèbre, comme le supposent les Musulmans. Ni l'un ni l'autre de ces mots ne se trouvent exactement traduits par celui de *Ahmet*, qui veut dire louable.

CADI. Il y a quelque chose de plus tranchant

et de moins monotone que les disputes de mots; ce sont les faits. Or, le personnage promis par Aïça devait arriver du temps des apôtres : *Je vous enverrai le Paraclet, qui vous consolera et vous fera comprendre toute vérité.* Le Paraclet est en effet descendu du ciel dix jours après que le Messie y fut monté, tandis que Mahomet n'a commencé sa mission que six cents ans après (1).

Secrétaire. *L'envoyé promis devait venir du temps des apôtres !* Est-ce que l'Évangile le dit?

Cadi. Oui, celui qui se trouve dans nos bibliothèques, comme celui qui est entre les mains des Chrétiens.

§ II.

Prêtre. Les Musulmans n'ont que faire d'une prophétie qui ne leur appartient pas. Mahomet se trouve assez clairement promis ailleurs.

Secrétaire. C'est que je n'en connais pas d'autre.

Prêtre. Apprends, ô secrétaire, à connaître vos richesses. Dieu, après avoir annoncé par la bouche de Zacharie, fils de Barachie, l'avénement et la mort du Messie, ajouta : « Prends maintenant les marques d'un autre pasteur; car je susciterai sur la terre un pasteur qui ne visitera point les brebis abandonnées, ne cherchera point celles qui auront été dispersées, ne guérira point les malades

(1) Voir *les Soirées de Carthage*, dixième et douzième dialogue.

et ne nourrira pas les saines. Il mangera les plus grasses, et leur rompra la corne des pieds.

« O pasteur, ô idole, qui abandonne le troupeau! *L'épée tombera sur son bras et sur son œil droit.* Son bras deviendra sec; son œil droit s'obscurcira et sera couvert de ténèbres. » (Zach., XI, 15, 16, 17.)

Secrétaire. Qu'est-ce qui autorise à faire l'application de cette prophétie à Mahomet, que la bénédiction de Dieu soit sur lui?

Prêtre. Ce sont d'abord les circonstances de temps. La prophétie parle du premier envoyé qui devait venir après le Messie. Or, les Musulmans, comme les Chrétiens, reconnaissent qu'il n'a pas paru de prophète dans l'intervalle des six cents ans qui se sont écoulés entre Jésus et Mahomet.

Muphti. Oui; et le nom de *fatra*, par lequel nous désignons ce laps de temps, l'indique; il signifie intervalle entre deux prophètes.

§ III.

Prêtre. Quant à l'accomplissement des autres parties de la prophétie, c'est à vous, Messieurs, d'en faire la vérification. Vos affaires vous sont naturellement plus connues qu'à moi.

Dziri. S'il est permis de juger du système du maître par celui des disciples, les premières paroles de la prophétie se trouvent littéralement accomplies. Dans l'étendue des pays musulmans, sauf de rares exceptions, vous voyez des émis-

saires courir à la recherche des brebis, les charger sur les épaules après les avoir trouvées. Ce n'est pas pour les arracher de la gueule du loup, mais pour les tondre, pour manger les grasses en leur rongeant jusqu'à la corne des pieds.

Que tel ait été aussi le système de Mahomet, c'est ce dont ne permettent pas de douter ses querelles avec les riches Abou-Djahal, Walid, Abou-Lahab, etc. (1), ni les ordres réitérés avec menaces auprès des populations appauvries, à l'effet d'en obtenir le dernier grain d'orge pour subvenir aux frais de la guerre.

Secrétaire. C'était pour faire la guerre sainte.

Dziri. N'importe. Cela n'en explique pas moins le système de spoliation de la part du pasteur, comme la prophétie l'avait annoncé.

§ IV.

Muphti. La prophétie parle d'un envoyé armé de l'épée. Mahomet est en effet le seul prophète qui se soit présenté ainsi.

Prêtre. N'oubliez pas non plus que l'épée devait tomber sur la main de ce prophète guerrier, et sa main sécher de cette blessure. Or, l'épée de Mahomet, après avoir été promenée victorieuse et teinte de sang en Asie, en Afrique, en Europe, à l'heure marquée par la Providence, s'est brisée en blessant de ses éclats la main qui la tenait. Cette main engourdie dès lors a insensiblement

(1) Sourates *Elalaq*, *le Tonnerre*, *Abou-Lahab*.

séché. Rappelez-vous les défaites successives depuis l'expulsion de Grenade ; ouvrez les yeux sur l'état actuel des Musulmans : s'ils se soutiennent encore, ou, mieux, s'ils ne glissent pas plus rapidement sur la pente de leur ruine, à qui en sont-ils redevables ?

SECRÉTAIRE. Mais ! à Dieu...

PRÊTRE. ... Dont les chrétiens, généreux et oublieux des injures comme leur Maître, sont les dociles et fermes instruments.

§ V.

L'épée devait tomber aussi sur l'œil droit du personnage promis. Qu'est-ce que c'est, Messieurs, que l'œil droit d'un législateur ou de son peuple ?

MUPHTI. C'est évidemment son livre.

PRÊTRE. Comprenez-vous que l'épée soit tombée aussi sur le Coran ?

DZIRI. Loin de comprendre qu'elle y soit tombée, je crois, au contraire, que c'est à l'épée que ce livre est redevable de sa propagation et de son existence.

MUPHTI et CADI. En effet.

SECRÉTAIRE. L'indifférence de mes maîtres explique leur aveuglement. Vous ne comprenez donc pas, ô Seigneuries, le coup mortel qu'Aboul-Abbas a porté au Coran en s'emparant de l'autorité spirituelle ? Par la réunion de l'imameth au kalifat, l'autorité dirigeante a été subordonnée à celle qui devait être dirigée : renversement de tout ordre ! Les Abassides, grâce à leur génie, ont

donné un lustre passager à la religion du Coran, il est vrai; mais le fait de l'usurpation n'en est pas moins fatal; il a détruit un principe conservateur. Après eux, les indignes ont suivi la voie tracée. Trop souvent la loi de Dieu a été sacrifiée aux caprices ou aux faiblesses de l'homme. Jamais, par exemple, si nos souverains, sultans ou pachas, s'étaient inspirés du Coran, jamais ils n'auraient permis aux infidèles de poser le pied sur la terre des croyants. Les conséquences de cette infraction sont incalculables, c'est un coup d'épée à notre œil droit.

Dziri. Interdire l'entrée aux Chrétiens ou les expulser, c'est bientôt dit.

§ VI.

Prêtre. Le secrétaire prend les choses de bien loin, sans autre résultat que de faire une mauvaise querelle aux autorités musulmanes, que le Coran lui fait un devoir de respecter; sans autre but que de lancer en passant une insulte au front des Chrétiens, les sauveurs des Musulmans, si ce peuple peut être sauvé.

Mais il n'est pas remonté assez haut pour trouver la cause de la tache de l'œil. C'est tout simplement une tache originelle. L'épée n'a fait que déchirer le voile qui la couvrait : le seul fait de la propagation du Coran par les armes en révèle aux yeux mêmes du vulgaire l'origine humaine, et montre à nu un borgne-né.

De là le discrédit au dehors joint aux ténèbres

du dedans. Ces ténèbres, vous l'avez vu, Messieurs, sont immenses. Elles font du livre un corps opaque, qui plonge cependant par un bout dans un cône de lumière. Ne perdez pas de vue, Messieurs, ce côté lumineux.

Dziri. C'est notre œil gauche. Nous devons nous estimer heureux de n'être pas en état de cécité complète. Borgnes et manchots, par l'exact accomplissement de la prophétie, nous y voyons néanmoins assez pour discerner dans l'Évangile notre œil droit, comme nous avons sagement reconnu dans les Chrétiens notre main droite.

§ VII.

Secrétaire. Puisque les Chrétiens sont si riches en prophéties, en ont-ils quelqu'une où soit prédite la fin prochaine du peuple musulman?

Prêtre. Il en est d'après lesquelles on peut former des conjectures; mais les conjectures n'avancent pas à grand'chose. Je ne vois aucune utilité à en grossir le nombre chez vous. D'ailleurs, Messieurs, autant il m'est agréable de servir d'interprète à la vie, autant il me répugnerait d'être celui de la mort.

Le peuple musulman devrait moins se préoccuper de sa fin que d'une transformation en mieux, en acceptant comme condition d'existence le complément de sa religion offert par la religion chrétienne.

Secrétaire. Nous sommes bien loin de compte; je vais à l'orient, le babas à l'occident.

Prêtre. Il y a longtemps que le secrétaire suit obstinément cet itinéraire, l'opposé du mien. Mais n'importe; comme la terre est ronde, ainsi que la vérité est une, nous finirons par nous rencontrer.

Secrétaire. D'après la révélation, transmise par la voie traditionnelle, le peuple musulman ne doit pas avoir plus de quinze cents ans de durée; il en a déjà douze cent soixante et onze : nous touchons donc à la fin. C'est le grand Sciouti qui a fait ce calcul sur les traditions les plus authentiques (1).

Prêtre. Si Sciouti vivait encore, il s'empresserait de rétracter son calcul, contredit par les événements. Il verrait que le raisonnement par lequel il a assigné le quinzième siècle comme terme extrême de la durée de son peuple, est renversé par celui qu'il a fait pour réfuter ses devanciers qui l'avaient fixé à mille ans.

Votre célèbre auteur disait, en l'an 876 de l'hégire, que, puisque les signes avant-coureurs de la fin, comme : arrivée d'Elmahedi, ou père de l'heure, d'Eldadjal (Antechrist), second avénement du Messie, devaient comprendre plus de deux cents ans à compter du commencement d'un siècle, et qu'aucun de ces signes n'avait encore paru, le monde ne pouvait finir ni dans ni avec le mille après l'hégire, comme le prétendait le commun des docteurs, interprètes de la tradition.

(1) C'est dans son ouvrage intitulé *Elkachfou an moudjaouzati nadi'lammati 'lalfi.* (Relation sur la prolongation de ce peuple au delà de mille ans.)

Sciouti concluait en même temps que le terme ne pouvait dépasser quinze cents ans.

Aujourd'hui, nous sommes en 1271. On n'a encore vu aucun des signes avant-coureurs. Il n'y a donc plus le temps matériel pour qu'ils arrivent avant la fin du quinzième siècle; ils auraient dû commencer avec le treizième. Le raisonnement de Sciouti est donc sans fondement, ainsi que les traditions qu'il a prises pour guides.

Le sage doit s'en tenir à la parole du Messie: *Personne ne connaît ni le jour, ni l'heure, pas même les anges. Dieu seul le sait.*

§ VIII.

Secrétaire. Les Chrétiens n'ont-ils pas quelque chose de précis sur l'arrivée de l'Antechrist?

Prêtre. Hélas! Messieurs, nier la divinité du Messie c'est faire l'office d'Antechrist. Dès les temps apostoliques jusqu'à nos jours, il n'a cessé de paraître de telles gens. Ceux des Musulmans qui s'obstinent de prendre, je ne dis pas à la lettre, car ils vont contre la lettre, mais au sérieux, grand nombre de versets du Coran tendant à nier la divinité sans faire attention à ceux qui l'établissent, ne font rien moins que professer en Mahomet l'Antechrist en personne (1), et s'a-

(1) S'arrêter à cette personnification serait le moyen de concilier des interprétations différentes données au passage de Daniel où il est dit que, parmi les dix cornes, figure des dix États composés des débris de l'empire romain, le prophète

vouer ses adeptes. Ah! s'ils comprenaient quel odieux j'ai cherché à éloigner de leur prophète et de leurs personnes en démêlant le vrai du faux dans leurs livres, avec quel empressement, avec quels sentiments de reconnaissance ils entreraient dans la voie droite!

SECRÉTAIRE. Est-il dit dans vos traditions, comme dans les nôtres, que le Messie doive tuer l'Antechrist?

PRÊTRE. Oui, il est écrit qu'il doit le détruire *par un souffle de sa bouche*, ou sa doctrine, et *par l'éclat de sa présence*. (Saint Paul, II[e] épître aux Thessaloniciens.)

Jusqu'ici, la promesse s'est vérifiée. Tout système antichrétien n'a eu qu'un temps. Mis en présence de la doctrine de Jésus, il n'a pu soutenir le parallèle, moins encore l'épreuve: il ne peut en être autrement. Quand deux idées opposées sont en présence, tôt ou tard la vraie finit par anéantir l'autre, si elle est fausse, ou l'absorber en la complétant, si elle est défectueuse, comme la lumière du soleil absorbe et s'approprie, relativement à notre globe, celle des étoiles durant le jour.

en vit naître une onzième, qui fit tomber trois des autres. Les uns, comme M. l'abbé Rohrbacher (*Histoire universelle de l'Église catholique*, t. X), voient dans ce passage la prédiction du règne de Mahomet; d'autres, comme l'oratorien Dens (*Tractatus de quatuor novissimis*), y voient celui de l'Antechrist. Ce serait trouver aussi peut-être la plus plausible interprétation du deuxième chapitre de la seconde épître de saint Paul aux Thessaloniciens.

Regardez à l'horizon, Messieurs; ce ne sont que les premières lueurs du jour du Seigneur, pour qui les mille ans ne sont pas même des minutes. Voyez cependant l'étoile de la Mecque pâlir devant le soleil de Jérusalem, avec les rayons duquel elle tend à se confondre. Par le simple contact des enfants du Coran avec ceux de l'Évangile, quel travail s'opère!

Si vous ne vous en apercevez pas, c'est que la vérité, comme la nature, agit sans secousse. Sa lumière s'insinue et opère dans l'esprit, comme la séve dans la plante. Insensiblement, par la chaleur vitale et le bien-être qu'elle communique à toutes les fibres sur son passage, cette fille de la vie se fait ouvrir les portes du cœur, qui demeure étonné d'un bonheur jusque-là inconnu; tant il est vrai de dire avec Tertullien, un des plus grands génies que votre Afrique ait produits, *que l'homme est naturellement chrétien.*

§ IX.

SECRÉTAIRE. Suivant nos traditions, c'est lors de son second avénement qu'Aïça en personne doit engager la lutte avec l'Antechrist et le terrasser.

PRÊTRE. L'un n'empêche pas l'autre.

SECRÉTAIRE, *baissant la voix et prenant un ton confidentiel.* Est-il vrai, ô babas, qu'Aïça doive alors passer quarante ans sur la terre, se marier et se faire musulman, comme l'annoncent nos traditions?

PRÊTRE. La dignité de l'Homme-Dieu, le res-

pect même que je professe pour la personne de mon interlocuteur, m'empêchent de répondre aux stupidités dont il se fait l'organe; ce n'est certes pas dans le Coran qu'elles ont été puisées.

Dziri. Le Coran, loin de dire qu'Aïça doive se faire musulman, affirme au contraire que tout Musulman doit croire en lui, sous peine d'être du nombre de ceux dont les visages pâliront au jour dernier.

Muphti. Par le Coran, il est prouvé jusqu'à l'évidence qu'Aïça, parole de Dieu, est Dieu. Dans le même livre il est dit que Dieu *n'a ni femmes ni enfants.*

§ X.

Prêtre. Oui, Jésus, à la fin des temps, descendra sur la terre, mais pour y jouer un rôle digne de lui.

Secrétaire. Mais quel est ce rôle?

Prêtre. Celui de juge. Écoutez comme il s'annonce lui-même dans son Évangile : « Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, tous les anges formant son cortége, il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Toutes les nations seront rassemblées devant lui; alors il séparera les uns des autres, comme un berger sépare ses brebis d'avec les boucs. Il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche.

« Alors le Roi dira à ceux qui sont à sa droite : Venez, vous, les bénis de mon Père; entrez en possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde: car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu

soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais à la rue, et vous m'avez donné l'hospitalité; j'étais nu, et vous m'avez revêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venus me voir.

« Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger; avoir soif, et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu sans gîte, et que nous vous avons retiré dans nos foyers; ou sans habits, et que nous vous avons donné de quoi vous couvrir? Quand est-ce que nous vous avons vu malade, ou en prison, et que nous vous avons apporté des soins et des consolations?

« Le Roi leur répondra : Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous l'avez fait à l'égard de ces petits, mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.

« Il dira ensuite à ceux qui sont à sa gauche : Éloignez-vous de moi, maudits; allez dans le feu éternel, qui a été préparé pour Satan et pour ses satellites; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été sans abri, et vous m'avez refusé l'hospitalité; sans habits, et vous ne m'avez pas revêtu; j'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité.

« Alors ils répondront eux aussi : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, ou avoir soif, ou manquer de logement ou d'ha-

bits, ou malade, ou en prison, sans que nous vous ayons assisté?

« Alors il leur répondra en disant : Je vous le dis en vérité, autant de fois que vous avez omis de le faire à l'égard de l'un de ces petits, vous avez manqué de le faire à moi-même.

« Alors ceux-ci entreront dans le supplice éternel, et les justes, dans la vie éternelle (1). »

§ XI.

Dziri. Nous savions déjà qu'au Messie est réservé le jugement du dernier jour. Mais comment pourra-t-il juger sur l'Évangile la conduite des hommes qui ne l'auront pas connu?

Prêtre. Jésus a dit que ce jugement n'aura lieu qu'après la complète promulgation de sa loi. Voici ses paroles : « Cet Évangile du royaume sera prêché par toute la terre, pour servir de témoignage à toutes les nations; et après, la fin arrivera (2). »

Dziri. C'est bien pour ceux qui ont le bonheur d'entendre l'Heureuse Nouvelle; mais ceux qui sont déjà morts, ou le seront avant que cette prédication parvienne jusqu'à eux?

Prêtre. Ceux qui n'auront connu ni pu connaître l'Évangile, seront jugés d'après leur loi; à défaut de loi, d'après leur conscience, loi obs-

(1) Matth., xxv, 31-46.
(2) Ibid., xx, 14.

circie par l'homme, mais premier programme de toutes les lois (1).

Secrétaire. Comment expliques-tu, ô babas, ce passage du Coran : « Ceux-là feront partie de la famille des Écritures, qui auront cru en Aïça *avant leur mort*, et auxquels *il rendra témoignage* au jour de la résurrection ? » (Sourate *les Femmes.*)

Prêtre. Je ne suis chargé que de l'explication de mon livre. Le secrétaire, qui est docteur, fils de docteur, élevé parmi les docteurs, doit être compétent pour expliquer un verset du sien. Aussi le prié-je de me dire : puisque tous les Musulmans croient en Aïça comme prophète, le verset aurait-il un sens, si l'objet de cette croyance ultérieure, ce n'était sa divinité? Il est vraiment digne de quelqu'un qui fait le tour du monde de donner la solution.

Secrétaire. O ministre du Patient, soyez assez généreux pour ne pas rouler sur l'arène votre adversaire vaincu! Ceci est le point où, comme votre paternité l'a dit, nous devions nous rencontrer.

Dziri. Valait-il bien la peine de faire tant de bruit? C'est inutile de faire parler la poudre quand on manque d'*arsas* (balles).

§ XII.

Au demeurant, j'ai une question à faire au babas au sujet des paroles qu'Aïça doit prononcer

(1) Épître de saint Paul aux Romains, c. II.

pour motiver son jugement. Pourquoi se considère-t-il dans la personne des pauvres ?

Prêtre. Comme Créateur, il voit dans les hommes son image, selon laquelle ils ont été faits. En tant que Rédempteur, il les envisage comme ses membres, puisqu'ils ont été rachetés au prix de son sang précieux.

Voilà, Messieurs, pour le dire en passant, voilà le dernier mot de la civilisation chrétienne. Cet enseignement de Jésus est le principe du sentiment de dignité dans l'homme; et le sentiment de dignité, le fondement des vertus privées, domestiques et sociales.

Secrétaire. Si tant on veut de cette civilisation, est-il donc nécessaire de devenir chrétien pour se la procurer? Dans les temps et les milieux où nous vivons, l'imitation est facile, et, comme le babas lui-même l'a dit, presque inévitable.

Prêtre. Notre secrétaire est un peu bédouin : sa soumission ne paraît pas des plus solides.

Oui, l'imitation est facile, à peu près comme il est facile de garnir la bouche de dents postiches. Vous aurez des râteliers sans racines. Au jour de l'épreuve, il ne vous restera que des mâchoires.

Vous pouvez tout copier, sauf le sentiment de dignité, conscience de ce que l'on est; sentiment qu'il faut bien se garder de confondre avec la présomption, la vanité, l'orgueil, indices de ce qu'on se figure être, et de ce que l'on n'est pas.

Couvrir ou pallier ses défauts et ses faiblesses, trop souvent ses scélératesses, c'est le plus haut

point où l'homme qui ne change pas de taille puisse atteindre. S'il est assez heureux pour y parvenir, il a assez fait pour mériter qu'il soit dit de lui : Cet homme a de la dignité; il n'en a cependant que les apparences. Quel fécond principe de civilisation trouvez-vous sous ce masque trompeur? Un tel homme, ne pouvant raisonnablement croire que ses semblables vaillent plus que lui, ne voit aucun motif de s'en occuper.

Le vrai sentiment de dignité personnelle, ne croyez l'avoir jamais conquis tant qu'il ne se manifestera pas à l'égard des autres. L'estime que nous faisons de nos semblables, est la mesure de celle que nous avons pour nous-mêmes. Aussi la véritable civilisation doit-elle commencer, non par les apparences du dehors, mais par le cœur; et établir son premier centre d'action au centre de nos affections, le foyer domestique.

Là, celle que Dieu vous a donnée pour compagne inhérente à votre personne, comme à Adam la côte dont elle a été formée, serait le premier objet de votre *constante* sollicitude, si elle l'était d'un véritable amour. Où en êtes-vous sur ce point, Messieurs? Le seul profond sentiment que vous nourrissiez à son égard, c'est une sombre jalousie. Vous ne croyez ni ne pouvez croire à sa vertu, parce que vous ne croyez ni ne pouvez croire à la vôtre.

Et vous vous figurez aimer votre femme! Comme si l'on pouvait aimer ce qu'on n'estime point! Comme gages de votre amour, vous montrez l'or et les pierreries qui rehaussent les grâces de votre bien-aimée; mais pour garant, je vois

une grille, un verrou; et, tout près, une cave ou un grenier où celle que vous avez embrassée le matin sait que, sur le moindre soupçon, vous pouvez l'étrangler le soir... Sublime sanction de l'amour conjugal!

Approche, fidèle eunuque, reçois de la main de ton maître reconnaissant quelqu'une de ces dépouilles opimes, juste récompense de tes services. Conserve-la avec respect, montre-la avec orgueil : c'est un des joyaux de noces de la première femme de ton maître.

Voilà donc à quoi se réduit votre amour pour votre amie. Quel bien pouvez-vous souhaiter, de quel dévouement pouvez-vous être capables à l'égard des autres? Je ne vous le dis que parce que votre franchise m'y autorise : tous les Musulmans sont tyrans ou esclaves, ou à la fois esclaves à l'égard des uns et tyrans à l'égard des autres; et le plus tyranique, ce n'est pas le souverain, mais le dernier des esclaves, s'il pouvait avoir quelqu'un sous lui.

Les conséquences des mauvais comme des bons principes ne se bornent pas à la famille; elles s'étendent à la société. J'élevais des troupeaux, et d'autres les tondaient; je cultivais ces oliviers, et d'autres en cueillaient les fruits; j'exploitais cette ferme, et d'autres en percevaient le revenu. J'ai tout abandonné : voilà l'expression sur l'état de votre agriculture et de votre économie sociale (1).

(1) Parmi les administrations qui font exception à ce système, c'est justice que de rendre hommage à celle de Sidi Mohammed Bacha, bey actuel de Tunis.

Cet état de choses a moins sa cause dans les personnes, généralement bonnes, que dans leur éducation défectueuse : elle ne donne des idées exactes ni sur ce que vous devez à Dieu, ni sur ce que vous devez à vos semblables, ni sur ce que vous devez à vous-mêmes, parce qu'elle vous laisse ignorer ce que vous valez ou ce que vous êtes susceptibles de valoir.

§ XIII.

Le Chrétien, au contraire, qui se sent tenir, non-seulement par son âme, mais par sa dépouille mortelle, à l'Homme-Dieu, dont il est frère et cohéritier; qui sent pour ainsi dire couler dans ses veines le sang versé pour lui sur le Calvaire, ne peut sans rougir perdre de vue sa dignité, ni méconnaître sans outrage celle de ses semblables.

Par le même sentiment qu'il s'estime, s'aime et se respecte, il estime, aime et respecte les autres. De là, Messieurs, les efforts incessants du Christianisme pour abolir parmi vous et partout ailleurs le trafic de l'homme par l'homme, envahissement par la créature du domaine du Créateur; de là l'ennoblissement d'un sexe dont l'état d'apparente infériorité naturelle est chez vous un décret d'avilissement, chez nous, au contraire, un titre de plus à être entouré d'égards et de respect.

Ce que l'homme prodigue d'égards à la femme, il le retrouve au centuple en prévenances, en affection, en amour; la famille en paix, en joie,

en vertu, en honneur; la société, en charmes, en bonnes mœurs, en progrès, en stabilité; le ciel, en bienheureux. *Paix aux hommes de bonne volonté sur la terre, gloire à Dieu dans le ciel;* c'est le règne de Dieu!

Parmi les Chrétiens, personne ne peut aspirer au titre de grand qu'à la condition de faire du bien à ses semblables. Un de nos plus grands hommes est un pauvre prêtre qui a mangé chez vous le pain de l'esclavage, a manœuvré dans la barque d'un pêcheur sur les eaux de ce golfe, a arrosé de ses sueurs les versants de ces collines en exploitant, la pioche à la main, la ferme de son dernier maître.

Pourquoi Vincent (c'est son nom) a-t-il mérité d'être rangé, non-seulement parmi les saints, mais parmi les grands hommes? C'est pour avoir, sur une très-vaste échelle, *donné à manger à ceux qui avaient faim, à boire à ceux qui avaient soif, et revêtu ceux qui étaient nus.*

Chez nous, la femme vertueuse, ce n'est pas précisément celle qui demeure enfermée pour fuir les regards des hommes, ni celle qui ne fait point parler d'elle; mais celle que la calomnie est forcée de respecter, sous peine de se couvrir d'infamie. Voilà l'ornement de la couche nuptiale, sous la cabane du pauvre comme sous le palais du sultan. Cette vertu, vous la trouverez partout, elle court les rues.

Vous parlerai-je de ces autres héroïnes chrétiennes que vous admirez sans les comprendre, les *toubibas* (femmes-médecins)? Quand vous

voyez leurs doigts de lis étancher le sang et le pus de plaies étrangères, leurs lèvres de rose collées, pour ainsi dire, sur des bouches livides, comme pour retenir un reste de vie dont le râle lugubre annonce la fin prochaine; quand vous voyez ces anges de paix descendre et faire descendre avec elles comme un rayon céleste dans les noirs cachots; quand vous les voyez entrer, faisant naître, par leur présence, le sourire et la joie sur toutes les figures dans les sombres demeures de la souffrance et de la mort; quand vous voyez, en un mot, ces nobles cœurs insatiables de sacrifices, tandis que les vôtres se fatiguent parfois de plaisirs, vous ne pouvez leur refuser votre admiration; mais sans cesser de les plaindre comme des femmes stériles!

Féconde stérilité! elle complète la société, qui, sans elles, serait impuissante pour soulager ses misères.

Messieurs, du fond de vos harems ou de vos maqsouras, au haut de cet empirée de la femme chrétienne, mesurez les distances et comblez le vide; vous le pouvez: ennoblissez vos femmes, en commençant par vous ennoblir vous-mêmes.

A mes yeux, comme aux yeux de Dieu, ce n'est pas le turban vert roulé autour de vos têtes qui vous méritera jamais le nom de chérif; mais, dans vous-mêmes, la noblesse de l'âme; à vos côtés, une femme ennoblie.

Dziri. Que faut-il faire pour obtenir cette noblesse?

§ XIV.

Prêtre. Naître de nouveau. Ce fut la réponse de Jésus à un grand des enfants d'Israël, qui lui adressait une question semblable. Nicodème, c'est le nom du personnage, naquit de nouveau, ainsi que sa famille, et tous furent ennoblis (1).

Secrétaire. Est-ce que sidi Nicodème et les siens rentrèrent dans le sein de leurs mères?

Prêtre. Nicodème avait d'abord pensé qu'il devait en être ainsi; mais Jésus lui fit comprendre qu'il s'agissait d'une naissance selon l'esprit, non selon la chair.

Muphti et Cadi. Mais encore, comment s'effectue cette naissance?

Prêtre. Par l'application des mérites de Jésus, au moyen d'un des remèdes spirituels établis par lui-même à cet effet.

Les Arabes. En quoi consistent ces remèdes?

Prêtre. Ici, Messieurs, la prudence pose son doigt sur la bouche de la charité. Malgré tout mon plaisir de vous être agréable, je ne dois point vous dévoiler des vérités que peut-être ne pouvez-vous porter encore.

Ce n'est pas dans un premier essai que les aiglons fendent les flots de l'air, et vont planer, libres, indépendants, sous la voûte azurée; ce n'est pas tout d'un coup qu'ils dressent les têtes altières pour opposer aux rayons éblouissants du soleil les traits perçants de leurs yeux.

(1) Jean, c. III.

MupHTI et Cadi. Ce n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier que nous sommes connus du babas.

Dziri. Quand on vient d'aussi loin que moi, et qu'on a passé par tant de sentiers pénibles et tortueux, le bourdon du pèlerin ne doit pas avoir à frapper deux fois pour faire ouvrir la porte de l'hôtellerie. Que le secrétaire ne trouve pas l'accès facile, cela se conçoit.

Secrétaire. La ligne droite de la vérité vaut bien la ligne oblique du doute. Grâce à l'exemple de mon maître, à qui je dois tout, et que Dieu m'a rendu utile jusque dans ses égarements, je suis la première, et me tiendrai toujours à distance de la seconde.

Prêtre. Messieurs, la porte du salut n'est ouverte qu'à la persévérance; la prudence en garde l'entrée. Sans soumettre indistinctement tout le monde aux lois rigoureuses de la quarantaine, elle n'admet personne en libre pratique sans quelques jours d'observation.

Muphti. Bien, bien; nous connaissons le chemin qui conduit à la maison du babas, cela nous suffit.

Prêtre. Ma maison est à vous, avez-vous coutume de dire à vos amis. Moi, Messieurs, je ne vous parle pas de ma maison, qui est trop peu de chose; mais mon cœur est à vous : de jour, de nuit, usez-en largement.

Les Arabes. En challah, en challah (S'il plaît à Dieu, s'il plaît à Dieu).

Prêtre. Messieurs, voilà les Bédouines autour de leurs tentes, qui ébranchent les chardons pour

préparer la galette et le couscoussou du soir; l'ombre du cap Didon (cap Carthage) s'allonge sur la mer. Nous n'avons pas de temps à perdre pour rentrer à Tunis avant la nuit.

Notre généreux hôte, le dziri, voudra bien donner des ordres pour faire atteler au kiosque les mules de ces messieurs, et faire seller la mienne.

Dziri. Que mes hôtes soient sans inquiétude. En cette saison, les portes de la Verte (Tunis) se ferment tard. D'ailleurs, je me propose d'accompagner leurs seigneuries.

Prêtre. En attendant, Messieurs, nous ne devons pas oublier que la prière, clef d'or qui ouvre le ciel, est susceptible de se rouiller. Mon âme sent le besoin de se rafraîchir un moment au sein de Dieu.

Les Arabes. Prie tout haut, ô babas! puisque sous peu ta prière, s'il plaît à Dieu, sera *notre* prière.

Prêtre. Abrégé des dogmes de la foi, rédigé par les apôtres :

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ son Fils unique, Notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts.

Je crois au Saint-Esprit, la sainte Église catholique, la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair, la vie éternelle.

Les Arabes. Amin.

Prêtre. Les dix commandements donnés par Dieu à Moïse, confirmés et perfectionnés par le Messie.

Les trois premiers font connaître nos devoirs à l'égard de Dieu :

Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement.

Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement.

Les jours du Seigneur tu garderas en servant Dieu dévotement.

Les sept autres règlent nos devoirs à l'égard de nous-mêmes et à l'égard de nos semblables :

Père et mère honoreras, afin de vivre longuement.

Homicide point ne seras de fait ni volontairement.

Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement.

Les biens d'autrui tu ne prendras ni retiendras injustement.

Faux témoignage ne diras ni ne mentiras aucunement.

L'œuvre de la chair tu ne désireras qu'en mariage seulement.

Les biens d'autrui tu ne convoiteras pour les avoir injustement.

Les Arabes. Amin.

Prêtre. L'Oraison dominicale, enseignée par Jésus lui-même.

Elle renferme tout ce que nous devons demander pour cette vie et pour l'autre :

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien; pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous de tout mal.

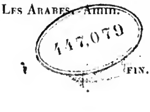
Les Arabes. Amin.

Prêtre. La Salutation angélique, qui commence par le salut que l'ange adressa à Marie, d'après le Coran comme d'après l'Évangile :

Je vous salue, Marie, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.

Sainte Marie, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

Les Arabes. Amin.



FIN.

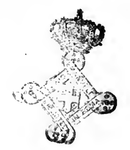


TABLE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


447,079

